

Université de Montréal

La parole pamphlétaire chez deux « partipristes » :  
Paul Chamberland et Pierre Vallières

par

Marc-André Lajeunesse

Département des littératures de langue française

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la faculté des études supérieures et postdoctorales

en vue de l'obtention du grade de maîtrise

en littératures de langue française

Mai 2014

© Marc-André Lajeunesse, 2014

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce mémoire intitulé :

La parole pamphlétaire chez deux « partipristes » :  
Paul Chamberland et Pierre Vallières

présenté par

Marc-André Lajeunesse

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

**Gilles Dupuis**  
directeur de recherche

**Élisabeth Nardout-Lafarge**  
président-rapporteur

**Pierre Popovic**  
membre du jury

## RÉSUMÉ

Les textes des jeunes intellectuels de *Parti pris*, élaborés autour de l'agonistique et du polémique, théâtre de violence et de luttes entre classes et entre valeurs à l'intérieur du champ social, représentent un cas singulier de la parole pamphlétaire québécoise circonscrite au contexte des années 1960. La présente étude veut questionner la fortune critique des textes pamphlétares de *Parti pris* au Québec en mettant au jour les stratégies d'ordre rhétorique et discursif qu'ils recèlent. La visée politique révolutionnaire mise de l'avant par la revue est certainement celle qui a réussi le mieux à regrouper ses membres autour de l'identité québécoise (politique, économique, littéraire, artistique et culturelle). Parmi eux, Paul Chamberland, dont les textes varient de l'éditorial à la poésie, et Pierre Vallières avec son essai autobiographique *Nègres blancs d'Amérique*, sont peut-être les plus représentatifs de leur époque et des enjeux autour desquels gravitait la génération *Parti pris*. En faisant appel aux théories sur la parole polémique, à la rhétorique et à la pragmatique, notre recherche vise à éclairer l'articulation de la pensée de Chamberland et de Vallières, de même que la valeur littéraire de leurs œuvres, voire leurs particularités stylistiques. En plus de dégager un aperçu des principales problématiques abordées par les animateurs de *Parti pris*, ce mémoire interroge l'intentionnalité qui se profile derrière le discours qui circulait dans la revue et au sein de la génération qui s'en réclamait.

MOT-CLÉS : *Parti pris* ; Paul Chamberland ; Pierre Vallières ; pamphlet ; polémique ; rhétorique ; pragmatique

## ABSTRACT

The texts of the young intellectuals that appeared in *Parti pris*, written about the antagonistic and contentious theatre of violence and strife between classes and values in the social field, represent a singular case of Quebec's pamphleteering circumscribed in the context of the 1960's. This study wishes to question the critical faculties of the pamphleteers' texts in Quebec by uncovering the discursive and rhetorical strategies. The revolutionary political purpose put forward by the revue is certainly one of most successful in terms of consolidating its members around the Quebec identity (political, economic, literary, artistic and cultural). Amongst them, Paul Chamberland, whose texts ranged from editorials to poetry, and Pierre Vallières with his autobiographical essay *Nègres blancs d'Amérique*, are perhaps the most representative of their time and of the issues around which revolved the generation that *Parti pris* was representing. Drawing on theories of controversy, rhetoric and pragmatic speeches, our research aims to inform the reader of the articulation of Chamberland and Vallières's thought, as well as the literary value of their work and their stylistic peculiarities. In addition to identifying an overview of the main issues addressed by the *Parti pris*'s leaders, this research questions the intentions that lie behind the discourse circulating in the revue and in the generation that was claiming it.

KEY WORDS: *Parti pris*; Paul Chamberland; Pierre Vallières; pamphlet; controversy; rhetoric; pragmatic

## TABLE DES MATIÈRES

<b>Introduction</b> .....	7
<b>Chapitre 1 – Le pamphlet au Québec : un état des lieux</b> .....	18
1.1 De la Conquête à la décolonisation.....	19
1.2 Les références idéologiques de la pensée partipriste.....	24
1.3 La question du joual.....	36
1.4 Le socialisme décolonisateur.....	41
<b>Chapitre 2 – La parole pamphlétaire de Paul Chamberland</b> .....	45
2.1 La posture de l'écrivain canadien-français.....	48
2.2 La parole critique.....	53
2.2.1 Les marques de l'énonciation.....	55
2.2.2 La construction de représentations sociales.....	58
2.2.3 L'appropriation du langage.....	69
2.2.4 Les figures de l'agression.....	73
2.3 La parole poétique.....	77
2.3.1 La dépoétisation.....	78
2.3.2 Le joual.....	83
2.3.3 La prophétie.....	88
<b>Chapitre 3 – La parole pamphlétaire de Pierre Vallières</b> .....	91
3.1 D'une définition de l'œuvre.....	93
3.2 La reprise du discours de la décolonisation.....	96
3.3 Une parole fondée en pouvoir.....	100
3.4 De la violence verbale à la mort de l'Autre.....	102
3.5 Les fonctions de la communication.....	106
<b>Conclusion</b> .....	116
<b>Bibliographie</b> .....	121

## REMERCIEMENTS

\*\*\*

Je tiens d'abord à remercier mon directeur de recherche, Gilles Dupuis, qui, par l'excellence de ses conseils, son support et sa bonne humeur a été d'un grand secours pour l'élaboration de ce mémoire. Je remercie également la direction du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ) pour l'opportunité qui m'a été donnée d'y travailler pendant deux belles années. J'exprime tout autant ma reconnaissance envers les membres du jury, Élisabeth Nardout-Lafarge et Pierre Popovic, qui ont bien voulu évaluer ce projet de recherche.

Je n'oublie pas les nombreuses personnes, amis, collègues, professeurs, qui ont parsemé ma route et qui m'ont tous aidé de près ou de loin. Vous avez fait de mon parcours universitaire un souvenir inoubliable : Roxanne Guillemette, Kathy Richer, Amélie Pepin, Francesca Gagnon, Marie-Maude Bossiroy, Pierre Rajotte, Josée Vincent.

Un grand merci à Audrey Eve pour son amour, sa patience et son écoute.

Enfin, j'ai une pensée toute particulière pour mes parents qui n'ont cessé de croire en moi et de m'encourager dans mes projets de vie, et sans lesquels je n'aurais jamais été si loin.

Merci pour tout !

## INTRODUCTION

Dans *La Parole pamphlétaire* paru en 1982, Marc Angenot rapporte certains lieux communs présents dans l'opinion littéraire, à savoir que le pamphlet relèverait en partie de la « littérature de circonstance ». Selon ce point de vue, le genre pamphlétaire devrait être rejeté de la « vraie littérature » : « si la “vraie littérature” est celle qui peut prétendre à l'éternité esthétique, il va de soi que le pamphlet, lié à des circonstances transitoires, perd une part de son intérêt lorsque l'événement est oublié. Et pourtant Juvénal, d'Aubigné, Pascal, Courier ont “survécu”<sup>1</sup>. » Bien qu'on lui reconnaisse des fonctions sociales, le pamphlet doit parvenir à préserver ou construire les discours de légitimation afin de constituer, en définitive, le statut et la valeur de sa parole.

D'un point de vue agonistique, la présence du discours pamphlétaire dans le champ social est relative à la lutte pour la vie. Par sa genèse politique et son historique, de même que l'inscription des idéologies nationale et révolutionnaire, le cas du Québec peut à l'évidence faire l'objet d'une analyse eu égard à certains textes polémiques appartenant aux années 1960 dont l'écriture est une réponse directe au discours dominant. Le genre pamphlétaire remonte au début de la colonie, mais il connaît une phase importante de son histoire au XIX<sup>e</sup> siècle sous la plume de francs-tireurs comme Louis-Antoine Dessaulles, Arthur Buies, Louis Fréchette, Jules-Paul Tardivel, etc. Pour la première fois, les contributions de ces polémistes ouvrent la voie à l'expression de la nation et à sa construction future, celle-là même qui se définira dès l'arrivée de la Révolution tranquille,

---

<sup>1</sup> ANGENOT, Marc, *La parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982, p. 23.

une période charnière de l'histoire du Québec où plusieurs groupements d'écrivains se positionnent en faveur d'une société progressive et révolutionnaire. Dans la foulée, l'émergence de la revue *Parti pris* (1963-1968) au début des années 1960 couronne la transformation radicale du paysage éditorial québécois. Culturelle et engagée, elle prend non seulement le parti d'une collectivité qui se perçoit brimée dans ses droits, son identité et sa culture, mais elle pose de surcroît les bases du projet politique de la *parole*. Dans la quête d'une révolution nationale, cette visée est certainement celle qui regroupe le plus aisément ses animateurs, les « partipristes », autour de l'identité québécoise dans les domaines politique, économique, littéraire, artistique et culturel. Majoritairement polémiques, les textes produits par ces auteurs ont adhéré à leur époque, profitant des circonstances favorables au contexte sociopolitique de la Révolution tranquille. Personne ne peut douter de la relation de cause à effet entre la multiplication des textes et la conjoncture d'alors, période d'idées fleurissantes considérée jusqu'ici comme la plus importante cristallisation de penseurs œuvrant autour du projet national québécois.

Pendant ces années, il est vrai, l'influence des partipristes est manifeste. En conséquence, on ne compte plus les études critiques, descriptives et analytiques portant sur la génération *Parti pris* et la littérature du Québec moderne des années 1960. Beaucoup, en effet, ont peint les idéologies en formation et l'effervescence avant-gardiste et « préfigurationnelle » d'un Québec en mutation. Du nombre, les études complémentaires de Robert Major<sup>2</sup> et de Lise Gauvin<sup>3</sup> sont considérées comme des ouvrages phares traitant de l'héritage partipriste et de son importance dans la vie intellectuelle du Québec. Le premier

---

<sup>2</sup> MAJOR, Robert, *Parti pris : idéologies et littérature*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Littérature », 1979, 341 pages.

<sup>3</sup> GAUVIN, Lise, *Parti pris littéraire*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Lignes québécoises », 1975, 217 pages.

porte un regard critique sur les textes des rédacteurs de la revue, confrontant du coup les idéologies de chacun ; le second passe en revue la situation et la condition de l'écrivain partipriste, tout en présentant une conception de la littérature au service de la parole.

Néanmoins, le cas singulier de la parole pamphlétaire québécoise issue de ces jeunes intellectuels néo-nationalistes, circonscrit au contexte des années 1960, a trop peu été exploré. Sans revisiter strictement la conception de la littérature chez *Parti pris* ou les causes de cette littérature de combat, nous aborderons la spécificité de l'argumentation chez quelques-uns des principaux acteurs du mouvement. Les particularités de ce discours, en effet, demeurent imprécises. Même s'il est entendu que la revue tend vers un triple mot d'ordre en élaborant ses textes autour de l'indépendance, du socialisme et du laïcisme, la forme de l'expression écrite chez *Parti pris* se module au travers de problématiques nombreuses et par le biais de stratégies d'écriture personnelles et subjectives. Par conséquent, la participation d'un auteur au projet politique de la parole pamphlétaire peut emprunter des contours qui lui sont propres. C'est aussi parce que le discours se meut plus librement et tend pour la première fois vers son autonomie. Tel que le souligne Józef Kwaterko, il nous faut retenir dans l'équation que le positionnement de la *parole* a nettement évolué à partir du milieu du XX<sup>e</sup> siècle :

Contrairement à l'ancienne conception dogmatique assignant à la pratique littéraire un caractère compensateur, l'à-rebours idéologique de la Révolution tranquille opère une reconversion ouvrant sur une conception tout autre : la littérature est dorénavant perçue comme une pratique détentrice d'un pouvoir libérateur ; elle se pose comme acte créateur d'une mythologie collective, comme *parole*, apte à déclencher une prise de conscience de l'identité avec la communauté nationale. Par cet acte, croit-on, la littérature pourra affirmer et assumer sa légitimité historique. Dans cette perspective, l'idéologie nationale sert non seulement de *support*, mais également, sinon davantage, de *relais*<sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup> KWATERKO, Józef, *Le roman québécois de 1960 à 1975 : idéologie et représentation littéraire*, Montréal, Éditions du Préambule, coll. « L'Univers des discours », 1989, p. 36.

Notre étude propose de réfléchir à la fois sur la manière dont s’articule la pensée de l’énonciateur à *Parti pris*, et sur la marque de l’énonciation, à savoir la transmission de la parole. À l’évidence, les textes tirés de la revue renferment des stratégies d’ordre rhétorique et discursif, ne serait-ce que par leur nature pamphlétaire. Cependant, puisque le fonctionnement discursif est au centre de notre réflexion, certaines interrogations autour de la fortune critique des textes pamphlétaires de *Parti pris* entraînent avec elles un autre questionnement fondamental : comment ces manœuvres ont-elles été adaptées à la situation québécoise ou encore comment ont-elles agi dans le contexte particulier de la Révolution tranquille où le conflit entre le discours pamphlétaire et le discours officiel est à la tête de la dialectique révolutionnaire observée ? Dans cette perspective, suivant toujours Marc Angenot, il nous est inutile de nous concentrer sur une possible dimension esthétisante dans les textes appartenant à cette génération d’écrivains : « À proprement parler, on ne cherchera pas à juger de la valeur esthétique des écrits considérés. Non que ce problème soit dépourvu de sens, mais il est oiseux, dès lors qu’une synthèse fonctionnelle a été proposée : un “bon” pamphlet est un pamphlet efficace [...] »<sup>5</sup>.

La valeur littéraire d’une œuvre polémique varie selon différents facteurs, le principal étant qu’elle est le produit sinon le reflet de son époque. Le pamphlet, plus précisément, est décrit d’emblée comme un genre symptomatique puisque « [c]’est un révélateur, un discours idéologique subjectivé, au moment où un système de valeurs “craque”<sup>6</sup>. » De son côté, Jacques Pelletier, qui traite du discours social, parle de la constante interaction entre l’Histoire et la littérature. L’illustration de ce rapport immédiat entre le littéraire et le social s’explique du fait que « les œuvres non seulement témoignent de ce qui bouge dans la

---

<sup>5</sup> ANGENOT, Marc, *op. cit.*, p. 12.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 44.

société, en constituant des révélateurs, mais préfigurent les transformations sociales en leur donnant une expression sur le plan imaginaire<sup>7</sup>. » Devant des situations dites polémiques où s'affrontent des valeurs opposées, l'écrivain qui intervient dans l'actualité s'affirme en tant que pamphlétaire. Un concept fondamental est particulièrement pertinent dans cette optique : *le* polémique. Théorisé par Dominique Garand<sup>8</sup>, il apparaît comme le théâtre de violence à l'intérieur du champ social et constitue ainsi le terrain d'analyse de notre raisonnement. Garand le décrit « comme un produit des êtres humains. Il relève en fait des *relations* que les humains entretiennent entre eux et traverse donc [...] les institutions qu'ils ont fondées pour gérer ces rapports<sup>9</sup> », et le compare à une « guerre en puissance, le social comme espace de luttes et de contradictions, entre classes, entre valeurs<sup>10</sup>. » Qu'il soit question du statut politique colonial du Canada français, de la décolonisation ou de l'indépendance, les articles à *Parti pris* répondent d'une façon ou d'une autre à cette notion, alors que le combat social mené en est un identitaire et ultimement orienté vers l'affirmation de soi. Ce trait est particulièrement pertinent si l'on considère que la figure de l'Autre — l'Anglais — pour le peuple québécois, joue un grand rôle dans la construction et le maintien de son identité.

Naturellement, notre projet délimité au Québec de la Révolution tranquille ne peut prétendre décortiquer le phénomène sociolittéraire, son énonciateur et les stratégies d'écriture d'une manière aussi considérable qu'a pu le faire Marc Angenot dans son propre essai. Se concentrant uniquement sur le modèle français, Angenot n'aborde pas la parole pamphlétaire de manière exhaustive et globalisante, mais offre néanmoins l'ouvrage le plus

---

<sup>7</sup> PELLETIER, Jacques, *Le poids de l'Histoire. Littérature, idéologies, société du Québec moderne*, Québec, Nuit blanche Éditeur, 1995, p. 41.

<sup>8</sup> GARAND, Dominique, *La griffe du polémique*, Montréal, L'Hexagone, 1989, 235 pages.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 27.

achevé relativement au genre. Son essai demeure donc un outil conceptuel tout à fait adaptable à la situation québécoise, en particulier grâce à l'analyse typologique et rhétorique de certains discours qui informent les fonctions sociales remplies par le pamphlet. Pour notre part, l'analyse, circonscrite à la communauté partipriste, se limite à l'idéologie de la révolte et à la période de la décolonisation. Dans la mesure où notre but n'est pas de reconstituer l'évolution du pamphlet comme pratique littéraire québécoise, mais plutôt de cerner la pérennité de l'idéologie partipriste, nous avons choisi de ne pas prendre appui sur d'autres exemples d'une littérature de combat antérieurs à 1960. Aussi, s'il pouvait s'avérer à propos d'analyser la réception des textes de *Parti pris* ou la potentialité régénérative du discours révolutionnaire qui en émane, nous avons proscrit ces avenues de façon à ne pas nous égarer par rapport à l'axe argumentatif de la *parole*. Par conséquent, dans l'optique où nous suggérons d'identifier les composantes discursives des textes, ce qu'il en est réellement de l'énonciateur et de l'énonciation au travers des principales problématiques abordées par les animateurs de la revue, un échantillon restreint d'auteurs se présentait comme le choix le plus judicieux à opérer.

Parmi les nombreux animateurs ou collaborateurs de la revue, Paul Chamberland et Pierre Vallières — par leur style engagé et leur attitude critique — ont été de ceux qui se sont révélés les plus représentatifs de leur époque et des enjeux autour desquels gravitait *Parti pris*. Or la parole pamphlétaire qui transparait à l'intérieur du projet politique au cœur de la communauté partipriste n'est pas monolithique, en particulier en ce qui concerne ces deux auteurs. Si *Parti pris* s'avoue ouvertement partagé entre le littéraire et le politique — Paul Chamberland est un exemple probant par la diversité de ses textes variant de l'éditorial à la poésie, mis au service d'un engagement culturel et intellectuel reconnu et endossé par la

revue —, les écrits de Pierre Vallières, en revanche, reposent sur des enjeux sociaux, économiques et politiques. Tantôt autobiographique, tantôt essayistique ou poétique, notre corpus s'en trouve scindé. D'abord, il fut aisé d'arrêter notre choix sur Pierre Vallières en raison du battage médiatique dont il a fait l'objet et de sa popularité auprès des militants de la période. Publiée pour la première fois en 1968 par les Éditions Parti pris, l'autobiographie du felquiste, *Nègres blancs d'Amérique*, est un ouvrage caractéristique de l'époque, résultat du foisonnement de la pensée révolutionnaire. Par sa richesse politique, cette œuvre aurait pu faire cavalier seul à l'intérieur de notre corpus à l'étude, mais comme notre objectif est de rendre compte de la parole pamphlétaire québécoise de la Révolution tranquille d'une façon pluridimensionnelle, notamment en considérant l'approche culturelle identifiée chez *Parti pris*, l'assemblage des articles de Paul Chamberland est vite apparu indispensable pour rendre compte de la polarisation de cette génération aux tendances critiques ou poétiques mais toujours engagées.

Du reste, quelques œuvres incontournables inscrites dans la vague de *Parti pris* et des bouleversements de la Révolution tranquille nous ont obligé à les introduire en filigrane pour venir appuyer notre démonstration. Nous avons resserré le corpus secondaire autour de *Speak White*<sup>11</sup>, un poème de Michèle Lalonde, et des textes poétiques appartenant à deux des auteurs étudiés, *L'Afficheur hurle*<sup>12</sup> de Paul Chamberland et *Les Cantouques*<sup>13</sup> de Gérald Godin, qui témoignent à la fois du passage de la parole poétique vers une parole politique et des émotions ressenties de part en part des poèmes, telles que l'agressivité, la révolte et la

---

<sup>11</sup> LALONDE, Michèle, *Speak White*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Les murs ont la parole », 1991 [1974, L'Hexagone].

<sup>12</sup> CHAMBERLAND, Paul, *Terre Québec suivi de L'Afficheur hurle et de l'Inavouable*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Typo poésie », 1985, 281 pages.

<sup>13</sup> GODIN, Gérald, *Cantouques & Cie*, Montréal, TYPO, coll. « Poésie », 2001, 217 pages.

colère comme autant de facteurs de la littérature pamphlétaire et du discours polémique observés conjointement par Marc Angenot et Dominique Garand. En outre, ces œuvres traitent de la révélatrice (co)présence de l'anglais et du français, de la portée sociale et identitaire et de certaines thématiques majeures comme l'aliénation.

Relativement à la méthodologie, notons que tous les énoncés relevés en cours d'analyse sont de l'ordre de la rhétorique, bien qu'ils tiennent d'abord lieu d'arguments philosophiques. Mais puisque nous visions à dégager l'intentionnalité qui se profile derrière le discours, notre démarche s'est aussi développée en fonction de la pragmatique. Pour cette raison, nous avons repris les théories sur la force illocutionnaire dans le discours, celle-ci agissant comme valeur de l'énonciation en transformant la parole en action. Considérant que les effets du langage — ou son efficacité — auprès de la cible sont au cœur de la situation de communication, nous ferons appel aux contributions de spécialistes en la matière, dont Catherine Kerbrat-Orecchioni et Joseph Bonenfant.

Nous proposons dans le premier chapitre de ce mémoire un état des lieux du pamphlet au Québec nécessaire à la compréhension du phénomène que représente la littérature de combat élaborée à *Parti pris*. Ce segment descriptif présente le cadre général, à savoir le contexte sociopolitique et culturel, de la Conquête à la décolonisation, qui a mené au conflit entre la parole polémique et la parole institutionnelle. Nous passerons ensuite à l'analyse textuelle du cas de Paul Chamberland, essayiste et poète, dans le deuxième chapitre, avec l'examen des procédés rhétoriques et pragmatiques de sa parole pamphlétaire selon qu'elle émane du corpus critique ou poétique. Afin de mettre au jour la perspective voulant que les textes de Chamberland ne recèlent pas les mêmes ruses argumentatives que

celles à l'œuvre dans *Nègres blancs d'Amérique*, un troisième et dernier chapitre sera réservé à l'analyse des stratégies d'écriture relatives à l'essai autobiographique de Pierre Vallières.

### **Le pamphlet dans la théorie**

Avant même d'aborder l'analyse du corpus, il est nécessaire de proposer une définition du discours pamphlétaire afin de nous aider à préciser la figure de l'écrivain partipriste et les mécanismes des textes étudiés dans le contexte d'aliénation culturelle et de révolution nationale qui agite le Québec de la Révolution tranquille.

D'entrée de jeu, le pamphlet est persuasif et doxologique<sup>14</sup>, en ce sens qu'il intègre partiellement l'opinion courante pour s'inscrire dans un courant d'opinion à rebours (contre-discours). Il s'oppose ainsi tout naturellement à la *doxa*, soit l'opinion admise ou la parole institutionnelle. Ce travail de démystification s'observe systématiquement dans le discours comme un état de « dépendance idéologique<sup>15</sup> » à neutraliser de manière à dévoiler la ou du moins une vérité au grand jour. Dans le discours agonique, Angenot identifie trois acteurs : la *vérité*, l'énonciateur et l'adversaire ou opposant<sup>16</sup>. Il affirme de surcroît que le pamphlétaire est habité d'un paradoxe, justifié sans doute par une implication plus personnelle de l'écrivain à l'intérieur du champ empirique où la distanciation affective est absente. Cet élément serait lié à la posture de l'énonciateur comme la preuve, chez lui, d'une pleine authenticité :

Le pamphlétaire prétend affronter l'imposture, c'est-à-dire le faux qui a pris la place du vrai, en l'excluant, lui et sa vérité, du monde empirique. Autrement dit, le pamphlétaire est porteur d'une vérité à ses yeux aveuglante, telle qu'elle

---

<sup>14</sup> Voir ANGENOT, Marc, *op.cit.*, p. 33.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 38.

devrait de toute évidence imprégner le champ où il prétend agir — et pourtant il se trouve seul à la défendre et refoulé sur les marges par un inexplicable scandale<sup>17</sup>.

Ce combat, qui se réalise à la fois dans l'énoncé et dans l'énonciation, en plus d'être à l'origine d'un malentendu, est marqué par la violence : « Le problème majeur, la résistance de base à la vérité du polémique, n'est-ce pas cette conviction tenace entretenue par chacun qu'il n'y a de violence légitime et *sacrée* que la sienne propre<sup>18</sup> ? » De fait, à cause des polémiques qu'il traite sur fond d'objet politique, le pamphlet se reconnaît dans un ton, à la limite perçu comme un style. C'est du moins l'avis de Georges Vignoux : « On le définit par la conjoncture qui le suscite ; on l'attribue le plus volontiers à celui qui, de par sa situation dans la société, ne peut, semble-t-il, avoir d'autre vocation que celle d'écrire dans une passion ou un intérêt du moment [...]»<sup>19</sup>. Ce trait singulier observé à travers la plume de l'écrivain pamphlétaire relève de la posture. Le pamphlétaire non seulement s'immisce dans le langage, mais il devient langage.

La vérité est alors ce qui doit être arrachée à l'autre et, pour ce faire, toute une argumentation est nécessaire dans le but de *convaincre*. En réalité, l'énoncé pamphlétaire a un mandat double : convaincre et pousser à l'action le public-lecteur à la fois contre l'adversaire, et pour le pamphlétaire. Les marques de l'énonciation tirées du phénomène polémique sont toujours incarnées par un « Je » allocuteur (l'énonciateur), un « Tu » allocutaire (public-lecteur) et un « Il » allocuté (adversaire). Bernard Andrès souligne que le rapport entre le « Je » et le « Tu » se présente comme un contrat de lecture, une certaine

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>18</sup> GARAND, Dominique, *op. cit.*, p. 10.

<sup>19</sup> VIGNOUX, Georges, « L'argumentation pamphlétaire : effets de sens, effets de pouvoir », *Études littéraires*, vol. 11, n° 2, 1978, p. 283.

complicité que l'auteur établit en empruntant le discours dans le but de manœuvrer (manipuler) le jugement collectif<sup>20</sup>. D'ailleurs, comme le souligne Joseph Bonenfant, la dynamique énonciative entre ces deux marques de l'énonciation « est prioritaire dans l'intention et dans la performance discursives<sup>21</sup>. »

La prise de position du polémiste, son inscription dans le champ discursif ainsi que l'influence qu'il exerce sur le public-lecteur et contre l'adversaire constituent les assises de l'argumentation pamphlétaire et ses procédés textuels. En somme, l'expression du polémique attribue une valeur aux idées qui, à leur tour, permettent de fonder une parole et une existence chez le lecteur, tant sur les plans individuel que collectif. Elle est encore cet élément susceptible d'apporter des réponses au sujet du rapport entre l'écriture d'un pamphlet et l'impact de cette dernière sur la lecture qui en est faite.

---

<sup>20</sup> Voir ANDRÈS, Bernard, « Pour une grammaire de l'énonciation pamphlétaire », *Études littéraires*, vol. 11, n° 2, 1978, p. 357.

<sup>21</sup> BONENFANT, Joseph, « La force illocutionnaire dans la situation de discours pamphlétaire », *Études littéraires*, vol. 11, n° 2, 1978, p. 311.

## CHAPITRE 1

### LE PAMPHLET AU QUÉBEC : UN ÉTAT DES LIEUX

Expression contestataire, le pamphlet trouve en partie sa légitimité à l'intérieur d'un état de colonisé. Communément acceptée par la communauté de chercheurs et spécialistes de la décolonisation, cette spécificité du genre pamphlétaire n'a pas pour but ici d'être ressassée, mais constitue néanmoins un point de départ non négligeable à la compréhension du phénomène polémique et au bien-fondé de notre analyse sur des circonstances menant à la création de *Parti pris*. De même, les enjeux du pamphlet ou de l'écrit polémique, au Québec ou ailleurs, sont plus explicites une fois replacés dans leur contexte colonial. Les partipristes ne s'en cachent pas, la question nationale a systématiquement été abordée sous cet angle : « Le groupe canadien-français “devint un peuple” au moment où il devint une minorité, après la conquête anglaise<sup>22</sup> ». De l'avis de Jacques Pelletier, c'est le discours de la décolonisation et la représentation du colonisé qui forment la problématique centrale de l'intelligentsia québécoise au tournant de la Révolution tranquille, pendant laquelle le pamphlet arrive au seuil de sa maturité. Cette problématique, affirme Pelletier,

se situe d'une certaine manière dans la continuité des rapports coloniaux « classiques » entre le Canada français et le Canada anglais [...]. Elle en diffère cependant en déplaçant la question sur une autre scène, celle des rapports coloniaux tels qu'ils existent à l'époque contemporaine entre les puissances impérialistes (Angleterre, France, États-Unis) et les pays qu'elles dominent souvent de manière directe et brutale, créant ainsi les conditions favorables à l'émergence des luttes de libération nationale<sup>23</sup>.

---

<sup>22</sup> OUELLET, Réal, « La révolution québécoise des fils de Sartre : Un parti pris anthropologique de Paul Chamberland / Un parti pris révolutionnaire de Pierre Maheu », *Lettres québécoises*, n° 31, Automne 1983, p. 62.

<sup>23</sup> PELLETIER, Jacques, *Question nationale et lutte sociale. La nouvelle fracture*, Québec, Nota bene, coll. « Interventions », 2007, p. 69.

Nous aurons l'occasion, bien sûr, de revenir sur la pensée décolonisatrice. La construction sociale et culturelle du Québec est soumise aux mouvements de pensée qui s'y sont développés et qui ont influencé sa structure idéologique. En effet, depuis la colonie, la province fut marquée par de nombreux courants d'idées qui ont donné lieu à différentes manifestations culturelles ayant elles-mêmes contribué au développement du contexte historique sociopolitique et socioculturel tel qu'il se présente aujourd'hui. Dans la mesure où les discours sociaux s'adaptent et se transforment en fonction d'une époque donnée, un rappel est nécessaire pour présenter les changements historiques et les enjeux du pamphlet correspondant à certaines périodes majeures du paysage diachronique québécois.

### **1.1 De la Conquête à la décolonisation**

Sous le régime britannique, les premiers débats publics menés à l'écrit naissent dans les journaux et les périodiques et se déplacent lentement vers la littérature à proprement parler. Une simple rétrospective de l'appareil politique et social à partir du XIX<sup>e</sup> siècle permet de relever le rôle essentiel de la presse au Québec, dont l'histoire est indubitablement liée à la défense des droits fondamentaux et des intérêts de la population canadienne-française. En réponse à une longue tradition colonialiste, certains historiens et écrivains journalistes appartenant à cette période étendue de la littérature nationale, dont François-Xavier Garneau, Arthur Buies, Jules Fournier et Olivar Asselin, occupent essentiellement ce rôle jusqu'aux années 1930 à l'aube de *La Relève*, l'une des premières revues à s'éloigner des modèles traditionnels.

Du reste, de la Conquête à la décolonisation, le Québec connaît une situation paradoxale, car bien que la société vive une accélération fulgurante au plan des idées, que

son éveil passe par un louable effort dans la construction d'une identité collective en réaction au rapport Durham, la production intellectuelle se caractérise globalement par son homogénéité sous l'effet du régime politique conservateur en place et, plus tard, par son retard accusé vis-à-vis des transformations structurelles et sociales d'un Québec engagé dans une phase de modernisation accélérée. Dans l'ensemble, les écrits à vocation politique convergent à l'élaboration d'un nouveau projet de société et répondent à un sentiment d'urgence. Sans être holistique, cette constante des écrits dans l'histoire québécoise avant 1960 est plus apparente au regard des grands conflits idéologiques engendrés sous l'égide de l'autorité cléricale à partir de 1840. Au cœur d'une hégémonie politique dominée par l'Église, l'opposition entre le conservatisme et le libéralisme marque la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, les libertés individuelles, la liberté d'expression et la liberté de presse — résultats de « la politisation de la culture : l'imprimé, la presse, l'association, le système scolaire<sup>24</sup> » — se butent à la mainmise de l'Église visible à travers la censure. Pourtant, l'accès grandissant au monde des idées et l'apparition du public lecteur au lendemain de l'Acte d'Union sont lourds de conséquences sur le discours polémique, amenant la littérature de combat à se transformer : « Ce n'est plus la constitution de l'espace public lui-même qui se trouve en cause, mais bien la place qu'on y occupe et celle, toute relative, de ses adversaires<sup>25</sup>. » Si les libéraux et les membres du clergé partagent un même objectif — celui de mener la direction du peuple québécois et de s'engager à la glorification de la nation —, leurs nombreuses querelles polémiques sont disputées de façon inégale. En dépit du recours

---

<sup>24</sup> LAMONDE, Yvan, *Histoire sociale des idées au Québec 1760-1896*, vol. I, Montréal, Fides, 2000, p. 492.

<sup>25</sup> LEMIRE, Maurice et Denis SAINT-JACQUES, dir. *La vie littéraire au Québec*, vol. III (1840-1869), Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1996, p. 319.

au pamphlet comme instrument de combat et de survie, les libéraux ne sont pas en mesure d'opposer fermement la raison à la doctrine sociale de l'Église.

Par l'expression de sa subjectivité, Arthur Buies demeure malgré lui l'une des manifestations individuelles les plus révélatrices de cette société monolithique : « Mon Dieu ! Si l'homme n'était pas fait à votre image, que serait-il ? Une bête furieuse, un fauve affamé, préoccupé uniquement de la satisfaction de son appétit et ne cherchant dans tout ce qui existe que des proies à atteindre et à dévorer<sup>26</sup>. » Sa pratique journalistique frappée du sceau du libéralisme radical, tout comme son œuvre polémique, annoncent des changements d'orientation au sein de l'action intellectuelle qui culmineront chez la nouvelle génération d'écrivains du début du XX<sup>e</sup> siècle, puisque ce n'est que par la liberté d'opinion, et « par elle seule, non seulement que les hommes s'éclairent, mais qu'ils corrigent, que l'erreur est victorieusement combattue, parce qu'elle l'est par le raisonnement, par l'éclat de la vérité démontrée, par la réfutation, arme souvent décisive<sup>27</sup> ». Dans le contexte du cléricalisme, la production littéraire est néanmoins traversée par des valeurs collectives véhiculées par la religion catholique, qui se propose comme la seule porte de sortie à l'oppression coloniale. De fait, l'influence exercée par l'Église est considérable. Denis Monière précise cependant dans un texte sur les fondements idéologiques de la production intellectuelle québécoise entre 1867 et 1945 :

[...] ce monolithisme idéologique ne sera jamais total, il ne réussira pas à endiguer complètement l'émergence de nouveaux courants de pensée par le développement des forces productives, comme le syndicalisme, mais sa force

---

<sup>26</sup> BUIES, Arthur, cité par VINCENTHIER, Georges, *Une idéologie québécoise : de Louis-Joseph Papineau à Pierre Vallières*, Montréal, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH, coll. « Histoire », 1979, p. 26.

<sup>27</sup> BUIES, Arthur, *Chroniques II*, édition critique établie par Francis Parmentier, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1991, p. 15.

sera assez grande pour intégrer les nouveaux mouvements sociaux et pousser les forces de changement à accepter le cadre de référence dominant<sup>28</sup>.

Or, les acteurs de la littérature de combat ne s'imposent jamais véritablement sur la scène littéraire. Pierre Rajotte rapporte d'ailleurs les propos de Maurice Lemire au sujet des « libéraux [qui] resteront cois plus par prudence que par conviction<sup>29</sup>. » Rajotte poursuit à cet effet : « Se défendant d'être hostiles à la religion, ce sera en fidèles soumis qu'ils tâcheront de faire avancer leurs idées<sup>30</sup>. » Malgré qu'ils aient dominé, pour plusieurs d'entre eux, les débats de la vie politique — que l'on pense au style incisif de Buies, aux satires de Louis Fréchette ou encore à la position radicale de Louis-Antoine Dessaulles —, ces précurseurs du genre polémique ont davantage collaboré à défendre une interprétation libérale des origines de la Nouvelle-France diffusée par Garneau dans son *Histoire du Canada* et à construire une mémoire collective. Il n'empêche toutefois que nous ne saurions nier leur juste part dans l'édification de la pensée révolutionnaire telle qu'elle apparaît à l'intérieur du discours pamphlétaire des années 1960.

Alors même que des changements importants s'opèrent dans la sphère sociale grâce aux progrès rapides de l'industrialisation à l'orée du XX<sup>e</sup> siècle, le sujet de la polémique, plus que jamais, s'accroît autour de la défense de la nation canadienne-française et de la langue française. Du coup, la situation conflictuelle se poursuit entre deux polarités dont les conceptions à l'égard de la littérature ne parviennent en aucun cas à se rejoindre. Annette

---

<sup>28</sup> MONIÈRE, Denis, « Les fondements idéologiques de la production intellectuelle québécoise (1867-1945) », dans GALLAYS, François, Sylvain SIMARD et Paul WYCZYNSKI, dir. *L'essai et la prose d'idées au Québec*, vol. VI, Montréal, Fides, 1985, p. 31.

<sup>29</sup> RAJOTTE, Pierre, « Le discours polémique ultramontain au Québec : une rhétorique nouvelle au service de valeurs traditionnelles », dans HAYWARD, Annette et Dominique GARAND, dir. *États du polémique*, Québec, Nota bene, 1998, p. 141.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 141.

Hayward résume avec beaucoup de justesse le combat idéologique mettant aux prises les « régionalistes » et les « exotiques », qui prendront d'assaut le champ littéraire québécois dans les années 1910-1920 : « Il s'agit, tout d'abord, d'un conflit d'idées autour de l'acceptabilité ou non de l'art moderne. En arrière-plan, cependant, c'est toute la vision de la littérature québécoise et, par analogie, de la société québécoise elle-même, qui se joue ici<sup>31</sup>. » Ainsi, les valeurs traditionnelles des régionalistes telles que la famille, la terre et la foi se heurtent à l'ouverture sur le monde et aux mouvements plus radicaux de gauche qui émergent progressivement. Le remue-ménage amorcé au sein des enjeux collectifs, lesquels tendent peu à peu vers une remise en question d'ordre identitaire traduite par l'affermissement du repli sur soi, fait entrer le Québec dans une époque de profond malaise, sinon de mal-être collectif. Dénonçant la situation au moyen de leur plume, les intellectuels deviennent à nouveau les vecteurs de différents constats : la langue française a perdu de son élan, la nationalisation de la littérature ne suffit pas à façonner l'identité canadienne-française, l'économie des Canadiens français est aux mains de capitaux étrangers, et la culture, jugée insignifiante, soulève des questionnements. Jules Fournier, l'un des journalistes les plus acerbes de l'époque, souligne toute la portée politique de la prétention d'une littérature canadienne dans l'état actuel des choses :

Vous parlez d'une littérature canadienne ; mais pouvez-vous prétendre que Nelligan et Lozeau — nos deux seuls poètes un peu remarquables — soient des écrivains canadiens ? Nelligan et Lozeau sont de notre pays, mais je vous défie bien de me montrer chez eux plus de préoccupations des choses de chez nous que vous n'en trouverez chez Verlaine, chez M. Henri de Régnier ou chez M. de Montesquiou-Fezensac<sup>32</sup>.

---

<sup>31</sup> HAYWARD, Annette, « Pamphlet, polémique et querelle : le cas des régionalistes et des « exotiques », dans HAYWARD, Annette et Dominique GARAND, dir. *États du polémique*, Québec, Nota bene, 1998, p. 158.

<sup>32</sup> FOURNIER, Jules, *Mon encrier. Textes sur la politique et la littérature*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1996, p. 116-117.

Nationalistes et héritiers des Libéraux, Olivar Asselin et Jules Fournier, très loin de s'opposer au caractère patriotique, rejettent plutôt la « vision restrictive<sup>33</sup>» qu'impose la nationalisation de la littérature formulée par le régionalisme. Or, pendant une très longue période, l'idéologie au Québec s'observe autour du culte de la nation prisée et soutenue à la fois par le régime conservateur et le catholicisme. Dans cet état de fait, les partisans de la laïcité font de l'Église leur principale cible et, dès 1930, toute la question relative à la place de la religion dans la société se pose au centre des préoccupations libérales.

## 1.2 Les références idéologiques de la pensée partipriste

Ce survol de l'« Ancien Régime » permet sans conteste de préciser les tenants et les aboutissants de la pratique de la parole pamphlétaire au Québec avant 1930 et d'en dresser un certain état des lieux. Toutefois, la toile de fond change considérablement à la suite de la plus grande crise économique des temps modernes, alors que le régime traditionnaliste s'émousse peu à peu avec l'apparition successive de tendances plus modernes — notamment l'exode rural, l'émergence de la classe moyenne, l'urbanisation et les conflits ouvriers — comme autant de changements témoignant d'un passage obligé vers le Québec contemporain. Il n'en demeure pas moins qu'un grand écart persiste entre la réalité québécoise et l'idéologie de conservation. La province accuse un retard, immobilisée par son système d'éducation religieux et par son refus du modernisme et des influences extérieures dicté par le gouvernement de Duplessis :

---

<sup>33</sup> LEMIRE, Maurice et Denis SAINT-JACQUES, dir. *La vie littéraire au Québec*, vol. V (1895-1918), Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2005, p. 476.

Les détenteurs des diverses formes d'autorité, politique, religieuse et autres, formeront, malgré des divergences épisodiques, une coalition permanente d'intérêts, de contrôle et d'intervention. Ils fixeront les codes, les règles de conduite, détermineront ce qu'il faut croire, définiront les lignes du cadastre à respecter pour les comportements, le jugement, la volonté et le sentiment. Ils imposeront à l'agir et au sentir, à la conscience et à l'expression, des méthodes et des contenus tenus inconditionnellement valables<sup>34</sup>.

Dans ces conditions, de nouveaux acteurs polémiques voient l'occasion de réagir et de changer l'ordre des valeurs d'une société considérée comme révolue. Les appels lancés à la collectivité recèlent une dimension politique certaine et culminent dans une réinvention de la littérature. C'est le cas particulier du *Refus global* (1948) de Paul-Émile Borduas et des automatistes, inspiré du mouvement littéraire et artistique qu'a été le surréalisme, et de la revue *Cité Libre* fondée en 1950, où publient des gens comme Pierre Vadeboncoeur, comme Gilles Hénault, et qui relaie, notamment, beaucoup d'éléments issus du syndicalisme. Concrètement, le mouvement progressiste de l'après-guerre milite en faveur de l'effervescence culturelle et de l'affirmation nationale.

À sa parution, *Refus global* se présente comme l'aboutissement logique des nombreuses luttes fragmentaires des générations précédentes menées par des écrivains révolutionnaires. Véritables bougies d'allumage, Borduas et les signataires du manifeste représentent rétrospectivement les premiers artisans de la pensée partipriste. Leur influence auprès de l'élite québécoise de la Révolution tranquille ne fait aucun doute. Elle se constate dans la description que fait *Refus global* du peuple canadien-français, la rupture vis-à-vis de certaines institutions et le rejet du passé. Ces hommes et ces femmes ont porté ce que Lise

---

<sup>34</sup> ROY, Jean-Louis, « L'essai au Québec (1945-1975) », dans GALLAYS, François, Sylvain SIMARD et Paul WYCZYNSKI, dir. *L'essai et la prose d'idées au Québec*, vol. VI, Montréal, Fides, 1985, p. 43.

Gauvin nomme « la responsabilité entière<sup>35</sup> » d'une révolution individuelle et culturelle en vue d'un futur dénué de contraintes morales. Au même titre, les revues contemporaines témoignent du foisonnement des idées. Du lot, c'est notamment aux réformistes de *Cité Libre* qu'est attribué l'évènement *Parti pris*. Cependant, leur influence relève davantage d'une opposition sur le plan des idées. Les partipristes, en effet, réagissent contre les *citélibristes* du fait qu'ils ont travaillé à une

reproduction de représentations où le *nous* sur le plan social n'est jamais parvenu à émerger comme tel. [...] En opposition à l'individualisme affiché par *Cité Libre*, *Parti pris* se pose comme son antithèse ; il lui reviendra en particulier de produire un nouveau *nous*<sup>36</sup>.

À l'instar des libéraux de l'Institut canadien, voire des régionalistes — ne serait-ce que par leur position radicale à l'égard du colonialisme, considéré « un obstacle au développement d'une littérature originale<sup>37</sup> », et leur prédisposition vers un « *Canada* indépendant pour l'épanouissement d'une culture d'ici<sup>38</sup> » —, *Refus global* et *Cité Libre*, à leur tour, ont contribué à l'évolution de la pensée révolutionnaire dans le paysage socioculturel québécois, celle-là même qui est constitutive de *Parti pris*. Ils y ont contribué en dépit du fait que le marxisme est éradiqué en termes très violents dans *Refus global* et que *Cité Libre* n'a rien de marxiste ni ne prône pas la révolution. Ces aînés, en plus de constituer les causes, et à quelques occasions les cibles de cette littérature singulière, permettent de situer *Parti pris* dans l'histoire intellectuelle du Québec.

---

<sup>35</sup> GAUVIN, Lise, *op. cit.*, p. 22.

<sup>36</sup> BÉLANGER, André-J., *Ruptures et constantes : quatre idéologies du Québec en éclatement : La Relève, la J.E.C., Cité libre, Parti pris*, Montréal, Hurtubise HMH, 1977, p. 135.

<sup>37</sup> GAUVIN, Lise, *op. cit.*, p. 26.

<sup>38</sup> *Ibid.*

Contrairement à l'idéologie de contestation dont les intentions polémiques ne parviennent pas à agir sur la société, faute d'une action politique directe susceptible de contrer la mentalité conservatrice qui oblige au statisme, l'équipe de *Parti pris*, au travers d'un nouveau mouvement de pensée plus catégorique, s'investit pour sa part d'un objectif foncièrement différent afin de redresser la barre : participer au processus de création de l'homme québécois. Conséquemment, la revue s'articule autour de la notion de « pays » favorisée et mise de l'avant dans les textes qu'elle publie. Robert Major rapporte les propos de Marcel Rioux sur cette nouvelle idéologie qui a émergé au Québec entre 1945 et 1965 et à laquelle *Parti pris* a contribué en tant que symbole phare : « [...] le Canada français, à toutes fins pratiques, c'est le Québec ; [...] beaucoup plus qu'un groupe culturel, le Québec est une société qui doit contrôler son économie et sa politique, en un mot, qui doit conquérir son indépendance et s'autodéterminer<sup>39</sup>. » Non seulement *Parti pris* s'est-il distingué par sa vision d'un Québec indépendant, laïque et socialiste, mais il l'a fait d'une manière tout à fait singulière en présentant la littérature au service de la parole, elle-même découlant de l'action.

C'est donc bien avant la Révolution tranquille et les années 1960 que datent les conditions d'émergence de *Parti pris*. Par ailleurs, cette période majeure de l'histoire québécoise s'est illustrée par l'ambiguïté de son expression. Profonde mutation sociale où l'émancipation politique, économique et culturelle est fondamentalement revendiquée, la Révolution tranquille est l'époque d'un bouleversement accéléré sur tous les plans. Dans le cadre d'une littérature de combat exprimée au cœur de *Parti pris*, il nous faut nécessairement tenir compte de l'agitation et de l'impatience nationale, et ce, dans le but d'éclairer l'idée de révolution derrière la revue et les thématiques garantes de sa définition. Ainsi, dans une

---

<sup>39</sup> MAJOR, Robert, *op. cit.*, p. 17.

perspective d'approche concernant la pratique littéraire et l'idéologie, Józef Kwaterko rend compte de l'importance du contexte d'énonciation d'un roman. Mais cette observation se veut tout aussi valable pour les autres genres littéraires. Ce contexte serait déterminant, voire prépondérant, dans les effets ou les implications qu'aurait une œuvre sur la société. Kwaterko soutient notamment qu'un « texte qui se voit marginalisé ou rejeté du jeu à une époque donnée à cause de ses contraventions plus ou moins transgressives des codes et des normes esthétiques, peut devenir par la suite socialement reconnu et idéologiquement légitimé, voire sacralisé<sup>40</sup>. » Plusieurs cas très connus confirment cette affirmation, ne serait-ce que *Refus global*, *Nègres blancs d'Amérique* et, évidemment, *Parti pris*. Il est vrai que nous abordons la revue en nous intéressant davantage aux problématiques abordées par les écrivains du néo-nationalisme québécois qui ont mené à la formation d'une dialectique révolutionnaire. Les raisons ou les facteurs défavorables au couronnement tardif de *Parti pris* ne constituent pas en soi notre objet. En contrepartie, les textes critiques se portant à la défense de *Parti pris* sont indispensables pour cerner l'apport réel du mouvement :

Que les idées de *Parti pris* ne se soient point incarnées dans une révolution véritable, à dimension plus ou moins catastrophique, dépend moins de ses membres que de la société qui ne voulait pas ou n'était pas préparée à une telle action. D'autres allaient venir qui, forts de l'initiation linguistique de *Parti pris* et de son œuvre de déblocage révolutionnaire, reprendraient le fardeau de la révolution<sup>41</sup>.

Mais que représentait *Parti pris* pour ébranler si vivement le champ littéraire et l'ensemble des opinions et des présuppositions communément admises par la société québécoise de l'époque ? Animés par un idéal — celui d'une société juste et égalitaire,

---

<sup>40</sup> KWATERKO, Józef, *op. cit.*, p. 30.

<sup>41</sup> VINCENTHIER, Georges, *Une idéologie québécoise : de Louis-Joseph Papineau à Pierre Vallières*, Montréal, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH, coll. « Histoire », 1979, p. 103.

libérée du clergé et de l'emprise de l'Église, et indépendante politiquement —, les animateurs de la revue propagent diverses idées définies à la fois par une prise de conscience nationale et une identification au présent. Elles deviennent le lieu privilégié du lien entre l'écriture et l'engagement. L'intentionnalité derrière la démarche est claire : un regard tourné non pas vers l'homme universel, mais vers soi comme un acte de dissension. À la différence de *Cité Libre* qui a trop longtemps préservé la nation en lui dissimulant ses défauts, les partipristes s'assurent de connaître et de comprendre le monde dans lequel ils vivent.

Afin de discuter d'une libération collective possible et de la rendre intelligible, *Parti pris* s'est doté de modèles d'écriture. Bien que la réalité de la revue soit profondément québécoise, que sa quête de l'identité s'élabore en fonction des écrivains chargés de la construction d'un mythe collectif — celui du « pays » —, ses sources idéologiques lui sont extérieures. De l'avis de Major, il n'y a rien de contradictoire dans ce constat : « des concepts tels que “lutttes des classes”, “aliénation”, “révolution”, “colonisation” et “décolonisation” identifient de façon percutante un mouvement<sup>42</sup>. » Au bout du compte, *Parti pris* n'aura fait qu'adapter ces sources à la problématique québécoise. Le caractère particulier de la revue réside donc du côté de sa perméabilité aux courants intellectuels et politiques mondiaux, en subissant l'influence marquée des trois plus importantes manifestations idéologiques de l'époque : le marxisme, l'existentialisme sartrien ainsi que le socialisme décolonisateur.

Les références idéologiques, nombreuses, ont toujours été ouvertement exprimées chez *Parti pris*. Major en fait d'ailleurs état lorsqu'il porte un regard sur les textes des rédacteurs de la revue, confrontant du coup les conceptions de trois groupes plus ou moins

---

<sup>42</sup> MAJOR, Robert, *op. cit.*, p. 32.

équilibrés au sein de l'équipe. Bien entendu, le rôle de défricheur qu'occupe la revue dans le cercle des intellectuels progressistes complique la tâche prioritaire de la lutte pour la libération politique et sociale du Québec. Aux dires de Major, *Parti pris* ne bénéficie pas d'une structure déjà opérante sur laquelle s'appuyer et le souhait de la direction pour la mise en œuvre d'une pensée singulière et originale aura pour conséquence de forcer la cohabitation de plusieurs approches idéologiques. Malgré le succès que connaît la revue et devant la responsabilité soudaine et nouvelle que doivent assumer ses rédacteurs, ceux-ci n'hésitent pas à recourir aux justifications quand vient le temps de défendre l'imperfection de leur démarche<sup>43</sup>. Mais derrière ces textes et ces fondements parfois composites, des lieux communs existent dans l'organisation des idées, même si, pendant les cinq années d'existence du mouvement, il y a consensus autour d'une « éducation marxiste<sup>44</sup> » à parfaire. Il reviendra à Paul Chamberland de clamer haut et fort l'orientation de la revue : « La transformation révolutionnaire du Québec, selon tous ses aspects, demeure la raison d'être d'un PARTI PRIS certain<sup>45</sup>. » De là, *Parti pris* fait du marxisme l'une de ses constantes idéologiques. Les références à cette idéologie centrale sont à ce point fréquentes que nous préférons parler de récurrences dont la fonction est de cadencer le discours de ces jeunes intellectuels qui militent au service de la revue. Au marxisme, *Parti pris* emprunte la notion de révolution identifiée comme la seule option envisageable pour mettre fin à l'aliénation et à l'oppression. Ayant à la fois une dimension politique et économique et mettant aux prises l'exploiteur contre l'exploité, le marxisme apporte un élément de réponse qui s'avère une solution concrète au problème global québécois. Selon cette école de pensée, l'imposition

---

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>45</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Exigences théoriques d'un combat politique », *Parti pris*, vol. 4, n° 1, septembre-octobre, 1966, p. 3.

par l'État d'idées, de croyances et de valeurs rend une vision du monde contraire aux intérêts réels de la population prolétarienne qui revêt le statut de dominé. Les principes de la révolution par le marxisme supposent donc le renversement de l'instrument politique de la domination pour une libération collective.

À bien des égards, l'identification au marxisme va de soi pour *Parti pris*. Ses auteurs s'opposent naturellement au capitalisme et condamnent le rapport de force responsable des inégalités entre les classes. De plus, *Parti pris* confère un caractère malléable à l'idéologie marxiste, celle-ci agissant à l'instar d'une borne et permet l'identification d'un paradigme, d'un idéal à appliquer :

[...] comme toute philosophie vivante et beaucoup plus qu'aucune autre philosophie puisqu'il se veut le reflet du réel en devenir et mode de transformation de ce réel, [le marxisme] est un Savoir en constitution, une recherche totalisatrice dont la profonde vérité est de s'adjoindre toute nouvelle conquête de la connaissance et d'épouser concrètement les circonstances du moment<sup>46</sup>.

Puisque le marxisme est issu du principe des classes où des groupes sociaux s'affrontent pour le contrôle de la société, et considérant que le conflit entre ces groupes est producteur d'histoire et qu'il est favorable au changement, ces axiomes suffisent largement aux écrivains partipristes pour s'emparer de ce courant en vogue et insuffler une vigueur nouvelle à la lutte pour la reconquête de l'identité québécoise.

Toutefois, pour qu'une révolution puisse s'accomplir, il est essentiel de rétablir ou d'accéder à une prise de conscience nationale, entreprise que parvient à accomplir *Parti pris* en prenant appui en partie sur le nationalisme groulxiste dont la réflexion se fonde

---

<sup>46</sup> MAJOR, Robert, *op. cit.*, p. 40-41.

principalement sur l'identité canadienne-française<sup>47</sup>. Il faut remarquer néanmoins que les fondements de ce nouveau nationalisme en devenir sont divergents de ceux avancés par l'illustre chanoine. À défaut de pouvoir concrétiser aussi efficacement l'idée de nation sur les deux piliers classiques que sont la langue et la religion — deux éléments à présent dissonants dans la quotidienneté menacée des années 1960 —, *Parti pris* « est forcé d'entamer une réflexion sur l'absence même d'identité<sup>48</sup>. » Cette absence d'identité, *Parti pris* aura tôt fait de le mentionner, traduit l'aliénation intrinsèque du Québécois. Il est donc impératif de pallier cette absence afin de se départir de la condition de minoritaire, infériorité qui ne fait exister les Québécois que par leur relation avec leur rival majoritaire. Corollairement, il est question d'une tension à nourrir, une pression destinée à percer l'intériorité de toute une collectivité en vue de l'affranchissement à la fois de sa dépendance et de sa servitude envers le colonisateur. Ce processus, pour être opérant et viable, requiert une prise de conscience. Par le truchement de la *conscience* se livre l'état social d'une collectivité ; c'est par elle également que peut être générée une série de comportements propres à l'éveil, à la révolte, au dépassement de soi. Parallèlement, *Parti pris* identifie la Conquête comme élément déclencheur pour expliquer la mort de l'identité canadienne-française. Puisqu'il faut « par un geste volontariste réhabiliter notre conscience nationale afin d'accéder à un état social qui nous restituera notre personnalité première<sup>49</sup> », la révolution devient le seul moyen par lequel il est possible de rétablir l'équilibre perdu.

Cette conscience est d'autant plus effective chez les animateurs de la revue qu'ils font preuve d'une connaissance accrue du peuple québécois « par l'analyse et l'explication des

---

<sup>47</sup> Voir BÉLANGER, André-J., *op. cit.*, p. 145.

<sup>48</sup> *Ibid.*

<sup>49</sup> *Ibid.*

forces sous-tendant son quotidien en tant que groupe minoritaire<sup>50</sup> », dessinant du même coup le portrait du colonisé québécois. En tant qu'objectif premier à atteindre, la conscience révolutionnaire de l'individu ne peut naître qu'au moyen d'une prise de conscience collective à l'égard de sa condition d'exploité. C'est pourquoi nous soutenons, chez *Parti pris*, ce souci de s'attaquer d'abord à la source du problème avant d'affronter le problème lui-même. La revue rassemble ainsi les conditions de libération de toute la nation dans le but ultime de participer à la libération individuelle de tout un chacun.

À la lumière de ces propos, les ambitions qui ont animé *Parti pris* comme le prolongement et le dépassement des combats politiques et identitaires précédents sont bien de l'ordre de la révolte. Lise Gauvin ne conçoit pas l'héritage des partipristes autrement. Elle y relève « l'intransigeance de leurs refus<sup>51</sup> » et « le nombre impressionnant de leurs ruptures<sup>52</sup> » dans la mesure où les rédacteurs préféreront de manière plus importante l'affrontement et la libération au repli sur soi, au retrait et à la simple survivance, tous considérés comme des attitudes à proscrire pour l'accession éventuelle de la nation à de nouvelles valeurs. Or, la transformation d'une société par le marxisme implique certains symptômes idéologiques constants et inhérents à un tel mouvement de force. La révolte et la violence en constituent les moteurs affectif et effectif.

Tel un prélude à l'œuvre partipriste, une citation de Fanon est particulièrement efficace à l'annonce de la révolte pour témoigner du mal-être et de la création de la réalité québécoise : « Pour le colonisé, la vie ne peut surgir que du cadavre en décomposition du

---

<sup>50</sup> POULIN, Mathieu, *Citer la révolte. La reprise québécoise du discours de la décolonisation francophone*, Mémoire de maîtrise ès arts (études françaises), Montréal, Université de Montréal, 2009, p. 59.

<sup>51</sup> GAUVIN, Lise, *op. cit.*, p. 17.

<sup>52</sup> *Ibid.*

colon<sup>53</sup>. » Dans cette optique, le souhait de mettre un terme à l'oppression et à l'état de colonisé exige de mettre fin à la colonisation et, par extension, d'entreprendre une révolution. De fait, les éléments textuels propices à de telles conclusions ne manquent ni dans le discours des auteurs ni dans les œuvres associées au mouvement ou à la génération *Parti pris*. C'est d'ailleurs par l'entremise de la violence, forme récurrente utilisée comme le signe d'une conscience socio-politique, que se donne à voir la renaissance de la nation pour l'existence de la culture québécoise. Il est à noter, au passage, que nous pouvons vérifier cette observation à travers le travail de Robert Major, qui réserve un espace à la création littéraire, auquel se greffe une analyse des principales œuvres publiées par les éditions *Parti pris*, et celui de Max Roy, dont l'ouvrage se concentre exclusivement sur le discours littéraire fictif des œuvres partipristes. Nous retenons chez Roy que la grande majorité des œuvres associées à *Parti pris* se font le parfait exemple du vécu : « La structure narrative, plus précisément, reproduit ici une vision réaliste plutôt qu'idéaliste de l'histoire<sup>54</sup>. » Pour sa part, Major relève différents éléments qui traduisent l'aliénation et la dépossession québécoise :

[...] les conditions de vie des protagonistes, la pauvreté physique et matérielle des milieux décrits et leur laideur, une certaine violence caractéristique de ces milieux, la solitude ou l'isolement des personnages et leur déracinement (orphelins de père ou de patrie)<sup>55</sup>.

Cette dynamique, qui colle à l'œuvre générale de *Parti pris*, entraîne chez ses protagonistes une réaction violente dite instinctive, voire défensive, à l'endroit de leur propre milieu, de

---

<sup>53</sup> FANON, Frantz, *Les damnés de la terre*, Paris, La Découverte, 2002, coll. « La Découverte Poche, n° 134 », p. 89.

<sup>54</sup> ROY, Max, *Parti pris et l'enjeu du récit*, Québec, Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) Université Laval, coll. « Essais, n° 4 », 1987, p. 153-154.

<sup>55</sup> MAJOR, Robert, *op. cit.*, p. 223.

leur identité (absente) et, donc, de leur propre personne. À travers cette conscience agit ici un désir inassouvi d'un monde réduit à sa perte et soumis à la destruction. Parce qu'elle est révolutionnaire en soi, cette conscience n'est autre que la solution par laquelle s'exaucera le salut du colonisé québécois : « Et ces récits grinçants, ceux de *Parti pris*, interrogatifs, provocateurs, violents, mais jamais anonymes, témoignent en dernier lieu d'une douloureuse percée de la parole dans le monde désormais défié de l'écriture<sup>56</sup>. »

L'apparition brusque des néo-nationalistes dans la conjoncture politique s'inscrit dans ce raisonnement. Offensifs et dotés d'une conscience politique renouvelée, ils se positionnent en faveur d'une société progressive et révolutionnaire. En ce sens, le contenu des textes de *Parti pris*, très polémique, est caractéristique de ce mouvement d'émancipation et d'indépendance politique. Fortement mobilisé pour la cause, le pamphlet, en élément perturbateur, s'affiche comme étant l'une des formes littéraires où apparaît le plus explicitement la situation conflictuelle entre le partipriste (pamphlétaire) et le colonisateur (adversaire). Au besoin viscéral de faire jaillir la colère répond une pulsion évacuée soit par les voies du texte, soit par le recours à des gestes concrets, souvent spontanés et déraisonnés comme l'ont été les actions felquistes, et guidés par un sentiment de désespoir dont l'authenticité rend légitime le combat. En partant de l'idée que « la violence, (le polémique) est au principe de toute société et de tout discours<sup>57</sup> », nous verrons par le biais de cette étude qu'elle peut être utilisée conjointement avec la mise en marche et la passion « comme les signes mêmes de la vie, de la naissance et de la reconquête<sup>58</sup> » afin de rétablir l'équilibre. L'irruption de *Parti pris* dans l'arène politique signale les premiers balbutiements de la

---

<sup>56</sup> GAUVIN, Lise, « Les romans de *Parti pris* ou le difficile accès à la parole », *Voix et images du pays*, vol. 7, n° 1, 1973, p. 92.

<sup>57</sup> GARAND, Dominique, *op. cit.*, p. 10.

<sup>58</sup> MAJOR, Robert, *op. cit.*, p. 235.

définition du projet québécois et du renversement symbolique des structures de la société traditionnelle.

### 1.3 La question du joul

Avec la question linguistique qui prend de plus en plus d'importance au milieu des années 1960, l'expérience de *Parti pris* investit le champ politique par son esthétisme révolutionnaire tourné vers la libération de la parole, qui se propose comme le conduit par lequel la conscience révolutionnaire s'exprimera. Si la violence entre dans l'équation du marxisme, elle se répercute aussi de quelque façon jusque dans la langue, la revue intégrant non seulement un vocabulaire marxiste afin que soit apprivoisée par le lectorat la réalité révolutionnaire telle qu'elle doit apparaître, mais aussi une composante qui se révélera majeure à ses stratégies d'écriture : le joul. Alors que s'observe simultanément au Québec une dégénérescence de la langue et une perte d'identité, les intellectuels de *Parti pris* réfléchissent au français parlé au Québec, reflet potentiel de tous les problèmes sociaux. Le joul littéraire massivement intégré à l'œuvre partipriste est la manifestation textuelle qui permet d'établir un premier et véritable rapport entre la langue, la littérature et la politique. Perçu comme le langage de l'humiliation, il est vite prêté au colonisé. Sa dimension politique est sans équivoque : le joul permet une critique de l'aliénation politique et économique du Québec à travers la langue.

Considérant les deux versants de cette expérience langagière, l'un esthétique et l'autre politique, Karim Larose propose d'analyser le phénomène en deux temps<sup>59</sup>. Le joul

---

<sup>59</sup> Voir LAROSE, Karim, *La langue de papier. Spéculations linguistiques au Québec (1957-1977)*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Espace littéraire », 2004, p. 176.

s'inscrit d'abord et avant tout dans la logique marxiste. Le choix d'une pratique d'écriture non conforme d'un point de vue esthétique s'impose comme la seule action sincère pour renvoyer, sans artifices, l'image de la réalité. Sensibles à la relation entre la langue et la littérature, et s'appuyant sur le fait que cette dernière est le lieu de l'engagement, les partipristes, au premier chef, refusent catégoriquement leur statut d'intellectuels. Dans son texte *Le joual et nous*, Gérald Godin y va d'une déclaration choc :

L'autre événement pour la littérature, cette fois-ci, ce fut que quelques bourgeois comme nous répudiions nos origines, notre cours classique, nos soirées passées à gratter les classiques et surtout notre langue française pour choisir délibérément d'écrire mal. Non pas mal, mais vrai<sup>60</sup> !

Le recours au joual littéraire est remarquable dans la résolution de la position de l'écrivain, aidant à le raccorder à une réalité qui, de prime abord, ne lui appartient pas. Fortement orienté vers les propriétés littéraires de la revue, l'ouvrage de Lise Gauvin informe en détail sur la situation et la condition de cet archétype qu'est l'écrivain partipriste. L'activité de l'écrivain est consciente, car celui-ci reconnaît dès le départ le fossé qui le sépare du peuple ; malgré tout, il s'en fait le porte-parole et se révèle à ce point empathique et perméable à ce « nous » collectif auquel il donne forme, qu'il « doit se tourner vers l'homme concret, quotidien<sup>61</sup> » et s'y convertir. Ainsi, comme le suggère Gauvin sur fond d'analyse des propos de quelques-uns des plus brillants hommes de lettres québécois au sujet de leur condition particulière, « l'itinéraire de l'écrivain passe par la dérision, l'auto-destruction<sup>62</sup>. » Le joual est cette solution désespérée, une forme de résistance utilisée pour s'autocritiquer et témoigner de cette réalité cernée par André Major du groupe *Parti pris* : « [...] lorsque la

---

<sup>60</sup> GODIN, Gérald, « Le joual et nous », *Parti pris*, vol. 2, n° 5, janvier 1965, p. 19.

<sup>61</sup> GAUVIN, Lise, *op. cit.*, p. 48.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 43.

langue commune est compromise, il devient difficile de faire œuvre<sup>63</sup> », allusion certaine à l'impossibilité d'écrire propre à cette génération d'écrivains. Toutefois, Pelletier reprend la pensée d'Hubert Aquin dans son célèbre « Profession : écrivain » : « Le refus de la littérature est donc d'abord un refus politique : on ne saurait être un écrivain “normal” dans une société qui ne l'est pas, qui est dépendante<sup>64</sup>. »

En dévoilant l'état de la langue au Québec, *Parti pris* dévoile par le fait même l'état de la société. Il appert que l'utilisation du joul ne partage aucune commune mesure avec « l'emploi décoratif de traits “savoureux” de la “parlure canadienne” où quelques écrivains du début du siècle cherchaient les charmes paradoxalement exotiques de la couleur locale [...]»<sup>65</sup>. Au contraire, il est vite devenu évident que le joul pratiqué à *Parti pris*, pourvu d'une apparente originalité dont la spécificité échappe aux normes linguistiques, se réalise dans une perspective contestataire. L'aliénation linguistique qui en est à l'origine ne peut être visible et dénoncée que par référence au joul lui-même, considéré comme « une des tentatives les plus puissantes de dépassement de l'aliénation par l'écriture<sup>66</sup>. » Conséquemment, l'action, ou la révolution, passe par le langage.

La conception de la littérature chez *Parti pris*, empruntée à Jacques Ferron dans son équation langue-littérature-politique<sup>67</sup>, mène à des questionnements fondamentaux : pourquoi et comment écrire ? Les réponses à ces questions, selon Larose, sont proposées dans l'adoption d' « une position fortement marquée par l'existentialisme et ses mots d'ordre : action, conscience, responsabilité, engagement, ce qui débouchera sur “langagement”, en un

<sup>63</sup> LAROSE, Karim, *op. cit.*, p. 144.

<sup>64</sup> PELLETIER, Jacques, *Le poids de l'histoire. Littérature, idéologies, société du Québec moderne*, Québec, Nuit blanche éditeur, coll. « Essais critiques », 1995, p. 26.

<sup>65</sup> MELANÇON, Robert, « Relire “Parti pris” aujourd'hui », *Liberté*, vol. 17, n° 99, 1975, p. 115.

<sup>66</sup> KWATERKO, Józef, *op. cit.*, p. 52.

<sup>67</sup> Voir LAROSE, Karim, *op. cit.*, p. 145.

seul mot, c'est-à-dire un certain rapport du langage à l'engagement<sup>68</sup>. » Il faut constater que le premier visage du joul, d'ordre esthétique, se réalise à travers l'existentialisme sartrien. Cette seconde source idéologique des écrivains partipristes présente un parti pris langagier qui caractérise une nouvelle culture, où les désignations « Québec » et « Québécois » se substituent à « Canada français » et « Canadiens français ». De plus, à travers l'existentialisme, *Parti pris* fait la proposition d'un enracinement dans l'imaginaire collectif au moyen d'un thème littéraire globalisant, celui du « pays » en devenir, appelé à se transformer, du moment que « nommer c'est montrer et ... montrer c'est changer<sup>69</sup>. »

Dans une perspective décolonisatrice, la violence que subit le colonisé, soutient Mathieu Poulin, explique à elle seule les raisons qui le poussent à opter pour la révolte (davantage exécutée de manière active comme un geste communicationnel que comme un mécanisme passif de défense), si bien qu'« elle s'impose en quelque sorte comme le seul langage compris par le colonisateur, comme le seul mode d'action permettant de concrétiser ses revendications<sup>70</sup>. » Le joul renferme une dimension politique très prononcée dès lors que nous considérons son phénomène comme étant issu du colonialisme, voire comme son résultat. Ce second visage du joul, à l'inverse du premier, tient compte de la pensée de la décolonisation<sup>71</sup>. Or, bien que nos explications précédentes aient fait état de l'originalité de ce « nouveau » langage, c'est l'identité d'une collectivité entière, plus que tout, qui y transparaît et se précise à l'intérieur d'une langue proprement québécoise. Il devient pertinent

---

<sup>68</sup> LAROSE, Karim, *op. cit.*, p. 145. À noter que le jeu de mots est de Lise Gauvin et provient d'un article d'André Major, « Langagement (1960-1975) », *Voix et Images*, vol. 1, n° 30, septembre 1975, p. 120-124.

<sup>69</sup> SARTRE, Jean-Paul, cité dans MAJOR, Robert, *Parti pris : idéologies et littérature*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Littérature », 1979, p. 79.

<sup>70</sup> POULIN, Mathieu, *op. cit.*, p. 40.

<sup>71</sup> Voir LAROSE, Karim, *op. cit.*, p. 179.

de se pencher sur un commentaire au sujet de la dépossession linguistique au centre des préoccupations des intellectuels indépendantistes :

Si la langue importe à leurs yeux, c'est qu'elle est le mode de *transmission* de la culture et qu'à ce titre, elle ne disparaîtra pas sans en même temps entraîner avec elle, non pas toute la culture, car elle ne la contient pas toute, mais une partie importante néanmoins [...]<sup>72</sup>.

La réaction était de mise, et le joul allait devenir cet instrument de revendication sociale pour ébranler tout un système politique. C'est sans doute Godin qui exprime le mieux la montée vertigineuse d'une opposition politique grâce à la dimension linguistique : « [...] chaque fois que nous parlons français devant le colonisateur, nous nous posons comme décolonisés<sup>73</sup>. » Karim Larose persiste dans cette veine en relevant la représentation du joul, telle une « arme révolutionnaire » proposée par Godin, précisant au passage que « l'action de *Parti pris* [...] se fondait d'abord et avant tout sur l'idée de manifestation — rendre une langue manifeste tout en l'utilisant comme un manifeste social — et non sur celle de harcèlement — assaillir un adversaire à travers la langue<sup>74</sup> », ce qui illustre pertinemment les deux visages du joul.

---

<sup>72</sup> LAROSE, Karim, *op. cit.*, p. 265.

<sup>73</sup> GODIN, Gérard, « Chronique du colonialisme quotidien. La folie bilingue », *Parti pris*, vol. 3, n° 10, mai 1966, p. 58.

<sup>74</sup> LAROSE, Karim, *op. cit.*, p. 282.

#### 1.4 Le socialisme décolonisateur

À partir du constat de l'aliénation de la nation québécoise observable tant sur les plans politique, économique et culturel, le problème de la langue n'est qu'une cause parmi tant d'autres de ce que *Parti pris* désigne sous le nom de colonialisme. Puisque le problème est politique, la solution ne peut se manifester que dans ce cadre. Les collaborateurs de *Parti pris* font conséquemment du socialisme décolonisateur une ligne directrice théorique à la faveur de laquelle l'analyse objective de l'être colonisé québécois pourra se concevoir. Cette autre source, dernière en lice à laisser son empreinte sur le discours partipriste, n'est évidemment pas étrangère à la découverte des travaux des principaux spécialistes de la décolonisation que sont Frantz Fanon, Albert Memmi et Jacques Berque. L'apport de ces derniers s'ajoute à la problématique marxiste alors qu'ils permettent de questionner l'oppression subie par le colonisé et de nourrir le débat relativement à la révolution nationale à envisager au Québec. Cette culture de la transmission à laquelle participe le mouvement *Parti pris*, tout comme les textes pamphlétaires qui sont publiés dans la revue, n'étonnent pas : « [...] une telle tendance n'est pas spécifique de la littérature québécoise ; c'est aussi la part des littératures des nations récemment décolonisées ou de celles qui, à l'aube des années 1960, sont en voie de libération<sup>75</sup>. » En effet, avec l'ouverture sur le monde, une sensibilité vis-à-vis des textes révolutionnaires et une prise de conscience de soi en relation avec l'extérieur, la revue s'accompagne d'un bon nombre de modèles. Elle prend exemple, entre autres, sur la période de la décolonisation (1945-1960) à l'échelle mondiale pendant laquelle les anciennes colonies européennes telles que le Sénégal, l'Algérie ou la Jamaïque obtiennent leur indépendance politique. Cuba retient particulièrement l'attention de plusieurs membres

---

<sup>75</sup> KWATERKO, Józef, *op. cit.*, p. 37.

de l'équipe comme un idéal révolutionnaire à atteindre. Malgré tout, la parole pamphlétaire inscrite dans l'œuvre partipriste reste singulière, car « plutôt que d'opter pour la simple imitation de leurs modèles en ne faisant que répéter l'essentiel du discours de la décolonisation, les intellectuels québécois durent en effet transformer celui-ci, l'adaptant à la réalité de leur peuple<sup>76</sup> ».

Par le recours à cette idéologie, le rapport de force dominant-dominé sert d'appui à la réflexion des partipristes qui, garants de la collectivité, comprennent les raisons de l'infériorisation du peuple québécois en se faisant par analogie les victimes du colonialisme. Par l'entremise des textes de ces auteurs, les lecteurs établissent des liens étroits entre leur aliénation collective et le statut politique colonial du Québec dans la confédération canadienne. Or, le socialisme que Paul Chamberland scinde en deux perspectives majeures — la lutte des classes et la décolonisation<sup>77</sup> — permet non seulement l'identification des obstacles à combattre, mais rend aussi possible la découverte du statut de colonisé tout en précisant les raisons d'être d'une désaliénation individuelle et collective, bref d'une réappropriation totale. Selon le point de vue adopté à *Parti pris*, il devient donc urgent pour l'individu québécois de se décoloniser, de supprimer le colonisé en soi afin de mettre un terme aux vieux réflexes de dépendance. « Étrange sorte de colonisés ! On ne leur a pas pris leur terre : on les y a enlisés. On ne leur refuse pas la citoyenneté : on l'utilise à leur propre préterition. On n'a pas interdit leur langue : on l'a seulement disqualifiée [...] »<sup>78</sup>. » Mathieu Poulin, en référence aux ouvrages de Fanon, recense l'ensemble des maux éprouvés par le

---

<sup>76</sup> POULIN, Mathieu, *op. cit.*, p. 12.

<sup>77</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Exigences théoriques d'un combat politique », *Parti pris*, vol. 4, n° 1, septembre-octobre, 1966, p. 7.

<sup>78</sup> BERQUE, Jacques, préface dans MASPERO, François, "Parti pris" : *les québécois*, Paris, Cahiers libre 99-100, 1967, p. 11.

colonisé et exposés par les partipristes eux-mêmes, soit une dépossession complète tant du côté de la langue, de la culture, de l'histoire et de l'amour-propre<sup>79</sup>, que seule une victoire aux dépens du colonisateur peut enrayer. Cette transition importante proposée à l'intérieur du socialisme décolonisateur marque ni plus ni moins les débuts du discours indépendantiste.

Puisqu'il est question dans la réflexion partipriste d'un sentiment de dépendance à résoudre, voire à extirper d'une manière définitive, nous sommes contraint de tenir compte en dernier lieu de la présence du discours antagonistique qui s'avère déterminante pour la construction de l'identité québécoise, comme en fait foi ce commentaire d'André Bélanger sur la revue et sa recherche d'un collectif : « Pour *Parti pris* le grand atout de l'*autre* c'est sans conteste d'être parvenu à nous faire refouler le ressentiment normal que nous pouvions nourrir contre lui, pour le retourner contre soi sous forme de culpabilité, c'est-à-dire, haine de soi-même<sup>80</sup>. » Or il ne fait aucun doute ici que le rapport à l'Autre est intimement relié au rapport à soi. Aux commandes de textes polémiques, les partipristes agissent par la force des choses dans un « combat d'idées<sup>81</sup> », puisque leurs écrits supposent une interaction entre deux antagonistes porteurs de points de vue diamétralement opposés. Il y a échange, dans la mesure où les articles de la revue *Parti pris* n'existent qu'en réaction aux classes bourgeoises et aux élites dirigeantes.

Étant donné que le discours qui traverse la revue naît en réaction à l'adversaire, cet aspect mène nécessairement à réfléchir à nouveau sur la condition particulière de l'écrivain partipriste et plus précisément à la question « pour qui écrit-il ? ». En tenant compte des

---

<sup>79</sup> Voir POULIN, Mathieu, *op. cit.*, p. 38-39.

<sup>80</sup> BÉLANGER, André-J., *op. cit.*, p. 146.

<sup>81</sup> ANGENOT, Marc, *op. cit.*, p. 24.

forces en présence, Lise Gauvin relève la situation contradictoire de l'intellectuel à *Parti pris* au moment de sa création :

Pour qui écrit-il ? Pour le prolétariat, pour ceux qui ressentent plus profondément l'aliénation, c'est-à-dire les « forces progressistes », selon l'expression de Sartre. Mais ceux qui le liront seront en bonne partie ceux qui ont le loisir de le faire, c'est-à-dire les classes bourgeoises et les élites dirigeantes. C'est-à-dire aussi les « forces conservatrices », celle-là même qui sont ses cibles préférées, ses « adversaires à vaincre »<sup>82</sup>.

Le combat ainsi mené est d'une part social, et d'autre part orienté vers l'affirmation de soi. La présence du colonisateur permet l'expression de tout un peuple ; en d'autres termes, la mise en œuvre de sa parole. À *Parti pris*, les effets des actions de l'adversaire recèlent une importance capitale. Puisque cet adversaire incarne la part négative d'un « nous » en formation, d'un « nous québécois aux prises avec cet autre "Canadian"<sup>83</sup> », ce n'est que par la mort symbolique de ce dernier que le peuple québécois peut en arriver à combler le manque à être dans un pays qui ne reconnaît d'aucune façon sa profonde différence.

---

<sup>82</sup> GAUVIN, Lise, *op. cit.*, p. 53.

<sup>83</sup> BÉLANGER, André-J., *op. cit.*, p. 155.

## CHAPITRE 2

### LA PAROLE PAMPHLÉTAIRE DE PAUL CHAMBERLAND

Dans les faits, l'exercice que représente *Parti pris* marque nécessairement la consolidation au Québec d'un discours profondément polémique, d'abord en tant que moyen d'expression des idées libres, ensuite comme incitatif à l'action révolutionnaire. Depuis peu dégagé des contraintes formelles, le discours, nous l'avons vu, parvient à se mouvoir plus librement et tend pour la première fois vers une autonomie complète. Les intellectuels militants derrière la revue se donnent ainsi l'occasion de « changer le monde, changer la vie<sup>84</sup> », propos qu'écrira Pierre Quesnel longtemps après l'aventure *Parti pris* dans un article destiné à la réédition d'ouvrages de Pierre Maheu et de Paul Chamberland par les éditions *Parti pris*. Quesnel fournit du même souffle une description romantique des auteurs qui ont animé ambitieusement le mouvement tout au long des cinq années de son existence : « Ces jeunes gens étaient parmi les plus sensibles, les plus intelligents, les plus généreux de leur génération<sup>85</sup>. »

Du nombre, le nom de Paul Chamberland figure en tête de liste, dès son apparition sur le comité de rédaction. Poète engagé et souverainiste, Chamberland est responsable de plusieurs articles et éditoriaux au sein de la revue elle-même. Il est aussi l'auteur de quelques recueils de poésie, tant et si bien qu'il se fait l'un des pamphlétaires les plus prolifiques de son époque. Avec *L'Afficheur hurle*, son œuvre la plus notoire, il signe une poésie nouvelle où apparaît le rôle du poète dans et pour la littérature, ce qui le situe parmi les cas de la littérature de combat, catégorie à laquelle appartient la revue *Parti pris*. Dans sa préface

---

<sup>84</sup> QUESNEL, Pierre, « Un parti pris de changer la vie », *Le Devoir*, 11 juin 1983, p. 15.

<sup>85</sup> *Ibid.*

écrite pour le recueil rassemblant trois des plus importantes œuvres de Chamberland, *Terre Québec, L’Afficheur hurle et L’Inavouable*, André Brochu soutient que « Paul Chamberland, c’est Parti pris. Il est Parti pris poète, comme Pierre Maheu est Parti pris essayiste, comme Jean-Marc Pottle est Parti pris politique, comme André Major et Jacques Renaud sont Parti pris romancier<sup>86</sup>. » Indissociable de la revue, comme du mouvement, Chamberland participe donc activement à la visée politique révolutionnaire dont il sera largement question dans le présent chapitre. Celle-ci est d’autant plus intéressante qu’elle est la seule à faire véritablement consensus ; derrière elle se range en effet la totalité des collaborateurs qui animent collectivement *Parti pris*, et ce, indépendamment des sources idéologiques de chacun. Car bien que la revue soit partagée entre le littéraire et le politique, la pensée révolutionnaire proprement québécoise est et demeure la seule option envisageable dans un Québec entré dans une période que l’on disait aussi chez *Parti pris* révolutionnaire et sujette à éclater. Chamberland en fera l’un de ses principaux leitmotiv : « Il nous faut inventer notre propre façon d’exister, extirper les germes de démoralisation culturelle qui nous débilitent. Nous n’avons pas le choix, seule la *lutte révolutionnaire* peut nous garantir encore notre existence et notre épanouissement<sup>87</sup>. » L’incidence de cette visée révolutionnaire sur l’identité québécoise doit se réaliser sur tous les fronts, politique, économique, littéraire, artistique ou culturel, afin de désapprendre l’héritage colonialiste.

Au moyen de l’alternance entre l’éditorial et la poésie, Chamberland dote son œuvre en quelque manière d’un engagement culturel et intellectuel. Dans la chronologie de l’œuvre

---

<sup>86</sup> CHAMBERLAND, Paul, *Terre Québec suivi de l’Afficheur hurle et de l’Inavouable*, Montréal, L’Hexagone, coll. « Typo poésie », 1985, p. 7.

<sup>87</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Les contradictions de la révolution tranquille », *Parti pris*, n° 5, février 1964, p. 28.

du partipriste, Lise Gauvin voit avant tout une concentration poétique qui se transpose dans une dimension politique :

*L’Afficheur*, ce long poème éditorial, affirme l’évidence non poétique du présent. Dans une préface écrite en 1969, Chamberland avertit le lecteur : ce texte oscille entre deux registres et passe de la parole poétique à la parole politique, du poème au non-poème, de la parole littéraire au bégaiement atavique<sup>88</sup>.

Ces explications de Chamberland rapportées par Gauvin sont fondées. Comme *L’Afficheur hurle* n’est en aucun cas lyrique, ce poème s’éloigne des formes traditionnelles. Il demeure néanmoins tout à fait envisageable de considérer l’œuvre de Chamberland sous l’angle d’un parcours qui va du critique au poétique. En fait, lors de l’année du lancement de *Parti pris* en 1963, les premiers élans rédactionnels de Chamberland aboutissent à des textes politiques et donnent forme dans la plupart des cas à des éditoriaux. Or, pendant l’ère « Parti pris », la parole pamphlétaire chez Chamberland s’exprime d’abord dans la parole critique. Ce n’est que plus tard, vers 1964, que s’amorcent les années d’un Chamberland poète avec *Terre Québec*, son premier recueil. Ce dernier concerne davantage « la découverte par la parole d’un pays charnel et concret<sup>89</sup> » et « la poésie du pays ne constitue, selon Chamberland, qu’une variante de la thématique de la fondation<sup>90</sup>. » À cette œuvre « trop élitiste<sup>91</sup> » est rattachée une « complaisance lyrique<sup>92</sup> » et la dimension politique à proprement parler s’en trouve moins appuyée. La parution suivante, *L’Afficheur hurle*, confirme la nouvelle orientation de sa poésie. Dès lors, il y a passage vers le *poétique*, c’est-à-dire que la poésie a

---

<sup>88</sup> GAUVIN, Lise, *op. cit.*, p. 109.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>90</sup> BIRON, Michel, « Idéologie et poésie : un poème de Paul-Marie Lapointe », *Voix & images*, n° 40, automne 1988, p. 105.

<sup>91</sup> GAUVIN, Lise, *op. cit.*, p. 109.

<sup>92</sup> *Ibid.*

une incidence sur l'existence du sujet (individuel et collectif) tel que Chamberland le conçoit, mais l'œuvre ne se cantonne pas uniquement, malgré les apparences, dans une représentation du politique.

Puisque l'œuvre de Chamberland à l'époque de *Parti pris* se découpe en deux périodes chronologiques distinctes, l'une essayistique et l'autre poétique, il nous faut procéder à une analyse en deux temps pour distinguer, s'il y a lieu, les constantes ou certaines récurrences dans l'assemblage des discours respectifs qui les mettent (ou non) en rapport de contiguïté. Ces discours tendent à un même but, ils sont similaires dans leur contenu mais différents dans leur forme. Nous cherchons précisément à peser l'efficacité de chacun de ces discours sur le plan des stratégies d'écriture.

## 2.1 La posture de l'écrivain canadien-français

On reconnaît d'ordinaire l'écrivain type qu'est le pamphlétaire à son profil particulier, auquel répondent un statut et un milieu, mais aussi des valeurs, des caractéristiques, des croyances, etc. Se pencher sur la nature des textes de Paul Chamberland parus dans *Parti pris* permet de brosser non seulement un portrait de l'homme derrière le mouvement, mais également de présenter un aperçu de sa position en tant qu'écrivain pamphlétaire. Chamberland déclare dans un texte :

Des « transfuges de classes », des « déclassés », oui, nous le sommes et nous en sommes très conscients : dans la mesure où nous avons pu ou pourrions être de cette sous-humanité satisfaite d'elle-même qu'est la petite bourgeoisie canadienne-française, nous la refusons au nom de et dans un projet, une

action révolutionnaire que seuls les travailleurs québécois peuvent accomplir<sup>93</sup>.

Il revient notamment à Robert Major de souligner cette proximité naturelle éprouvée par les partipristes qui « assument leurs sources populaires, reprennent racine et sans condescendance, ni paternalisme, prennent contact avec le peuple<sup>94</sup> ». Dans ce déclassement revendiqué par Chamberland se définit en filigrane un homme de lettres québécois, conscient et révolutionnaire, qui, pour le compte du peuple dont il se prétend le porte-parole, se tourne vers le prolétaire afin de faire de ce dernier le sujet et le centre de son projet collectif. En présentant ainsi le mouvement intellectuel populaire dont il fait partie et dans lequel il se reconnaît pleinement, l'écrivain atteste son identité et apparaît directement concerné par la cause qu'il défend. C'est ce qui constitue à nos yeux le premier d'une série d'arguments utilisés par l'auteur et dont découle toute une structure argumentative. En effet, à l'image de ses collègues à *Parti pris*, Chamberland endosse implicitement le rôle du pamphlétaire en se faisant le porte-parole du peuple : « [...] un écrivain témoigne, mieux que beaucoup, de ses compatriotes : il les dit, malgré qu'il en ait souvent. Il n'a pas le choix : témoigner de lui-même (que peut-il faire d'autre ?), c'est toujours témoigner des siens<sup>95</sup>. » Son statut d'écrivain canadien-français lui suffit pour prendre position et défendre les intérêts des classes exploitées. Cette responsabilité s'exerce par la manifestation d'une totale liberté, elle-même concrétisée par l'évacuation des pressions sociales que permet l'écriture. Sans surprise, cette liberté s'oppose indubitablement au régime dominant. Les exemples qui

---

<sup>93</sup> CHAMBERLAND, Paul, « D'une morale ?... Pour ceux qui ont choisi », *Parti pris*, vol. 3, n° 8, mars 1966, p. 4-5.

<sup>94</sup> MAJOR, Robert, *op. cit.*, p. 65.

<sup>95</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Dire ce que je suis – notes », *Parti pris*, vol. 2, n° 5, janvier 1965, p. 34.

correspondent à cette dynamique ne manquent pas. Les éditoriaux et articles de Chamberland, bien sûr, en sont empreints :

Nous avons des ennemis et c'est contre eux que nous devons nous affirmer. [...] La seule analyse de notre situation qui tienne doit s'imposer comme un *effort de démystification* et de *lutte ouverte* envers l'ordre établi. Créer une conscience révolutionnaire au sein des classes exploitées<sup>96</sup>.

Nous, nous ne masquons pas hypocritement l'existence de luttes sociales : nous avons choisi de vivre et d'agir non avec ceux qui s'arrangent fort bien du régime, qui profitent des contradictions de notre société, mais du côté de ceux qui souffrent le plus des iniquités de ce régime<sup>97</sup>.

Pour Chamberland, le simple fait d'accepter et d'assumer un tel rôle présuppose, pour l'essentiel, de se sacrifier au nom de la vérité. Ce sacrifice implique nécessairement un affrontement sans détour entre deux instances : le partipriste et son opposant. Le mandat que se donne Chamberland est fractionné par une réelle dualité : il lui faut simultanément rallier à sa cause la collectivité aux prises avec un sentiment de dépendance vis-à-vis du colonisateur et attaquer l'adversaire pour renverser sa parole, voire la disqualifier.

Comme un présage du Québec en émergence, d'autres œuvres issues de la période présentent sensiblement les mêmes visées revendicatrices au milieu desquelles la provocation se mêle à un cri du cœur. Leurs auteurs ne visent que des valeurs collectives pour la mise en œuvre de la nation telle qu'ils en projettent la réalisation. Deux cas sont particulièrement significatifs : *Speak White* de Michèle Lalonde et *Les Cantouques* de Gérald Godin. Bien plus qu'une poésie violente guidée par la révolte, ces œuvres ont contribué tant à la poésie du pays québécois qu'à la fondation de sa parole. Cette réalité remet en question certains lieux communs, à savoir qu'une contradiction agirait au sein du pamphlet, perçu à

---

<sup>96</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Les contradictions de la révolution tranquille », *Partis pris*, n° 5, février 1964, p. 8.

<sup>97</sup> CHAMBERLAND, Paul, « La révolution, c'est le peuple », *Parti pris*, n° 8, mai 1964, p. 8.

l'avenant comme une « "littérature d'idée" (mais d'aucuns répliqueront qu'il y a des idées dans toute littérature). D'autres le placent dans la "littérature d'humeur" [...]»<sup>98</sup> ». Il nous faut nuancer cette affirmation. Cette incontrôlable passion qui circule dans les œuvres citées fait écho à la condition d'un peuple colonisé : « speak white / c'est une langue riche / pour acheter / mais pour se vendre / mais pour se vendre à perte d'âme<sup>99</sup> ». La colère agit sur les mots en prévision d'un avenir marqué par l'épanouissement et la liberté : « lointain mort et knockâouté / crisse ton camp j't'ai assez vu / retourne aux Isles retourne-z-y / britiche ton camp fais tes paquets / et rends-moi donc ma serpolette et mon fauteuil<sup>100</sup> ». Or il ne s'agit plus seulement de l'expression exaltée des sentiments. Ces textes révèlent une confrontation sociale réelle entre l'anglophone et le francophone, entre le monde moderne et le monde traditionnel, entre le colonisateur et le colonisé. Au sujet de cette littérature dite d'humeur et de ses passions enflammées, Dominique Garand précise :

Il faudrait dire de cette caractéristique qu'elle est couramment revendiquée par les pamphlétaires eux-mêmes. Elle fait partie de la posture qu'ils désirent promouvoir. Chez un Grignon, par exemple, la capacité de réagir fortement est un signe de bonne santé ; au ton est associés (*sic*) le tonus, la vitalité. Il en fait un critère d'authenticité et de virilité<sup>101</sup>.

Conscient des mêmes sentiments tributaires de la *violence* qui caractérisent son écriture, Paul Chamberland ne nie pas le caractère passionnel qui en émane pourvu que ces émotions utilisées à bon escient soient le signe d'une opposition ferme contre une réalité jugée arbitraire et oppressante. Il évoque ainsi la contribution souhaitée de *Parti pris*, revue pamphlétaire et littérature de combat : « Mais du désespoir nous choisissons l'enthousiasme,

<sup>98</sup> ANGENOT, Marc, *op. cit.*, p. 23.

<sup>99</sup> LALONDE, Michèle, *Speak White*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Les murs ont la parole », 1991 [1974, L'Hexagone].

<sup>100</sup> GODIN, Gérald, *Cantouques & Cie*, Montréal, TYPO, coll. « Poésie », 2001, p. 63.

<sup>101</sup> GARAND, Dominique, *op. cit.*, p. 46.

qui est, pour tout un peuple, la révolution. Le désespoir ne nous sera pas autodestruction : nous en ferons un moteur de l'agir<sup>102</sup>. »

Or les idées présentes dans le genre pamphlétaire, non seulement elles existent, mais elles stimulent et génèrent des effets. Les articles tirés de *Parti pris* ne font pas exception. C'est d'ailleurs sur ce constat que Lise Gauvin conclut son étude, en reprenant la synthèse de Fanon au sujet de la littérature de combat :

[...] elle convoque tout un peuple à la lutte pour l'existence nationale. Littérature de combat, parce qu'elle informe la conscience nationale, lui donne forme et contours et lui ouvre de nouvelles et d'illimitées perspectives. Littérature de combat, parce qu'elle prend en charge, parce qu'elle est volonté temporalisée<sup>103</sup>.

L'idée de Chamberland, il nous faut la comparer à une véritable passion animée par le souhait de changer la révolte en révolution. Les postulats de base de l'auteur sont nombreux, de sorte que son discours ne se limite pas à une simple dénonciation. À preuve, « Aliénation culturelle et révolution nationale », l'un des premiers articles rédigés par Chamberland, porte sur la définition des concepts que sont la liberté et la révolution, sur l'identification des instruments révolutionnaires et sur la critique de la vie quotidienne québécoise. Même si Chamberland tente d'éviter les multiples raccourcis, son discours n'est pas à l'abri de certains axiomes, considérés comme irréfutables et exempts de démonstration. C'est ainsi qu'il fait entrer ses collègues de *Parti pris* et lui-même dans le cercle des révolutionnaires :

Le révolutionnaire, mû à la fois par la conscience que, comme être social, il a de sa propre liberté et par la connaissance précise des obstacles concrets qu'il doit surmonter pour se libérer, amorce et accomplit, à partir de la situation particulière où il agit, le mouvement de libération qui doit rapprocher l'homme de plus en plus de sa liberté, de son être total. Il n'ignore pas les

<sup>102</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Nous avons choisi la révolution », *Parti pris*, n° 5, février 1964, p. 4.

<sup>103</sup> FANON, Frantz, cité par GAUVIN, Lise, *Parti pris littéraire*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Lignes québécoises », 1975, p. 150.

limites réelles de son action : que c'est à la libération d'un peuple, d'une classe ou d'une nation particulière, qu'il travaille<sup>104</sup>.

Porteur de « la » Vérité, Chamberland confronte ses idées à celles, absentes, de son adversaire, détenteur de l'Erreur : « La mauvaise foi de nos "élites" ne trompera plus longtemps<sup>105</sup>. » L'échange entre ces deux acteurs se réalise, à vrai dire, de façon unilatérale, et non dialogique, alors que la Vérité, incarnée par un « Je » collectif, triomphe toujours et dans tous les cas.

## 2.2 La parole critique

Nous avons montré que le pamphlet dans le contexte des années 1960, en l'occurrence à *Parti pris*, s'élabore à partir d'un sentiment d'urgence, qu'il réagit à une représentation déjà instituée qui lui est contraire. Plus exactement, le recours à la *parole* qu'il chapeaute a pour objectif d'aller à l'encontre du discours dominant. Cette parole a la particularité de rendre possible l'agir, de combattre sur le terrain politique à l'aide d'un discours. En ce qui a trait au discours lui-même, celui de Chamberland n'a d'autre finalité que de déboucher sur l'action : l'ensemble des articles critiques écrits et destinés au projet politique révolutionnaire comprennent des éléments spécifiques inscrits dans ce qui se présente comme une démarche à accomplir, un droit de parole à acquérir. La démarche de Chamberland apparaît structurée en cela qu'elle comporte sensiblement les mêmes étapes tout au long de son parcours essayistique, à savoir l'introduction d'un élément causal, les

---

<sup>104</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Aliénation culturelle et révolution nationale », *Parti pris*, n° 2, novembre 1963, p. 12.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 16.

conséquences qui y sont reliées, suivies d'une solution. Une procédure nominaliste, qui permet la désignation des cibles, amorce la majorité des textes. Les coupables identifiés sont rassemblés en règle générale sous une seule et même classe : le colonisateur. L'inadéquation entre les rapports de force (dominant-dominé) est responsable de nombreuses conséquences allant d'une société individualiste et engourdie à un complexe d'infériorité collectif. La colonisation, elle-même synonyme d'oppression, de racisme et d'aliénation, est le canal par lequel se construit un monde dominé par l'argent, la haine et la violence. Le recours à la révolution est la prise de conscience dont a besoin la collectivité québécoise pour se mettre en valeur ; c'est elle qui, ultimement, la conduira vers l'indépendance. Cette méthode adoptée par le partipriste, il est intéressant de le souligner, est maintenue au fil des années. Elle est par ailleurs mentionnée dans un article de Richard Giguère qui s'intéresse aux publications individuelles de Chamberland à l'ère post-*Parti pris* : « Les textes, très didactiques dans leur méthode (titres, fragments, affirmations suivies de contestations, reprises et approfondissements, élargissement du sujet, puis retour au point de départ, etc.), renvoient aussi bien à l'«ancien» qu'au «nouveau» Chamberland<sup>106</sup>. »

Une fois les objectifs établis, des moyens sont identifiés pour y parvenir. Le recours à une dynamique de la violence figure comme l'instrument le plus central : elle colore le discours qui façonne les textes de Chamberland et prend différentes formes selon les méthodes argumentatives et langagières déployées dans l'acte d'écriture. Puisque nous considérons que le pamphlétaire a la capacité d'agir en individu collectif, Chamberland légifère à propos de ce qui est utile pour ses semblables. De fait, il substitue ses valeurs à celles de l'Autre. Mais dans la mesure où il cherche à fonder un pouvoir contre le pouvoir, il

---

<sup>106</sup> GIGUÈRE, Richard, « Chamberland, poète-anthrope », *Lettres québécoises*, n° 23, automne 1981, p. 36.

ne lui suffit pas d'être lu pour être entendu. En ce sens, « [t]out discours suppose en outre une *prise de position* à travers laquelle s'élabore son identité. Il s'agit pour le discours de se "tailler une place" au sein des possibles permis par le champ discursif où il apparaît<sup>107</sup>. » Autrement dit, l'adoption de stratégies de pouvoir est nécessaire à Chamberland pour le positionnement de sa parole dans le champ discursif.

Plusieurs stratégies sont identifiables à l'intérieur des articles appartenant à la période critique. Nous les avons rassemblées sous quatre catégories : l'utilisation des marques de l'énonciation, la construction de représentations sociales, l'appropriation du langage et les figures de l'agression.

### **2.2.1 Les marques de l'énonciation**

Un dialogue peut s'observer lorsqu'il est question du prolétaire, de ce travailleur victime du régime colonialiste. Quoique le « Je » énonciateur n'apparaisse pas systématiquement de manière claire et directe à l'intérieur de la plupart des textes, il demeure constamment sous-entendu et opérant. Ici, l'intention est guidée par l'émotivité, et les arguments de cette première stratégie, basés sur les marques de l'énonciation, sont construits en conséquence. Dans ce qui se présente comme un paradoxe, Chamberland, en retrait, se fait parfois spectateur, trace la psychologie du sujet tout en s'appropriant un discours qui, objectivement, ne lui appartient pas et derrière lequel se dissimule le « Je » collectif du pamphlétaire, celui qui parle au nom du peuple. Certains textes se traduisent ainsi comme de longs canaux de communication desquels jaillit une parole trop longtemps réprimée. De

---

<sup>107</sup> GARAND, Dominique, *op. cit.*, p. 30.

nombreux passages prêtent des intentions ou des sentiments à la population dans son ensemble :

Le peuple, à travers ses revendications et son mécontentement, demeure malgré tout mystifié sur le sens véritable de ses problèmes, et surtout sur sa puissance réelle mais cachée ; il demande, il exige, mais il le fait à l'intérieur d'un régime auquel il croit encore (du moins il n'en imagine pas d'autre). Il ne sait pas que le système colonialiste et capitaliste qui est le nôtre est la cause réelle de ses problèmes<sup>108</sup>.

Ces désirs et ces revendications sont connus de l'auteur animé du sentiment collectif. Des similitudes s'établissent volontairement entre la situation prolétarienne et celle du partipriste en tant qu'écrivain canadien-français. Nous y découvrons des indices de la création d'un discours axé sur la dimension collective et donc fermé à toutes formes d'individualisme comme en fait foi cette série d'exemples : « Dans ce JE collectif, je me perds et me retrouve à la fois [...]»<sup>109</sup> ; « Je ne pouvais plus démêler mon destin individuel du destin collectif [...]»<sup>110</sup> ; « *notre écœurement collectif* »<sup>111</sup>. Un autre extrait se laisse lire après les événements du samedi de la matraque du 10 octobre 1964, alors que se met en scène un Chamberland révolutionnaire convaincu de l'expression contestataire des citoyens du Québec, mais déçu de leur refoulement. Cependant, il n'en ignore pas moins la véritable raison de leur retrait :

Reculant toujours devant la seule dé-possession authentique qu'est le combat de libération nationale, encore une fois il a pris le parti de la dérision, du silence, de l'absence. Mais c'était là s'absenter à soi-même, tourner finalement la dérision contre soi-même puisque pas un maillon de la chaîne n'a sauté<sup>112</sup>.

---

<sup>108</sup> CHAMBERLAND, Paul, « La révolution, c'est le peuple », *Parti pris*, n° 8, mai 1964, p. 6.

<sup>109</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Dire ce que je suis – notes », *Parti pris*, vol. 2, n° 5, janvier 1965, p. 39.

<sup>110</sup> *Ibid.*

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>112</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Le samedi de la matraque », *Parti pris*, vol. 2, n° 3, novembre 1964, p. 4.

L'inverse est aussi vrai. Si parfois Chamberland s'approprie un discours qui ne correspond pas à sa classe sociale, il arrive au prolétaire québécois d'arrimer le sien à celui de *Parti pris* par l'entremise de la parole de l'auteur. Petit à petit, ces deux discours n'en forment plus qu'un seul : « Le présent national que nous voulons vivre, c'est le temps de la nuit, de la négativité, le temps où nous devons contester même "ce que nous avons" parce que ce qui est en jeu c'est l'existence même d'un nous authentique. [...] Nous luttons pour notre identité<sup>113</sup>. » L'inclusion de ce « nous » intersubjectif partagé entre deux classes a priori inconciliables — intellectuels et prolétaires — est éloquent. En réalité, le « nous » est manipulé et créé de toute pièce par le « Je » énonciateur. Cette nouvelle marque de l'énonciation, formée à partir du « Tu » lecteur et du « Je » énonciateur, est d'autant plus nécessaire au pamphlétaire qu'elle remplit un rôle de premier plan, soit celui de témoin. En plus de montrer hors de tout doute qu'il connaît profondément le sujet colonisé, qu'il s'y reconnaît même, Chamberland motive les raisons d'être de ce « nous » incarné dans le but de conscientiser la population québécoise sur sa position historique et le rôle qu'elle doit jouer sur l'échiquier révolutionnaire, ce qui ne peut que renforcer l'effet de réciprocité. Le peuple est fondamental dans l'existence partipriste : « Davantage, il faut écouter, apprendre du peuple ; puis lui donner voix et incarner réellement ses besoins<sup>114</sup>. » Par conséquent, l'opprimé québécois se trouve soudainement valorisé à l'intérieur du processus de décolonisation. Ces tentatives de Chamberland sont déployées dans le seul but de provoquer l'adhésion du lecteur à sa thèse. Le « Tu » est la raison pour laquelle le « Je » tente de reconquérir un langage appartenant d'ores et déjà à l'imposteur (« Il »). Conscient de

---

<sup>113</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Nous avons choisi la révolution », *Parti pris*, n° 5, février 1964, p. 3.

<sup>114</sup> CHAMBERLAND, Paul, « La révolution, c'est le peuple », *Parti pris*, n° 8, mai 1964, p. 5.

l'incertitude qui entoure son projet d'écriture alors qu'il est initialement seul contre tous, le pamphlétaire doit se défaire de cette position marginale, qui le laisse en plan, pour se recentrer au cœur des discours conflictuels.

### 2.2.2 La construction de représentations sociales

Dans le but de contraindre logiquement le jugement collectif, Chamberland s'inscrit d'abord dans le champ social qui constitue son aire d'action et affirme clairement sa position. Son inscription ne laisse aucune place à l'ambiguïté relativement à son appartenance et au courant idéologique qui se pose en arrière-plan :

Dans ce *JE* collectif, je me perds et me retrouve à la fois ; je me débarrasse de cette illusoire différence individuelle, de ce salut sans les autres qui sont les miens, et je m'engage par tout ce que je suis, *comme individu*, dans l'aventure du destin et du salut collectifs, dans cette *fondation de l'homme québécois*, qui peut seule me renouveler dans l'humanité<sup>115</sup>.

À travers le « Je » collectif, Chamberland reconnaît tout autant son engagement et le faible écho de sa parole au milieu de cette étendue que forme la société québécoise. Puisque l'écrivain s'affiche identique à ses semblables, son discours doit essentiellement se particulariser et sortir du lot populaire s'il veut attirer l'attention de ceux pour qui il prend la parole. La stratégie de Chamberland est simple : participer au projet collectif par la voie énonciative. Il ne s'arrête pas à la seule mise en œuvre d'un « nous » incarné, mais fait en sorte que s'agite un débat d'idées sur des problèmes préalablement identifiés en suscitant des réactions chez autrui par l'émission de valeurs et de jugements nettement subversifs :

---

<sup>115</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Dire ce que je suis – notes », *Parti pris*, vol. 2, n° 5, janvier 1965, p. 39.

Les vrais responsables de la répression policière, ce sont les Pearson, les Lesage qui ont maintenu, contre l'assentiment des citoyens québécois, leur décision d'inviter la reine ; qui ont ainsi symboliquement reproduit l'agression quotidienne d'un système d'oppression contre un peuple entier<sup>116</sup>.

Dès lors, il parvient à instaurer des représentations sociales contraires à celles jugées normatives. Vignoux est d'avis que « [t]out cela n'est possible qu'au prix de jeux du sujet sur des espaces de notions, sur des rôles sociaux, sur des positions enfin, combinant ainsi par le discours effets de sens et effets de pouvoir<sup>117</sup>. » Par effet de sens, Vignoux entend la maîtrise des représentations proposées afin qu'il y ait cohérence, du point de vue du lecteur, dans la construction discursive. Autrement dit, est nécessaire une simple relation entre les éléments qui constituent ces représentations pour que se donne à lire toute une gamme d'interprétations possibles destinées à la compréhension du lecteur. Toujours selon Vignoux, l'interprétation est concevable chez le lecteur parce que les liens qui établissent une « possibilité de "lecture"<sup>118</sup> » ne sont pas toujours marqués explicitement ; ils sont plutôt suggérés. Or, lorsque Chamberland fait le pont entre l'invitation de la reine et l'oppression québécoise, il influence la perception populaire à l'égard de ce geste à l'aide de la présentation de traits circonstanciels reconnaissables par la classe prolétaire que sont la « répression policière », l'« agression quotidienne » et le « système d'oppression ». L'auteur projette ainsi sur son lecteur un sens pouvant être décodé aisément. Faciliter la lecture en misant sur le comportement culturel du lecteur est pour Chamberland une action tout à fait consciente et volontaire. Conjointement aux explications de Paul Grice, Catherine Kerbrat-Orecchioni rappelle que l'intention du locuteur n'est pas nécessairement dissimulée, voire ne

---

<sup>116</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Le samedi de la matraque », *Parti pris*, vol. 2, n° 3, novembre 1964, p. 4-5.

<sup>117</sup> VIGNOUX, Georges, *op. cit.*, p. 287.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 290.

doit pas l'être pour le bon fonctionnement du message : « Signifier quelque chose, dit Grice, c'est le signaler au moyen de la reconnaissance (par le récepteur) de l'intention qu'on a de le signifier ; et avoir l'intention de le signifier, c'est avoir l'intention de le signifier au moyen de la reconnaissance de cette intention" [...]»<sup>119</sup> ». En bref, c'est par la construction d'effets de sens, par la modification du référent original (du lecteur) à l'endroit d'un concept, que Chamberland s'octroie un pouvoir et se positionne dans le champ social et contre l'opinion admise.

L'objectif revient à influencer les croyances du destinataire du message. Dans le jeu des représentations, les traits rattachés à un groupe donné peuvent également faire l'objet d'une modification afin de servir le propos polémique. À propos de Chamberland et son opposant qui se disputent tous deux le terrain politique, le premier a tout intérêt à altérer l'apparence de son adversaire afin d'influer sur la vision qu'en a le lecteur. Sans même interpellé ou attaquer directement les personnes et les instances concernées par l'énoncé, Chamberland, néanmoins, caricature ses cibles et grossit leurs traits. Ce travail est réalisé de façon à marquer l'imaginaire du lecteur. Il consiste dans la construction d'une image déformée allant parfois jusqu'à la démesure par le biais de comparaisons sémantiquement fortes telles que « une hydre : le nationalisme<sup>120</sup> », « gestapo du pouvoir colonisateur<sup>121</sup> » au sujet de la police du régime Lesage, ou encore « peuple victime de génocide culturel<sup>122</sup> ». L'adversaire, en principe, dépouillé de son reflet institutionnel, perd toute légitimité et n'est plus en mesure d'exercer son influence, du moins dans le cadre discursif.

---

<sup>119</sup> GRICE, H. Paul, cité dans KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Librairie Armand Colin, 1980, p. 181.

<sup>120</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Les contradictions de la révolution tranquille », *Parti pris*, n° 5, février 1964, p. 10.

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>122</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Bilan d'un combat », *Parti pris*, vol. 2, n° 1, septembre 1964, p. 23.

Dans le même ordre d'idées, la construction de l'argumentation pamphlétaire emprunte des avenues typiques au genre. Pour persuader le public lecteur, Chamberland fait appel à des éléments extérieurs au discours. Dans cette optique, Angenot mentionne l'existence d'un malaise chez le pamphlétaire sur le plan stratégique. En fait, sa position idéologique particulière lui donne le privilège de se prévaloir d'une économie du réel : « [...] il n'est pas porteur d'une conviction modérée mais d'une *évidence* et l'évidence est de l'ordre du tout ou rien ; elle ne se transmet pas par une stratégie progressive, mais elle "éclate" et son éclat fait qu'elle se passe de preuve<sup>123</sup>. » Cette manœuvre, Bernard Andrès la relève également en mentionnant le recours à la fiction comme marque principale de la littéarité dans le discours pamphlétaire :

L'essai auquel on rattache communément le pamphlet, relève de la même littéarité. Jean Terrasse le note bien : « Comme toute œuvre littéraire, l'essai relève de la fiction. Son discours est un discours opaque, non parce qu'il embrasse des choses, mais parce qu'il substitue les mots à la réalité »<sup>124</sup>.

À preuve, Michel Biron rapporte ce genre de médiation chez *Parti pris* où le réel est trafiqué afin de rendre plus tangible et concrète la réalité aliénante québécoise : « L'identification de la cause québécoise à la cause algérienne constituait du reste une stratégie douteuse pour dramatiser les problèmes domestiques en les auréolant du prestige de la guerre d'indépendance algérienne<sup>125</sup>. » Les dires voulant que le Québec d'avant 1960 soit une société aliénée et sclérosée relèvent du discours qui s'est imposé depuis la Révolution tranquille. La génération *Parti pris* a largement contribué à établir ce discours, mais la réalité

---

<sup>123</sup> ANGENOT, Marc, *op. cit.*, p. 41.

<sup>124</sup> ANDRÈS, Bernard, *op. cit.*, p. 354.

<sup>125</sup> BIRON, Michel, *op. cit.*, p. 102.

est évidemment plus nuancée et complexe. Or, le propre de celui qui veut convaincre est souvent de faire l'économie de la nuance :

Oui nous sommes asservis : dominés par l'impérialisme américain (c'est la seule évidence sur laquelle presque tout le monde s'entend), colonisés politiquement, économiquement et culturellement par les canadiens, confirmés dans ce double asservissement par la majorité des gens en place au Québec, qui ne connaissent qu'un souci : tirer parti le plus possible du *statut quo*, qu'ils travestissent habilement de réformettes et de révolution tranquille<sup>126</sup>.

Prenons note aussi de la mise à profit du recours à l'Histoire du Québec et du Canada, alors que les conséquences de la bataille des plaines d'Abraham sont ramenées à l'avant-scène : « le conquérant de 1760 défile toujours dans un Québec occupé<sup>127</sup> ». Les Québécois des années 1960 sont aussi comparés aux « indigènes [qui], s'ils n'ont toujours pas inventé les armes de leur libération, n'ont pas moins “oublié” d'apprendre certaines dates de “leur” histoire — 1791, 1841, 1867 —<sup>128</sup> ». En définitive, l'important est de former des énoncés qui ont plus de valeur qu'ils n'ont de sens. N'est-ce pas un peu ce que l'écrivain recherche ? « Il faut déraisonner », affirme Paul Chamberland, prétendant que seule l'incohérence peut rendre compte avec quelque justesse du contexte québécois d'alors<sup>129</sup>. »

L'indignation exprimée, dirigée vers l'adversaire, se transforme en acte de dénonciation. La valeur dénonciatrice du texte et ses effets résident en grande partie dans la force illocutoire du discours, dont l'efficacité est mesurée par l'intention du locuteur et la réaction de l'allocataire. À ce propos, Dominique Garand reconnaît l'importance de l'énonciation dans laquelle se perçoit l'intentionnalité de l'auteur :

---

<sup>126</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Les contradictions de la révolution tranquille », *Parti pris*, n° 5, février 1964, p. 8.

<sup>127</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Le samedi de la matraque », *Parti pris*, vol. 2, n° 3, novembre 1964, p. 2.

<sup>128</sup> *Ibid.*

<sup>129</sup> GAUVIN, Lise, *op. cit.*, p. 47.

Il n'y a pas de dénonciation sans énonciation. C'est en s'opposant que le polémiste réussit le mieux à se poser, ou du moins à parler. [...] Le discours se présente comme « fondé en droit » et cherche à être reconnu ainsi. Rendre l'adversaire indigne et illégitime, c'est du même coup se poser comme dignité et légitimité<sup>130</sup>.

Dans l'acte de discours, il faut de toute évidence différencier ce qui est écrit et la manière dont c'est écrit. Les articles signés par le partipriste contiennent plusieurs passages où l'énonciation dite performative<sup>131</sup> permet de transposer la parole en action — l'énoncé fait ce qu'il énonce —, qualité inhérente au mouvement et que les fondateurs et les collaborateurs de la revue ne négligeront pas de souligner. À ce sujet, Michel Biron affirme que « [p]arler, pour **Parti pris**, fait problème. On parle pour agir, non plus pour parler, mais aussi un peu *faute* d'agir<sup>132</sup>. » Dans la plupart des textes de notre corpus, le « Je » énonciateur de Chamberland est troqué pour un « nous » dit manifeste qui se réduit au mouvement *Parti pris* et à ses acteurs, ou encore s'élargit à une communauté d'individus provenant de milieux divers mais tendant vers une même finalité. En conséquence, Chamberland partage avec un certain groupe une part des responsabilités de ce qu'il dénonce et condamne. À première vue, l'effet illocutoire est moins facilement repérable dans l'écriture. C'est aussi parce que des verbes performatifs forts comme « condamner » et « dénoncer » ne sont pas toujours clairement affichés. Dans certains cas ceux-ci sont amenés autrement, notamment au moyen de longues tirades d'où émerge l'impatience de l'écrivain. Il est à remarquer que de telles déclarations, incisives et traversées de jugements, peuvent parfois faire écho à d'autres textes de *Parti pris*, comme une interminable chaîne de répétitions :

---

<sup>130</sup> GARAND, Dominique, *op. cit.*, p. 32.

<sup>131</sup> Voir BONENFANT, Joseph, *op. cit.*, p. 299.

<sup>132</sup> BIRON, Michel, *op. cit.*, p. 102.

À tous ceux qui, cultivant les sophismes de boiteux, refusent la liberté de l'indépendance par crainte de vivre sous un régime fascisant : qu'ils ouvrent l'œil gauche s'il n'est pas trop myope. Est-ce l'indépendance ou les hommes de proie qui font peser sur notre société le danger de l'état policier et de la dictature ? Et il ne sert de rien d'invoquer contre l'indépendance le chauvinisme de certains : la seule option qui s'impose — parce qu'elle est de vie ou de mort — est une libération intégrale qui soit accomplie par et pour les classes travailleuses, c'est-à-dire la réalité même de la nation ; de loin la seule dictature possible dans l'état québécois est celle d'une poignée de valets grassement payés pour leur dévouement aux intérêts des colonialistes et des impérialistes, indépendance ou pas. Cela, nous l'avons dit et redit jusqu'à l'écoeurement<sup>133</sup>.

Cette dernière citation explique aussi pourquoi l'intention illocutoire apparaît efficace : « Pour que l'intensionnalité [*sic*] apparaisse illocutoirement forte, il est nécessaire qu'elle s'actualise dans une suite d'énoncés et à travers l'énonciation : à l'aide de subjectivèmes dépréciateurs ou accusateurs, par des détours, des ambiguïtés, des paradoxes...<sup>134</sup> ». Il semble juste d'affirmer que ces formes d'accumulation confèrent une force à l'énoncé et donc à l'acte de dénonciation en tant que tel. On ne saurait nier non plus l'apport de la description selon Bonenfant, « comme si *décrire*, pour le pamphlétaire, était le meilleur moyen de *décrier*<sup>135</sup> » ; en bref, d'accuser les coupables. Chamberland ne décrit pas exactement de la façon dont Bonenfant l'entend. Plutôt que de tracer le portrait d'une cible de façon peu avantageuse mais encore subtile, alors que, au mieux, elle pourrait relever d'une perception personnelle, Chamberland décrit davantage des situations pour en signaler tout le grotesque. Sont ainsi brusquement mis en scène les sujets fondateurs de sa colère :

Pearson vend la mèche aux journalistes, Robarts grince des dents et, le petit gâteau de la peréquation avalé, chacun rentre dans son appétit. Chacun retourne à ses tics préférés : Lamontagne, dépité (quel fou pour ce brillant

<sup>133</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Pas une goutte de sang... », *Parti pris*, vol. 2, n° 4, décembre 1964, p. 2.

<sup>134</sup> GARAND, Dominique, *op. cit.*, p. 34. À noter que ce jeu de mots entre « intentionnalité » et « tension » est de Garand.

<sup>135</sup> BONENFANT, Joseph, *op. cit.*, p. 305.

patineur !) relance ses fantômes crypto-séparatistes ; Lesage aimerait bien retrouver son ultimatum au vestiaire, avec ce manteau qu'il a perdu. Et pendant ce temps, Diefenbaker s'empresse d'assurer sa rentrée au pouvoir<sup>136</sup>.

Pour que la force globale du discours demeure efficace et que sa réception soit facilitée — car ce discours, rappelons-le, est a priori profondément subjectif, animé de passion, d'indignation, de colère et de révolte —, Chamberland construit une parole porteuse d'un jugement en apparence objectif, qui a la propriété de procurer l'illusion de provenir d'un sujet universel ou d'un fait avéré. Pour ce faire, il joue sur les différents modes de la subjectivité langagière. Kerbrat-Orecchioni explique que « [la] présence de l'énonciateur dans l'énoncé ne se manifeste donc pas nécessairement par la figuration d'un "je" linguistique : une description "impersonnelle" peut être éminemment "subjective" [...] »<sup>137</sup>. Elle ajoute : « [...] un énoncé objectif, c'est aussi parfois un énoncé conforme à ce que l'on estime être la réalité des choses ; et l'on peut, en ce sens, être objectif sans être neutre, et être neutre, sans être objectif<sup>138</sup>. » Par l'intrusion d'un « Je » parfois dissimulé, Chamberland arrive à donner cours à l'expression libre de sa colère sous l'apparence de l'objectivité. Ce procédé donne à lire des déclarations qui ne sont pas toujours relativisées, mais qui, sommes toutes, deviennent vérités par la force des choses. Sous le couvert de cette manœuvre, l'auteur peut révéler sans complications que « [l]e nationalisme du gouvernement Lesage est un *nationalisme bourgeois*<sup>139</sup> ». Par ailleurs, l'utilisation de verbes « "expositifs" [...] qui

---

<sup>136</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Les contradictions de la révolution tranquille », *Parti pris*, n° 5, février 1964, p. 6.

<sup>137</sup> KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Librairie Armand Colin, Paris, 1980, p. 152.

<sup>138</sup> *Ibid.*, p. 153.

<sup>139</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Les contradictions de la révolution tranquille », *Parti pris*, n° 5, février 1964, p. 14.

élucident la communication<sup>140</sup> » tels que « j'affirme », « je crois » et « j'estime », plus fréquents que d'autres dans les textes retenus, permettent l'élaboration de postulats nécessaires à la pensée partipriste : « J'affirme que toute solution de continuité de l'un à l'autre est un mensonge, et un mensonge qui atteint tout autant l'action politique que le comportement quotidien<sup>141</sup>. » Les principes exposés par l'auteur dans le cadre de l'argumentation en profitent considérablement alors que le propos se clarifie.

Qui plus est, un autre phénomène linguistique se produit lorsque le locuteur se dérobe dans l'énonciation. Sans conteste, un effet est recherché dès que des propos partiels, nettement favorables à la cause partipriste, se déguisent en formules impersonnelles à l'intérieur d'une analyse portant sur une question donnée comme objective. Ainsi, d'un point de vue pragmatique, lorsque Chamberland survole la situation coloniale au Québec et qu'il expose l'inégalité économique, politique, culturelle et psychologique des classes majoritaire et minoritaire, il pratique un acte de dénonciation conscient et volontaire : « Mais la majorité, dans le moment même où elle prétend, en toute équité, solutionner le problème des relations majorité-minorité, poursuit, en fait, l'édification d'une société fondée sur la suppression de la minorité<sup>142</sup>. » Chamberland ne proclame pas qu'il dénonce le problème de classe et pourtant l'énoncé agit en ce sens. Or, dans les cas où le « Je » énonciateur est implicite, l'effet, en plus d'être bien réel, se veut plus fort dans la transmission du message. La force illocutoire s'accroît en de telles circonstances puisque l'énoncé ne présente aucune médiation qui viendrait tempérer sa portée. L'effet est alors créé non pas en disant, mais par le fait même de dire.

---

<sup>140</sup> BONENFANT, Joseph, *op. cit.*, p. 299.

<sup>141</sup> CHAMBERLAND, Paul, « L'individu révolutionnaire », *Parti pris*, vol. 3, n° 5, décembre 1965, p. 9.

<sup>142</sup> CHAMBERLAND, Paul, « De la damnation à la liberté », *Parti pris*, n°s 9-10-11, été 1964, p. 62.

Sur le plan strictement individuel et non plus collectif, le « Je » énonciateur se présente autrement dans l'énoncé alors qu'il joue avantageusement le jeu de la solitude, lequel sert son propos en certaines circonstances : « Certains s'agaceront peut-être de ce ton personnel. Je ne choisis pas ce ton, il s'impose à moi. Au nom de qui parlerai-je<sup>143</sup> ? » Aussi étonnante que puisse sembler cette contradiction dans le discours de l'auteur, c'est la dénonciation résultante qui est à considérer. Fortement ironique, elle prend des allures tout à fait inattendues alors que le partipriste avoue son incompetence devant la problématique qu'il se risque à traiter :

Suis-je compétent à débattre de la question ? Je ne parle pas d'une compétence intellectuelle (que, d'ailleurs, je n'oserais me donner), mais d'une qualification existentielle : l'épreuve d'une lutte révolutionnaire qui n'est encore que projetée, amorcée et surtout, le poids de cette vérité *que je suis* comme individu. Par conséquent, ce que je dirai par la suite repose sur des fondements problématiques : toutes mes affirmations seront précaires, seront de fausses affirmations, ne moduleront qu'une seule interrogation, à laquelle vous ne pourrez, aucun d'entre vous, vous soustraire<sup>144</sup>.

Plus qu'un vieux topos de modestie, cette déclaration est équivoque, car suggérer l'interdiction d'adhérer à toute proposition incite intelligemment le lecteur à lui porter une attention particulière. Aussi, en reconnaissant ne pas être digne de la question et en prétendant se méprendre dans les moindres détails, Chamberland, en bon stratège, infléchit sa déclaration dans un sens contraire, provocateur, tandis qu'il affirme allusivement, malgré cette incompetence qui l'habite, être plus près de la raison que son adversaire ne le sera jamais. Il suffit de s'en remettre à d'autres indices textuels pour s'en convaincre. Dans l'existence tardive de *Parti pris*, en 1966, le rédacteur insinue dans « Exigences théoriques d'un combat politique » que ses collègues et lui-même sont encore et toujours titulaires de la

<sup>143</sup> CHAMBERLAND, Paul, « L'individu révolutionnaire », *Parti pris*, vol. 3, n° 5, décembre 1965, p. 6-7.

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 6.

vérité malgré les ratés enregistrés par la revue. La violence contenue dans le discours et le rejet de l'Autre demeurent des constantes :

En 63, les actes récents du Front de Libération Québécois, quels qu'en fussent par ailleurs le sens et la portée politiques, nous avaient marqués au coin d'une certaine rhétorique. [...] Une fois située, je ne désavouerais pas facilement cette rhétorique de la première heure : elle nous a permis de diffuser un langage de la décolonisation qui, par contraste, a fini par disqualifier la sussurante prédication fédéraliste, qui en est une de valets honteux et de froussards « modérés »<sup>145</sup>.

Or quoi qu'en dise Chamberland, sa capacité d'analyse et sa parole sont légitimes, ne serait-ce que par leur nature pamphlétaire. Gilles Declercq illustre bien ce vers quoi pointe notre démonstration : « [...] nous jugeons notre interlocuteur incapable d'avoir raison, et par conséquent indigne d'avoir raison sur nous-mêmes<sup>146</sup>. » Non loin de connaître son rôle dans l'édification de la pensée révolutionnaire au Québec, l'écrivain se présente comme un redresseur de torts. Le pamphlétaire, affirme Angenot, « emprunte sa compétence à l'illégitimité de son adversaire ou il se réclame, selon un mythe consubstantiel au genre, d'un âge d'or perdu, celui d'un consensus idéologique dont seul il aurait gardé souvenir, auquel seul il aurait maintenu sa fidélité<sup>147</sup>. »

Dans pareils cas, nous nous retrouvons avec des marques de l'énonciation qui subissent une transformation : « [...] eu égard à un tel traitement, le lecteur n'a ni le choix ni le goût de se rallier à l'adversaire. Terrorisme du discours pamphlétaire dont la métaphorisation a double fonction : stigmatiser le « Il » et décourager le « Tu »-lecteur de s'y

---

<sup>145</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Exigences théoriques d'un combat politique », *Parti pris*, vol. 4, n° 1, septembre-octobre 1966, p. 2-3.

<sup>146</sup> DECLERCQ, Gilles, « Rhétorique et polémique », dans DECLERCQ, Gilles, Michel MURAT et Jacqueline DANGEL, *La parole polémique*, Paris, Honoré Champion éditeur, 2003, p. 19.

<sup>147</sup> ANGENOT, Marc, *op. cit.*, p. 76.

rallier<sup>148</sup>. » En investissant ainsi le discours, Chamberland s’empare textuellement du lectorat et de l’opinion publique.

### 2.2.3 L’appropriation du langage

Le tiraillement entre deux autorités — celle du pamphlétaire et celle de la parole officielle — qui s’opère dans l’écriture de Chamberland est bien visible. Il y a confrontation dès lors que l’auteur prend possession de l’énoncé. Dans ce combat qui concerne la place de l’énonciateur dans le discours, Émile Benveniste mentionne que « [l’]énonciation est appropriation. [...] [L]e locuteur s’approprie l’appareil formel de la langue et il énonce sa position de locuteur par des indices spécifiques<sup>149</sup> ». Le contre-discours imposé par Chamberland, à la fois offensif et dissuasif, rejette l’Autre pour que seule subsiste son idéologie, laquelle ensuite se substitue à celle de l’État, de l’Église, du système capitaliste et des classes dirigeantes. Dans ce cas, nous parlons d’appropriation du langage. Chamberland lui-même définit les paramètres en configurant ce qu’Angenot nomme « un système doxologique<sup>150</sup> ». Une simple lecture du corpus suffit pour constater les principaux paramètres et l’empreinte de la violence comme mode d’action contre cet adversaire aux multiples visages : « Nous dénonçons la violence cachée du régime et nous ré-instaurons en quelque sorte une logique ouverte de la violence<sup>151</sup> ». À maintes reprises, Chamberland en appelle à sa pleine légitimation : « Que l’on sache bien, toutefois, que, dans la mesure où le

<sup>148</sup> ANDRÈS, Bernard, *op. cit.*, p. 361.

<sup>149</sup> BENVENISTE, Émile, cité dans ANGENOT, Marc, *La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982, p. 73.

<sup>150</sup> ANGENOT, Marc, *op. cit.*, p. 73.

<sup>151</sup> CHAMBERLAND, Paul, « La révolution, c’est le peuple », *Parti pris*, n° 8, mai 1964, p. 8.

régime use de violence, il légitime, *ipso facto*, pareil usage de la part des militants indépendantistes, parce qu'il les y pousse<sup>152</sup>. » Plus encore, le pouvoir même de ce régime, soutient-il, est basé sur la violence politique. C'est ce qui mènera l'écrivain à formuler, à la manière d'un bilan, que le climat agité et rude qui sévit au Québec n'est que le résultat d'une tension établie par l'État, impunément et en connaissance de cause. Chamberland consacre d'ailleurs quelques passages au F.L.Q, lequel, sans être excusé pour son manque de discernement lors de manifestations de violence physique, n'est pas non plus fermement condamné. L'auteur mettra ces incidents davantage sur le compte de l'inexpérience politique des militants indépendantistes et accusera l'État d'être à l'origine de la campagne de *salissage* à l'égard du mouvement felquistes : « Nous nous sommes laissés imposer, par les responsables de la répression, le terme de terrorisme relativement aux activités du F.L.Q.<sup>153</sup> ». En déculpabilisant à son tour la violence discursive du mouvement *Parti pris* pour une libération nationale, l'écrivain se garde bien de fournir quelque argument que ce soit à l'ennemi et s'arroge par le fait même une prise de pouvoir politique alors qu'il indique la voie à suivre : *Parti pris* sera révolutionnaire. Du moment que la révolution devient le cheval de bataille de la revue, il n'existe qu'une liberté et une vérité, propriétés exclusives du peuple québécois : « Le “nous sommes la révolution”, seul le peuple est en droit de le prononcer, ultimement et en vérité<sup>154</sup>. »

Quelques procédés stylistiques présents dans les textes permettent de cerner l'influence exercée par la position de Chamberland dans le champ discursif. Même s'ils ont tous en commun d'être dirigés *violemment* contre l'adversaire, à savoir tous les intervenants

---

<sup>152</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Le samedi de la matraque », *Parti pris*, vol. 2, n° 3, novembre 1964, p. 3.

<sup>153</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Bilan d'un combat », *Parti pris*, vol. 2, n° 1, septembre 1964, p. 27.

<sup>154</sup> CHAMBERLAND, Paul, « La révolution, c'est le peuple », *Parti pris*, n° 8, mai 1964, p. 2.

qui s'opposent au processus révolutionnaire pensé à *Parti pris*, ces procédés ne sont possibles qu'en tenant compte de la participation du lecteur. En d'autres mots, Chamberland est tributaire du degré de complicité formée entre son lecteur et lui au fur et à mesure que sa parole se prolonge et investit la place qui lui revient. Parce que Chamberland travaille sur les représentations et que l'adversaire n'y échappe pas, que les traits de ce dernier sont dépeints dans l'intention de le diaboliser, le risque de créer une forme de respect à l'endroit de cette figure à laquelle le lecteur a toutes les chances d'adhérer (davantage par crainte que par admiration) est bien réel. Dans ces conditions, des éléments s'ajoutent au discours de Chamberland pour faire contrepoids à une représentation de l'Ennemi plus grande que nature.

L'ironie est sans doute l'un des procédés qui agit le plus fréquemment pour persuader le lecteur de se joindre à l'action révolutionnaire. Dans tous les cas, elle est utilisée à dessein de disqualifier la position de l'adversaire. Chamberland parvient à tourner en dérision la situation sociale telle qu'elle se présente aux yeux des Québécois :

C'est pour l'épanouissement de la nation peut-être que l'on matraque, arrête, perquisitionne, qu'on musèle l'information, laisse pourrir les ruraux, exploite (plus subtilement : il y a les syndicats) les ouvriers ; c'est pour l'épanouissement de la nation qu'on écrase ceux qui luttent pour la libération nationale et sociale<sup>155</sup>.

Ce procédé est aussi un moyen pour remettre en question l'ensemble de la stratégie adverse. Le partipriste déploie un argumentaire sur fond d'ironie alors qu'il expose publiquement les plans de l'État devant la montée imminente de l'élite révolutionnaire :

Cela, le régime le sent, et il ne peut que se durcir ; il doit frapper vite : 1° endiguer la montée de l'opinion publique qui permet une sérieuse politisation, étant données les conditions présentes ; donc museler l'opinion, et parfaire la

---

<sup>155</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Pas une goutte de sang... », *Parti pris*, vol. 2, n° 4, décembre 1964, p. 6.

démagogie ; 2° écraser tout ce qui peut exister de militants engagés dans le mouvement de libération nationale ; de la discrimination au matraquage s'il le faut<sup>156</sup>.

Devant le régime qu'ils dénoncent, les textes en arrivent parfois à culminer en une conclusion choc, qui prend des allures de déclarations à mots levés, comme une vérité trop longtemps retenue : « En un mot, le régime, dans la mesure où il devra affronter une opposition véritable, issue des milieux populaires et révolutionnaires, sera forcé de démasquer le “postulat” pratique de son pouvoir : la violence politique<sup>157</sup>. » Ici, il nous faut mettre l'accent sur le verbe « démasquer » qui, métaphoriquement, témoigne d'un procédé par dévoilement. Le jeu de l'Ennemi, maintenant connu de la collectivité, s'en trouve désamorcé et rendu inopérant.

Yves Avril relève l'hyperbole comme un autre procédé courant du pamphlet<sup>158</sup>. Avec cette figure de style, l'effet recherché est à nouveau d'abaisser l'adversaire au profit d'un public lecteur qui n'est pas gagné d'avance à l'égard de la cause partipriste. Ainsi, quand Chamberland fait usage des périphrases « Jean-politique-de-grandeur-Lesage<sup>159</sup> » et « défenseur-dévoué-des-intérêts-du-peuple<sup>160</sup> », il consacre ironiquement l'individu concerné en le plaçant sur un piédestal. Cette consécration vise toutefois à mieux l'abaisser. À l'évidence, ces exagérations, qui sont doublées d'une forte ironie, ne sont là que pour remettre en doute la volonté et l'authenticité du sujet.

---

<sup>156</sup> *Ibid.*

<sup>157</sup> *Ibid.*

<sup>158</sup> Voir AVRIL, Yves, « Le pamphlet: essai de définition et analyse de quelques-uns de ses procédés », *Études littéraires*, vol. 11, n° 2, 1978, p. 270.

<sup>159</sup> CHAMBERLAND, Paul, « La révolution, c'est le peuple », *Parti pris*, n° 8, mai 1964, p. 5.

<sup>160</sup> *Ibid.*

Par la comparaison, Chamberland octroie volontairement un statut aux adversaires identifiés afin d'illustrer la contradiction qui anime injustement le Québec : « Le *Maître*, le *propriétaire*, c'est le canadien ou l'américain<sup>161</sup>. » La présence de l'italique aux mots « Maître » et « propriétaire », couplée avec les minuscules à « canadien » et « américain », veut non seulement diminuer la grandeur morale des cibles, mais également dénoncer l'abus fait à l'endroit des citoyens qui ne sont pas maîtres dans leur propre province.

Comme le stipule Avril, le pamphlétaire, dans sa quête de la vérité, n'a d'autre choix que d'agir ainsi : « Or c'est bien le but recherché par le pamphlet : ou contraindre les menteurs à accepter la vérité ou les contraindre à vous contraindre au silence [...] <sup>162</sup> ». Pour l'écrivain impliqué dans une guerre d'idées, une victoire représente ni plus ni moins que le triomphe de « sa » vérité. En revanche, une défaite serait confirmée dans le cas où, justement, l'écrivain est réduit au silence. Quoi qu'il en soit, toutes les prises de position et les actions entreprises par Chamberland se réalisent à travers une dynamique de combat.

#### 2.2.4 Les figures de l'agression

Bien entendu, l'agressivité est la manifestation par laquelle Chamberland rejette chaque fois le discours adverse. Ce trait nous permet d'établir un lien avec les figures de l'agression dont relève intégralement la violence verbale. Elle se classe à l'intérieur d'une rhétorique de l'injure, qui fait correspondre la notion d'argument à une forme de violence. Toutefois, à la différence de procédés stylistiques (ironie, hyperbole, métaphore,

---

<sup>161</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Les contradictions de la révolution tranquille », *Parti pris*, n° 5, février 1964, p. 22.

<sup>162</sup> AVRIL, Yves, *op. cit.*, p. 271.

euphémisme, etc.) chargés de consolider l'appropriation du langage, l'intention de Chamberland n'est pas cachée ; elle s'offre aux premiers abords comme étant tout à fait concrète et effective. À travers des figures de l'agression, la situation conflictuelle, inhérente au genre pamphlétaire, devient en effet explicite. Par ailleurs, puisqu'ils reposent exclusivement sur des jugements personnels, les énoncés offensifs sont d'une grande utilité. Angenot en énonce la raison : « Si un constat, une affirmation peuvent être dits vrais ou faux, les catégories du vrai et du faux cessent de s'appliquer à d'autres énoncés — ordre, menace, promesse, interdit, paroles rituelles...<sup>163</sup> » Ils sont ainsi laissés au jugement d'autrui. Nous relevons notamment dans les textes du pamphlétaire l'apostrophe et la mise en garde. Ces deux formes d'invective, récurrentes, témoignent d'une réelle agressivité :

Eh bien ! Non, nous ne sommes pas des vôtres, et nous serons de plus en plus nombreux à le reconnaître : nous sommes déclassés ; votre société ferait de nous des parasites et des valets. Et maintenant considérez-nous pour ce que nous sommes : des délinquants. Nous refusons votre Ordre et nous voulons le détruire<sup>164</sup>.

Parfait exemple d'une adresse directe vis-à-vis des responsables de la société aliénée, doublée d'une mise en garde tout aussi sévère que sérieuse sur les événements à venir, cet extrait montre la violence comme l'instrument par excellence du colonisé.

L'interpellation n'est pas non plus étrangère au discours. L'auteur pousse même l'affront jusqu'à personnifier les fédéralistes, en leur prêtant une voix :

Nous entendions, il n'y a pas si longtemps, un argument dont les fédéralistes se gargarisaient volontiers pour rassurer leur bonne conscience : le séparatisme ça passera, c'est un mal endémique et circulaire au Canada français ; voyez, la vague tend maintenant à se résorber<sup>165</sup>.

---

<sup>163</sup> ANGENOT, Marc, *op. cit.*, p. 69.

<sup>164</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Nous avons choisi la révolution », *Parti pris*, n° 5, février 1964, p. 4-5.

<sup>165</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Bilan d'un combat », *Parti pris*, vol. 2, n° 1, septembre 1964, p. 22.

Braquant l'attention sur la question indépendantiste, Chamberland clame haut et fort l'énergie du mouvement et montre l'erreur de jugement des fédéralistes quant aux forces en présence.

En ce qui a trait à l'injure elle-même, son examen montre que bien qu'elle s'imbrique dans le discours, elle n'est pas pour autant utilisée à outrance, mais davantage de façon stratégique. Chamberland y a recours notamment dans un texte éponyme aux contradictions de la Révolution tranquille. C'est ainsi qu'il caractérise de manière fortement péjorative la classe dirigeante de « patronneux<sup>166</sup> », eux-mêmes à l'origine des « petites “gamiques” de comté<sup>167</sup> ». Des personnalités du régime sont aussi victimes des longues emportées de l'écrivain :

Ni le sourire « bébé Heinz » de Pearson, ni les solos éplorés du régisseur Lamontagne, ni encore moins la platitude des Favreau, Chevrier, Robichaud et cie ne parviennent à faire oublier le « canadianisme » agressif des Diefenbaker, Manning, Bennet, Fisher... (ni du muet Robarts), ni le mépris cinglant des McGregor<sup>168</sup>.

Ces traces d'agression, sans être nécessairement récurrentes, personnalisent le discours intégral de Chamberland et lui donne une force certaine. Alors que Bonenfant mentionne que l'effet de l'énonciation de la colère du pamphlétaire « est plus certain s'il laisse à la menace de destruction ses caractères implicites<sup>169</sup> », le partipriste n'hésite pas à convertir sa colère, qui se manifeste par la moquerie et la dérision, spectres d'une attaque personnelle portée au « Je » non pas directement contre les institutions, mais contre les individus liés à ces symboles d'un régime perçu comme une absurdité. Cela dit, la plupart des éditoriaux ont

---

<sup>166</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Les contradictions de la révolution tranquille », *Parti pris*, n° 5, février 1964, p. 19.

<sup>167</sup> *Ibid.*

<sup>168</sup> *Ibid.*

<sup>169</sup> BONENFANT, Joseph, *op. cit.*, p. 303.

pour stricte visée de mettre au point une vision politique révolutionnaire. L'absence de l'invective et de l'injure dans certains articles n'exprime pas moins la colère partagée par le partipriste et la collectivité québécoise. La colère et le ressentiment, comme les signes d'une émotion passionnée, demeurent constamment sous-entendus. Cela dit, lorsque les figures de l'agression sont mises à profit, c'est « [t]oute une situation révolutionnaire<sup>170</sup> » qui se reflète dans la pratique, d'où la nécessité d'y avoir recours. Leur présence, en vérité, témoigne d'une volonté de soutenir une position collective de légitime défense. En ce sens, le passage suivant est probant : « la “province” ne manque toujours pas d'imbéciles chevronnés, et le cirque des “colonisés” québécois est noir d'animaux savants qui feront sans doute la joie des touristes américains<sup>171</sup>. » Le rapport de force dominant-dominé, introduit par une analogie animale, est fortement dénoncé. Le Québec, selon la logique de l'image, devient le parc d'amusement des Américains. Du reste, il en résulte une situation décriée systématiquement dans le discours partipriste : le Québec est à la remorque de ses voisins du Sud. Devant de tels constats, l'action révolutionnaire devient tout à fait défendable, voire justifiable.

Enfin, selon Angenot, ces traces d'agression ne sont dans les faits ni argumentatives ni démonstratives en soi :

[...] ces traits ne sont que des éléments ponctuels de ce terrorisme général — en entendant par terrorisme l'ensemble des moyens non démonstratifs, non argumentatifs, visant à déconsidérer l'adversaire, à inquiéter le lecteur, à décourager la controverse, à menacer sans réfuter<sup>172</sup>.

C'est pourquoi il est tant question dans le genre pamphlétaire de l'ambiguïté de la parole où se superposent plusieurs éléments : « [...] la coexistence dans le texte de l'argumentation et

<sup>170</sup> ANDRÈS, Bernard, *op. cit.*, p. 365.

<sup>171</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Pas une goutte de sang... », *Parti pris*, vol. 2, n° 4, décembre 1964, p. 2.

<sup>172</sup> ANGENOT, Marc, *op. cit.*, p. 250.

de l'agression, de l'enthymème et de l'injure, de la persuasion et de l'intimidation : ambiguïté fondamentale. Elle nous fait souvenir que l'argument peut être lui-même une forme de la violence<sup>173</sup>. » Derrière l'utilisation de ces menaces, le pamphlétaire ne cherche que l'adhésion affective du lecteur. Or si les moyens pour y arriver restent ambivalents et controversés, en revanche ils se justifient aisément : « [...] on se dit que si la haine ne peut certes pas inspirer la justice, elle n'est pas un empêchement à la justesse d'expression<sup>174</sup>. »

### 2.3 La parole poétique

« À bien des égards, il semble que ce soit le discours poétique qui ait contaminé le discours social de la revue, et non l'inverse<sup>175</sup>. » Cette déclaration de Michel Biron, loin d'être contraire aux usages, fait plutôt consensus chez les chercheurs et les spécialistes du phénomène que représente *Parti pris* dans l'histoire littéraire, culturelle et sociopolitique du Québec. Paul Chamberland parvient à exprimer la parole critique à l'intérieur de sa poésie, à savoir par l'illustration précise des idées présentes originalement dans son programme essayistique. Ses textes poétiques suivent sensiblement le même schème, la même structure globale que celle déployée dans la parole critique, hormis des divergences sur le plan des stratégies d'écriture. Autrement dit, la poésie s'articule librement pour la transmission d'un message engagé et axé sur la réalité quotidienne québécoise. À la différence des textes essayistiques, le poème constitue toutefois un avantage non négligeable. Biron revient sur les

---

<sup>173</sup> *Ibid.*

<sup>174</sup> AVRIL, Yves, *op. cit.*, p. 275.

<sup>175</sup> BIRON, Michel, *op. cit.*, p. 101.

raisons de cette *contamination* poétique dans le discours partipriste à laquelle Chamberland participe activement :

S'il est assez inconfortable de parler pour **Parti pris**, d'être donc à la fois en puissance et en faute d'agir, le poème jouit en revanche d'une tribune qui lui évite de douter de sa légitimité et qui permet à la parole de se déployer avec une liberté, une autonomie et une force qui sont refusées au discours d'une revue<sup>176</sup>.

Considérant les notions d'engagement, les dimensions individuelles et collectives, de même que le caractère révolutionnaire qui s'y retrouvent, c'est sur le recueil *L'Afficheur hurle* que nous prendrons majoritairement appui pour l'examen des procédés rhétoriques reliés à la dimension poétique de l'œuvre du partipriste. Trois d'entre eux sont particulièrement importants au sein de l'œuvre : la dépoétisation, le joual et la prophétie.

### 2.3.1 La dépoétisation

Bien au fait de l'importance du poète dans la valorisation d'une conscience collective, sinon de son existence pure et simple, Chamberland n'hésite pas à exposer sa responsabilité grandissante. Dans « dire ce que je suis – notes », il décrit le rôle du poète : « un poète est un homme qui choisit de parler à d'autres hommes, ses compatriotes, ses contemporains ; de leur parler d'eux-mêmes et de lui-même, sans fard<sup>177</sup>. » Seulement, un obstacle s'impose à lui. Le pouvoir de sa parole se heurte à une réalité oppressante, à une condition humiliante. La parole du poète ne peut agir que s'il atteint d'abord lui-même une conscience révolutionnaire individuelle. *L'Afficheur hurle* rend compte de cette transformation subie par l'écrivain :

---

<sup>176</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>177</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Dire ce que je suis – notes », *Parti pris*, vol. 2, n° 5, janvier 1965, p. 34.

Je suis un homme qui a honte d'être homme / je suis un homme à qui l'on refuse l'humanité / je suis un homme agressé dans chacun des miens et qui ne tient pas de conduite sensée cohérente devant les hommes tant qu'il n'aura pas réussi à effacer l'infâmie que c'est d'être canadien-français<sup>178</sup>

Cette mission entraîne une écriture nouvelle, complètement repensée, tournée vers le sujet canadien-français. Comme « [l]e poète choisit de vivre sans condition ce présent<sup>179</sup> » que serait « l'enfer canadien-français », la poésie s'éloigne tout naturellement des formes classiques : « et tant pis si j'assassine la poésie<sup>180</sup> », affirme Chamberland. Dans un tel contexte, l'exercice de la poésie relève davantage d'une forme d'improvisation :

Je ne sais plus ce qu'est la poésie : *je me dépoétise*. [...] La dépoétisation, ainsi que je la conçois — mon inhumaine condition — ronge le cœur de la poésie à la fois comme un *ver* (détérioration des formes « établies ») et comme un *germe* (l'urgence d'un langage qui nous signifie). [...] Pour moi, écrire, c'est surgir de l'heure présente, inventer du plus brûlant de l'actuel, insoucieux de formes et de bel achèvement<sup>181</sup>.

Découlant d'une impossibilité d'écrire, la dépoétisation ne peut donner lieu à un style littéraire — Chamberland s'y refuse fermement —, mais doit être pensée comme une obligation qui serait créatrice de changements. Le lyrisme, en d'autres mots, n'arrive plus à refléter la réalité canadienne-française telle qu'elle se présente aux yeux du poète. La poésie du partipriste, en revanche, est une poésie d'action qui se réalise dans sa quotidienneté. Elle se veut une poésie nouvelle à l'image d'une nouvelle réalité, en pleine transformation.

Or la pensée révolutionnaire de Chamberland naît dans l'écriture. Cette dernière en constitue le point de départ ou, plus précisément, la motivation et la raison d'être. L'auteur la

---

<sup>178</sup> CHAMBERLAND, Paul, *Terre Québec suivi de L'Afficheur hurle et de l'Inavouable*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Typo poésie », 1985, p. 103-104.

<sup>179</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>181</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Dire ce que je suis – notes », *Parti pris*, vol. 2, n° 5, janvier 1965, p. 39-40.

perçoit ni plus ni moins comme un malaise, soumis à la condition objective de la collectivité canadienne-française et, allusivement, « au processus inhérent à la littérature canadienne-française. Processus à définir comme relation de tension, de conflit, entre écriture et non-écriture, entre *la parole littéraire et le bégaiement atavique*<sup>182</sup>. » Une littérature québécoise demeure donc improbable tant et aussi longtemps que l'identité politique du peuple québécois reste encore à faire. Si l'écriture se rebelle d'une façon ou d'une autre, si elle parvient à se dégager pour qu'il y ait « passage d'une parole *poétique* à une parole *politique*<sup>183</sup> », elle devient acte révolutionnaire et permet de « défier en pleine lucidité l'impossibilité d'être soi<sup>184</sup> ». Selon la conception de Chamberland, le poème n'est pas simplement une parole, mais il est *la parole* puisqu'il est susceptible d'exprimer l'indicible.

Déroger des standards de la poésie signifie pour Chamberland la critique de l'état global québécois. La liberté d'écriture qu'il s'offre lui permet d'investir ses poèmes d'une violence inouïe consacrée à dire l'aliénation subie par l'opprimé. Les limites du discours n'existent qu'en fonction des limites que s'impose le poète. Mais dans la mesure où la parole est action et l'action révolution, aucun filtre n'intervient. Major affirme que

le “je” du poème et la collectivité qu'il décrit sont victimes d'un environnement violent et hostile qui cherche à les réduire au silence et à les rendre absents d'eux-mêmes. Leur réaction en est une de violence, souvent désordonnée et débridée, pure réaction instinctive<sup>185</sup>.

La condamnation issue de la poésie, à l'opposé de celle exprimée dans les articles critiques, possède une force particulière en ce qu'elle est dénuée de tout voile :

---

<sup>182</sup> CHAMBERLAND, Paul, *Terre Québec suivi de L'Afficheur hurle et de l'Inavouable*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Typo poésie », 1985, p. 96-97.

<sup>183</sup> *Ibid.*, p. 98.

<sup>184</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>185</sup> MAJOR, Robert, *op. cit.*, p. 236.

Oui je suis foncièrement méchant caduc pervers je suis ignare mesquin je suis ce que vous voudrez je suis le mal je suis le mal que vous m'avez fait je suis ce que vous avez fait de moi Dorchester Colborne Durham je suis la négraille dans la galère Amérique je suis le butin de Sa Gracieuse Majesté<sup>186</sup>

À noter que la condition du peuple et du poète lui-même fait abondamment l'objet de *L'Afficheur hurle*. Le « Je » déploie les idées et les réflexions de façon à ce que les attaques soient portées davantage vers sa personne plutôt que vers celle de l'adversaire. Une dépossession, parfois plus près de l'apitoiement que de la révolte, est alors reconnaissable. La violence pratiquée dans l'écriture est retournée contre l'écrivain : « je suis le lieu de l'absence le rendez-vous de tous les tranchants qui me cisèleront à l'image de ma mort<sup>187</sup> ». En lien avec cette observation, Major rend compte de l'utilisation par Chamberland de la métaphore pour l'expression du mal vivre québécois<sup>188</sup>. La description est délaissée en faveur des images de la mort et du froid notamment. Ces images servent l'objectif partipriste de manière originale. Le poète parvient ainsi à communiquer, en dehors du cadre critique, l'immobilisme qui sévit chez le colonisé québécois.

Mais puisque l'on s'adresse à l'homme quotidien chez *Parti pris*, en quoi Chamberland réussit-il concrètement à accaparer l'attention du lecteur dans son poème ? Relativement au rôle de la poésie, Biron s'interroge : « La poésie cherche-t-elle à rendre consciente de leur propre humiliation une classe d'hommes qui ne la liront jamais de toute façon ? Pour débarrasser les travailleurs de ce sentiment misérabiliste, presque masochiste, le poème est-il efficace<sup>189</sup> ? » Le style critique et actif de Chamberland se matérialise dans un

---

<sup>186</sup> CHAMBERLAND, Paul, *Terre Québec suivi de L'Afficheur hurle et de l'Inavouable*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Typo poésie », 1985, p. 107.

<sup>187</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>188</sup> Voir MAJOR, Robert, *op. cit.*, p. 234.

<sup>189</sup> BIRON, Michel, *op. cit.*, p. 97.

nouveau réalisme. Il s'agit davantage d'un travail de fond que de forme où l'écriture se veut spontanée. Écrire dans l'immédiat et prendre parti, cela veut aussi dire ajuster l'écriture en fonction du public lecteur. Le joul, comme procédé de dévoilement, répond à ce défi. Ces questionnements nous mènent à réfléchir sur la notion du style littéraire chez Chamberland, bien que celui-ci exprime son désaccord sur la question : « Je ne suis pas d'humeur à entendre parler de... "style"<sup>190</sup>. » Il n'accorde certes aucune primauté à la valeur littéraire, mais elle n'est pas pour autant inexistante à l'intérieur de son œuvre. Un désir de réécriture est manifeste chez lui. C'est spécialement le cas dans *L'Afficheur hurle*. L'écriture de ce recueil, aussi imparfaite soit-elle d'après l'autocritique qu'en fait Chamberland, épouse néanmoins les circonstances de l'époque de sa production. En cela, Chamberland reconnaît son œuvre, ce qui a pour effet de la légitimer : « (Nous n'avons pas l'intention de renier l'A.H.)<sup>191</sup>. » « Écrire, c'est quand, à la lecture, il est *éprouvé* que nul mot ne pouvait être omis ou remplacé ou déplacé, ou encore ne manque. L'écriture frappe sans appel<sup>192</sup> ». Les textes poétiques de l'auteur font encore à ce jour l'objet d'une relecture non pour leur valeur esthétique, mais en fonction de leur rejet des conventions établies. Ils renferment des particularités stylistiques, qui revêtent l'énoncé et l'énonciation d'un caractère à la fois singulier et représentatif du mouvement *Parti pris*. S'il n'y a pas d'esthétisation du style chez l'auteur de *L'Afficheur hurle*, un style reste à l'œuvre dans le recueil sur lequel se fonde une parole.

---

<sup>190</sup> CHAMBERLAND, Paul, *Terre Québec suivi de L'Afficheur hurle et de l'Inavouable*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Typo poésie », 1985, p. 96.

<sup>191</sup> *Ibid.*, p. 95

<sup>192</sup> *Ibid.*

### 2.3.2 Le joual

La dépoétisation revendiquée puis mise en œuvre par Chamberland n'est possible qu'en regard de l'emploi d'une manifestation langagière caractéristique de la condition du sujet colonisé. Nous avons introduit la question du joual dans le premier chapitre de notre étude, mais il nous faut à présent nous pencher plus avant sur sa fonction critique dans la littérature partipriste. Car pour la première fois, au Québec, le joual permet l'élaboration d'une esthétique révolutionnaire non seulement littéraire, mais sociale. S'il ne fait aucun doute qu'il comporte une dimension rhétorique, peut-on tout autant affirmer qu'il est utilisé comme style ? Reportons-nous à ce commentaire de Gauvin, qui s'appuie sur une citation de Gérard Godin :

Le choix du joual a comme conséquence immédiate de fermer l'œuvre à tout lecteur non initié : « Seuls les Québécois qui sont et auront été victimes de la mise à mort de notre langage et de son remplacement progressif par des rapports étrangers, seuls ceux-ci, dit Godin, pourront percer les mystères de nos livres<sup>193</sup> ».

Nous ne pouvons ignorer la dimension politique du joual. Selon Nicole Brossard, le joual incrusté dans *Les Cantouques* décrit la réalité québécoise sous quatre dimensions expressives : un cadre quotidien, un langage traversé par ses propres valeurs sociales, un portrait de l'homme québécois tel qu'il se présente dans son rapport au présent, ainsi que la mise au jour d'une langue défectueuse<sup>194</sup>. Godin met en scène dans sa poésie les conflits linguistique, économique et politique que vit alors le Québec. Chaque fois, le couple colonisateur-oppresseur est dénoncé dans le dessein d'un projet de société québécoise. Il faut

---

<sup>193</sup> GAUVIN, Lise, *op. cit.*, p. 71.

<sup>194</sup> Voir BROSSARD, Nicole, « Les Cantouques », *Le Quartier Latin*, 26 janvier 1967, p. 6.

remonter aux causes de la condition actuelle et travailler à la libération du peuple. Et c'est par l'expérience réelle et concrète du joul que la révolte se traduit :

par la quotidienne jambette / faite à ma langue à mon esprit / par les chnolles  
que chaque jour coupe / par l'oppression et la chaux vive / des serviles nonos  
qu'un matin d'hiver / la guerre a fait de nous / par les gesteux les au coton /  
les travailleurs et les bilingues / par les petits crisses que le mélange / d'un  
homme et d'une femme ajoute / à cette anglicisante colonie / je me jette en toi  
comme une pierre / désespéré souriant toujours<sup>195</sup>

De l'avis de Grégoire Bédard, l'importance du langage chez Godin est telle qu'il apparaît comme un personnage :

La langue est socialité, l'écriture est elle-même un discours sur le social : la forme est un discours, une prise de position. La langue est un sociogramme où se croisent vie quotidienne, dénonciation politique et économique, affirmation de l'identité et vision poétique<sup>196</sup>.

Une intention politique se dessine dès lors que le recours au joul est perçu comme la solution aux problèmes que pose l'écriture. Par l'entremise de ce procédé faisant de l'écriture partipriste une pratique consciente, le poète tend à se rapprocher du peuple. Pour Nicoletta Dolce, le poème chez Chamberland est ce qui relie l'intime de l'un à l'intime de l'autre. Elle précise : « Écrire un poème, c'est se mettre en chemin vers l'autre et battre ainsi la piste de la sympathie, c'est-à-dire la piste de l'affinité, de la ressemblance et non pas de l'égalité illusoire des sentiments<sup>197</sup>. » Cette conception de la poésie montre parfaitement la situation ambiguë du partipriste, si près et si loin à la fois du peuple au nom duquel il prend la parole. Ainsi, prétendra-t-on à *Parti pris* qu'il est nécessaire d'écrire mal mais vrai, que « [c'] est le bien écrire qui est le mensonge, c'est la correction qui est l'aberration, c'est la pureté-du-

<sup>195</sup> GODIN, Gérald, *Cantouques & Cie*, Montréal, TYPO, coll. « Poésie », 2001, p. 65.

<sup>196</sup> BÉDARD, Grégoire, *Les cantouques : une forme-sens dans la poésie de Gérald Godin*, Mémoire de maîtrise ès arts (études françaises), Montréal, Université de Montréal, 1996, p. 67.

<sup>197</sup> DOLCE, Nicoletta, *La porosité au monde. L'écriture de l'intime chez Louise Warren et Paul Chamberland*, Montréal, Nota bene, 2012, p. 239.

style qui est, ici et maintenant, l'insignifiance<sup>198</sup>. » Du coup, la vérité du langage passe par sa transparence. En lien avec cette idée, Bonenfant est d'avis que « [c]e n'est peut-être pas tant la manifestation de l'intention qui importe que la sincérité du pamphlétaire, avant même sa colère ou sa révolte<sup>199</sup>. » Un langage rythmé en syntonie avec le contexte de la Révolution tranquille force le poète à la cohérence, à assumer l'image de la dépossession afin d'agir sur elle. Le joul est provocation, car il montre

dans l'espoir de provoquer un changement : changement non pas dans les habitudes linguistiques mais dans l'ordre socio-politique qui conditionne ce comportement linguistique. Il est donc un parler laid et dévalorisé, essentiellement scandaleux dans une œuvre littéraire<sup>200</sup>.

Par l'entremise du joul dans l'énoncé, Chamberland illustre littéralement le colonialisme et ses effets délétères. Vu le rapport identitaire de nature conflictuelle qu'entretient le Québécois avec son homologue anglais, il ne peut en être autrement du point de vue du poète. La parole de Chamberland s'énonce dans le poème en même temps que la dénonciation frappe dans le langage :

car nous avons affaire à une sacrée race de couillons  
de tontons d'éclopés de souriantes bedaines de laquais  
speakwhite de « modérés » petits gueux qui tantôt vous  
livreront un peuple aux encans de l'histoire en enton-  
nant les aimez-vous-les-uns-les-autres du banditisme  
coopératif<sup>201</sup>

Dolce s'intéresse par le fait même aux bienfaits du parler juste, notion présente dans plusieurs textes du partipriste, affirmant que cette simple parole

---

<sup>198</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Dire ce que je suis – notes », *Parti pris*, vol. 2, n° 5, janvier 1965, p. 35.

<sup>199</sup> BONENFANT, Joseph, *op. cit.*, p. 303.

<sup>200</sup> MAJOR, Robert, *op. cit.*, p. 273.

<sup>201</sup> CHAMBERLAND, Paul, *Terre Québec suivi de L'Afficheur hurle et de l'Inavouable*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Typo poésie », 1985, p. 135.

puise aux sources de l'oralité, ce qui n'empêche pas un travail poétique qui se tisse subtilement, en filigrane, dans une tension constante vers une langue qui essaie de retrouver la justesse originare d'une parole appartenant à la Terre. Il s'agit d'une langue qui, d'après Brault, retourne « à la misère primitive des mots »<sup>202</sup>.

C'est notamment par l'insertion d'un champ lexical bien précis que Chamberland marque son appartenance à la réalité du peuple québécois. Un vocabulaire populaire est à définir comme la prolétarianisation de la littérature où le prolétaire est perçu comme sujet plutôt que comme objet<sup>203</sup>. La langue du travailleur prend forme à mesure que s'énumèrent des termes reliés à la condition ouvrière : « le grand craquement du soleil empoussiéré de ciment et de pétrole croulant d'un coup sur celle qui voit pourrir la vie à travers la sueur et les cordées de lessive<sup>204</sup> », « tu te fais des idées sur le monde sur la beauté des jours le monde c'est au-dessus le soleil c'est quelque part là-bas hors de la marde chômeur voleur putain gibier de potence<sup>205</sup> ».

Karim Larose aborde cette idée de liberté rendue possible grâce au joual. Il est « une marque de l'originalité de la collectivité québécoise, voire l'un des vecteurs de son identité<sup>206</sup> ». Les poèmes de Chamberland donnent ainsi l'illusion d'être authentiques. Le poète peut défier toutes les règles linguistiques avec l'émission de jurons québécois tels que « criss de câlce de tabarnaque<sup>207</sup> », des rugissements agressifs, délirants,

<sup>202</sup> DOLCE, Nicoletta, *op. cit.*, p. 243.

<sup>203</sup> Voir MAJOR, Robert, *op. cit.*, p. 282.

<sup>204</sup> CHAMBERLAND, Paul, *Terre Québec suivi de L'Afficheur hurle et de l'Inavouable*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Typo poésie », 1985, p. 131.

<sup>205</sup> *Ibid.*

<sup>206</sup> LAROSE, Karim, *op. cit.*, p. 184.

<sup>207</sup> CHAMBERLAND, Paul, *Terre Québec suivi de L'Afficheur hurle et de l'Inavouable*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Typo poésie », 1985, p. 134.

« ouuuuuuuuuuu<sup>208</sup> », et la présence remarquée de l'anglais comme une trace de la problématique identitaire : « thootpaste o you charming french-canadian but do you tell me what so angry unissons nos deux solitudes<sup>209</sup> ». À travers ces éléments transparaissent l'exaspération et la colère. En somme, puisque le joul cause un écart important dans l'œuvre entre les différents niveaux de langue, il répond à ce que Angenot appelle une discordance stylistique :

En transgressant la norme, en passant à une expression populaire, triviale, la polémique croit intensifier l'énoncé ; elle se fait provocante par le ton autant que par le contenu. On notera que « grossier » dénote ici autant un ornatus affectif qu'une manière de « parler peuple », que dans le discours imprimé, la violence s'identifie à un langage familier, plébéien, argotique<sup>210</sup>.

Le ton particulier de ce phénomène linguistique témoigne du processus de dégénérescence de la culture canadienne-française, et prend place au sein du discours en tant que violence discursive. Pour Garand, le ton est à considérer comme un argument « par le pouvoir de conviction qu'il entraîne<sup>211</sup>. » L'effet d'interpellation à l'endroit du lecteur est efficace pour la seule raison que cette esthétique est basée sur des codes réservés à un lectorat défini et restreint. Or si l'idéologie de la révolte est responsable de l'apparition du joul dans le paysage littéraire et social québécois, le joul a tout autant servi la cause partipriste pour la transmission d'une dialectique révolutionnaire.

---

<sup>208</sup> *Ibid.*, p. 126.

<sup>209</sup> *Ibid.*, p. 136.

<sup>210</sup> ANGENOT, Marc, *op. cit.*, p. 252-253.

<sup>211</sup> GARAND, Dominique, *op. cit.*, p. 38.

### 2.3.3 La prophétie

La dimension prophétique de la parole est nécessaire à la concrétisation d'une révolution globale souhaitée à *Parti pris*. En effet, après l'accès au joutil comme instrument de la libération de la parole, il devient urgent chez le partipriste de construire le projet de société imaginé en misant sur la valeur révolutionnaire du langage. L'espace linguistique de Chamberland, suggère André Vachon, se construit autour d'un imaginaire où le mot d'ordre est *révolution*, où on pousse à l'action en dénonçant les oppresseurs. La poésie de Chamberland, en tant que parole démystificatrice, est devenue pouvoir, révolte et action par sa force de langage. « Il y a vingt ans, un Paul Chamberland eût été impossible<sup>212</sup> », écrit-il. « À l'origine de cette prise de parole, il y a la conviction que l'acte et la parole ne se contredisent pas, que parler c'est agir<sup>213</sup> », affirme quant à lui Biron, qui rapporte les propos de Chamberland : « nous nous exilons, mais dans l'avenir<sup>214</sup> ». Ainsi, la prophétie appliquée au discours veut appeler ou nommer les choses pour qu'elles existent. Cette dimension renforce la parole de Chamberland, qui acquiert un rôle dans le processus de création de l'homme québécois : « j'écris l'éditorial d'hommes futurs et terribles l'éditorial des hommes libres<sup>215</sup> ». L'affirmation du discours du poète confronte celui de l'adversaire qui, pour André Bélanger, est l'agent de la négation de la nation québécoise<sup>216</sup>. Ayant tiré profit de cet *autre* pour la définition de l'identité québécoise, il faut à présent prophétiser une culture qui

---

<sup>212</sup> VACHON, André, « Paul Chamberland : poésie et révolution », *Relations*, vol. 24, n° 280, avril 1964, p. 116.

<sup>213</sup> BIRON, Michel, *op. cit.*, p. 101

<sup>214</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Nous avons choisi la révolution », *Parti pris*, n° 5, février 1964, p. 3.

<sup>215</sup> CHAMBERLAND, Paul, *Terre Québec suivi de L'Afficheur hurle et de l'Inavouable*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Typo poésie », 1985, p. 137.

<sup>216</sup> Voir BÉLANGER, André-J., *op. cit.*, p. 157.

s'oppose au capitalisme afin de renverser la situation et déculpabiliser la collectivité entière : « nous refusons ce *passé* où déjà vous nous empaillez comme des trophées malheureux<sup>217</sup> ».

Les énoncés qui dérivent de la dimension prophétique du langage, très forts en soi, donnent l'impression de faire exactement ce qu'ils disent. La position discursive du poète ne se contente pas de symboliser l'existence du peuple ; elle veut la créer indépendamment de sa condition aliénante et impitoyable. Une repossesion se dessine dans la réaction polémique verbalisée par le poète. L'énonciation, à nouveau, manipule l'énoncé (et son destinataire) afin de prouver et de séduire. Chamberland transforme la société québécoise à l'aide du « nous », marque de l'énonciation représentative de la nation québécoise et non plus canadienne-française. Ici, c'est surtout le pouvoir de nomination du poète qui est en cause. Il suffit d'appeler cet « homme *québécois*<sup>218</sup> » pour que celui-ci le devienne dans un pays tout aussi québécois pour « l'enracinement dans un espace à créer<sup>219</sup> ». Chamberland s'identifie à cette « terre à naître<sup>220</sup> » qui, bien qu'imparfaite, se voit malgré tout être le lieu prochain d'une reconquête inévitable : « ô terre à dire / ô terre à vivre<sup>221</sup> ». Clément Moisan résume bien l'ampleur révolutionnaire qui se dégage de l'œuvre poétique de Chamberland et qui est caractéristique de cette période :

Le pays fut à la fois un lieu rêvé, celui d'une patrie idéale, d'un territoire idyllique à conquérir, et un lieu réel, celui d'un rassemblement d'hommes conscients et libres, désireux de se rendre maîtres de leur destin. Pour les

---

<sup>217</sup> CHAMBERLAND, Paul, *Terre Québec suivi de L'Afficheur hurle et de l'Inavouable*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Typo poésie », 1985, p. 137.

<sup>218</sup> *Ibid.*, p. 138.

<sup>219</sup> MAJOR, Robert, *op. cit.*, p. 264.

<sup>220</sup> CHAMBERLAND, Paul, *Terre Québec suivi de L'Afficheur hurle et de l'Inavouable*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Typo poésie », 1985, p. 108.

<sup>221</sup> *Ibid.*, p. 105.

poètes québécois d'alors, le pays était un appel à la dignité et un *recours* final, sans lequel il n'y avait plus de raison de vivre<sup>222</sup>.

La parole est un moyen d'action et la première manifestation de l'engagement du poète. Pour Sartre, la notion de l'engagement est l'amorce qui permet de répondre à la question : *pourquoi* écrit-on ? La création n'appartient plus à son auteur dès le moment de sa réalisation. À l'égard de l'écrivain, Sartre affirme :

L'écrivain ne prévoit ni ne conjecture : il *projette*. Il arrive souvent qu'il s'attende, qu'il attende, comme on dit, l'inspiration. Mais on ne s'attend pas comme on attend les autres ; s'il hésite, il sait que l'avenir n'est pas fait, que c'est lui-même qui va le faire, et s'il ignore encore ce qu'il adviendra de son héros, cela veut simplement dire qu'il n'y a pas pensé, qu'il n'a rien décidé ; alors le futur est une page blanche [...]. Ainsi l'écrivain ne rencontre partout que *son* savoir, *sa* volonté, *ses* projets, bref lui-même ; il ne touche jamais qu'à sa subjectivité, l'objet qu'il crée est hors d'atteinte, il ne le crée pas *pour lui*<sup>223</sup>.

Bien sûr, les projections ou les prophéties engendrées dans la poésie du partipriste ne prennent vie que pour le lecteur. Chamberland est le créateur du pays qu'il s'est plu à imaginer, à peaufiner. La sincérité et l'estime qu'il ressent à l'endroit de la collectivité rendent concret l'objet de son désir à travers le langage. Indépendamment du présent et de l'ennemi colonisateur, « le temps de notre humanité<sup>224</sup> » peut survenir clame le poète, pavant ainsi la voie à la repossesion et à l'autonomie du peuple québécois.

---

<sup>222</sup> MOISAN, Clément, « La révolution tranquille et les poètes de la parole au Québec (1960-1970) », *AEF (Anuario de estudios filológicos)*, vol. 18, 1995, p. 295.

<sup>223</sup> SARTRE, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1948, p. 49.

<sup>224</sup> CHAMBERLAND, Paul, *Terre Québec suivi de L'Afficheur hurle et de l'Inavouable*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Typo poésie », 1985, p. 140.

### CHAPITRE 3

#### LA PAROLE PAMPHLÉTAIRE DE PIERRE VALLIÈRES

Figure de proue de la littérature pamphlétaire québécoise issue de la nouvelle élite intellectuelle, Pierre Vallières, écrivain, journaliste et chef idéologique du *Front de libération du Québec* (FLQ), s'établit rapidement au sein du mouvement révolutionnaire par son nationalisme tourné vers l'émancipation et l'indépendance politique. Son œuvre autobiographique, *Nègres blancs d'Amérique*, témoigne d'une véritable littérature de combat alors qu'elle dresse un tableau subjectif des thèmes majeurs de l'époque saisis à travers le prisme de l'effervescence révolutionnaire. Rédigé en prison à l'automne 1966, l'essai est publié deux ans plus tard, en 1968, aux Éditions Parti pris. Cette association trouve sa signification dans un désir commun de fortifier la pensée révolutionnaire et le mouvement indépendantiste. Pour Jacques Pelletier, qui se rappelle la chronologie de la création d'organisations politiques de la période néo-nationaliste, le FLQ et la revue *Parti pris* sont étroitement liés :

Dans la mouvance du RIN un courant plus radical, de gauche, apparaît chez la jeunesse et trouve son expression en partie dans le FLQ (Front de libération du Québec), dont les premiers attentats remontent à 1963, et de manière plus large dans la revue *Parti pris*, créée à l'automne 1963, et dans le mouvement auquel elle donnera naissance l'année suivante : le MLP (Mouvement de Libération Populaire)<sup>225</sup>.

Co-fondateur de la revue *Révolution québécoise*, Vallières collabore aussi à *Parti pris* par la rédaction de quelques chroniques. Dans l'une d'elles, il n'hésite pas à annoncer sa filiation avec les partipristes : « Notre ambition, je le répète, est moins d'écrire que de

---

<sup>225</sup> PELLETIER, Jacques, *Le poids de l'Histoire. Littérature, idéologies, société du Québec moderne*, Québec, Nuit blanche Éditeur, 1995, p. 23.

combattre et c'est pour mieux combattre que nous nous joignons au mouvement "parti pris"<sup>226</sup>. »

Certaines divergences existent malgré tout dans le discours de Vallières qui le distinguent partiellement de l'œuvre de *Parti pris*. Quoique le synchronisme idéologique de ces deux cas pamphlétaires issus de la Révolution tranquille ne fait aucun doute relativement à l'emploi du discours de la décolonisation et leur exploration commune de l'aliénation sociale, Vallières publie une autobiographie singulière dont le caractère presque exclusivement politique se démarque de la valeur proprement littéraire revendiquée par ses confrères partipristes, dont Paul Chamberland et Gérard Godin, à qui on reconnaît certaines positions à l'égard de la littérature, de la langue et de la critique. Chez Vallières, la littérature est moins l'instrument pour l'invention d'un pays à remodeler ou à renommer qu'une arme dont la dimension agonistique est nécessaire à la survie des travailleurs québécois. La nature autobiographique de *Nègres blancs d'Amérique*, très éloignée de toute forme poétique, revêt essentiellement une approche critique et des stratégies d'écriture abondant dans ce sens. C'est par l'analyse de la prise de position présente dans *Nègre blancs d'Amérique* et de ses stratégies spécifiques d'argumentation que nous pouvons traiter de l'apport essentiel de Vallières à l'idéologie de la révolte et à la représentation du colonisé québécois. Nous espérons, en définitive, révéler la valeur dénonciatrice du texte et l'adaptation de stratégies discursives et rhétoriques à la situation québécoise telle qu'elle apparaît aux yeux de son auteur.

---

<sup>226</sup> VALLIÈRES, Pierre, « Pour l'union de la gauche », *Parti pris*, vol. 2, n<sup>os</sup> 10-11, juin-juillet 1965, p. 103.

### 3.1 D'une définition de l'œuvre

*Nègres blancs d'Amérique* renferme sa propre définition. Pierre Vallières déclare au début de son ouvrage :

Cet essai autobiographique est un témoignage et un appel conscients que j'ai faits librement, uniquement motivé par ce qui motive mon choix politique, mon choix de la révolution : la conviction que j'ai que les rapports humains demandent à être transformés radicalement et que l'impérialisme doit être définitivement renversé<sup>227</sup>.

Les premières pages de l'œuvre du felquistes sont aussi un espace réservé à l'introduction polémique et à la mise en place d'un motif : « Ma conscience et mon activité (ce que j'appelle parfois ma responsabilité) sont reliées à mes frustrations et à mon besoin de m'en libérer complètement, une fois pour toutes<sup>228</sup>. » Selon l'auteur, il existe hors de tout doute une forte relation de cause à effet entre l'absence de liberté et l'homme québécois prolétaire. Les hommes concernés sont appelés à ne plus céder à la peur, mais à se faire plutôt conscients, responsables et solidaires afin de fournir au Québec les moyens de se donner une nouvelle société. Pour cette raison, « ce livre n'est donc pas, à vrai dire, le produit d'un individu, mais d'un milieu<sup>229</sup>. » Davantage circonscrit que pouvaient l'être « l'homme des besoins ou [...] l'homme concret ou encore [...] l'opprimé<sup>230</sup> » chez *Parti pris*, le public lecteur de Vallières se résume aux prolétaires issus du Québec contemporain.

Malgré un contre-discours affectif et dépourvu de distanciation, Vallières offre à son public une autobiographie raisonnée, qui propose une réflexion cohérente sur la problématique identitaire et sur l'idéal révolutionnaire à appliquer. Les sentiments et les

<sup>227</sup> VALLIÈRES, Pierre, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Typo, 1994, p. 50.

<sup>228</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>229</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>230</sup> BIRON, Michel, *op. cit.*, p. 94.

émotions accumulés semblent servir davantage à construire un « capital de colère », dont la raison d'être se trouve dans la rédaction même de l'essai : « Ce livre n'a, d'ailleurs, pas été écrit dans l'intention de "bouleverser" la pensée et l'action révolutionnaires, mais de poser un geste dont la signification est donnée par le livre lui-même, écrit avec mon ventre autant qu'avec ma tête<sup>231</sup> ». Or c'est la parole, ou l'acte de dire, qui incarne la toute première étape dans le processus révolutionnaire afin de contrer la morale des représentants de l'ordre établi. Elle est une réponse à l'égard de l'incongruité de la Révolution tranquille et de son expression :

Quand les corporations américaines, anglaises et canadiennes tirent du sol québécois et du travail des Québécois des milliards de dollars de profits chaque année, on augmente les taxes des chômeurs et des petits salariés, et en même temps on parle de l'essor économique du Québec, on parle de "révolution tranquille"<sup>232</sup>.

En fait, « une révolution n'est jamais tranquille<sup>233</sup> », affirme Vallières. Considérée comme la solution au problème global québécois, la révolution se doit d'échapper au non-sens ; elle ne peut être vaine. Au sujet de l'idéologie de la révolte, Michel Biron explique :

Dans l'imaginaire révolutionnaire, la mort n'a de sens que si elle est utile : mourir, c'est faire avancer la cause révolutionnaire, c'est un sacrifice nécessaire, l'acte tragico-héroïque auquel s'accroche tout le sens de la révolution. Une révolution sans morts, c'est une révolution tranquille...<sup>234</sup>

Ainsi, « la nécessité du changement conduit irrémédiablement à une mutation globale dont la renaissance ne saurait s'opérer que par la mort de cette même société<sup>235</sup>. » À l'instar

---

<sup>231</sup> VALLIÈRES, Pierre, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Typo, 1994, p. 46.

<sup>232</sup> VALLIÈRES, Pierre et Charles GAGNON, « Grève de la Faim pour la reconnaissance "du Crime Politique" au Québec (Canada) et du Statut de "Prisonniers Politiques" pour tous les partisans du F. L. Q. », *Parti pris*, vol. 4, n° 3, novembre-décembre 1966, p. 89.

<sup>233</sup> *Ibid.*

<sup>234</sup> BIRON, Michel, *op. cit.*, p. 92.

<sup>235</sup> VINCENHIER, Georges, *op. cit.*, p. 110.

de Paul Chamberland qui affirmait à *Parti pris* qu'une révolution « ne peut s'accomplir, comme transformation brusque et radicale de la société, qu'en agissant d'abord au niveau de l'infrastructure (économique) et de la superstructure (politique) qui assure le pouvoir à la classe économique dominante<sup>236</sup> », Vallières se montre bien au fait de la nature *politique* de toute révolution.

Au travers de souvenirs anecdotiques, d'impressions et d'idées qui ne prétendent pas à l'objectivité, Pierre Vallières se décrit au moyen d'une longue énumération comme un Québécois, un Canadien français, un colonisé, un prolétaire et un baptisé. Avec ces qualificatifs, il atteste de son identité pour la légitimité de sa parole. Mais bien qu'il se sache un vaincu de naissance, un nègre blanc d'Amérique comme tous les gens de sa classe, son discours n'en est pas moins marqué par le paradoxe : « Je ne me sentais pas parmi mon monde. [...] [Q]uelque chose aussi me séparait d'eux<sup>237</sup> », se confie-t-il. Différent de ses semblables, il apparaît (ou veut paraître) comme un « être libre<sup>238</sup> ».

Le pamphlétaire naît pamphlétaire ; il ne le devient pas. Angenot parle de cette liberté « comme un rapport aisé et intense avec le Vrai<sup>239</sup> ». Vallières puise sa singularité dans son refus viscéral à baisser pavillon devant la pauvreté humaine dont il a été, lui aussi, victime. Expression de son engagement et de sa passion, ce refus guide tout naturellement le pamphlétaire à prendre la plume et poser un geste significatif au nom d'une collectivité : « Je me sentais confusément coupable... ou responsable. Je ne savais plus<sup>240</sup>. » Dès lors, il s'associe aux luttes des classes ouvrières et s'efforce, dans un souci de démocratisation et

---

<sup>236</sup> CHAMBERLAND, Paul, « Aliénation culturelle et révolution nationale », *Parti pris*, n° 2, novembre 1963, p. 17.

<sup>237</sup> VALLIÈRES, Pierre, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Typo, 1994, p. 252.

<sup>238</sup> Voir ANGENOT, Marc, *op. cit.*, p. 25.

<sup>239</sup> *Ibid.*

<sup>240</sup> VALLIÈRES, Pierre, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Typo, 1994, p. 280.

d'égalité, de promouvoir l'indépendance du Québec en y établissant une forme de socialisme décolonisateur.

L'œuvre se découpe en trois grandes parties : la première assure le volet historique de l'ouvrage ; de la colonie canadienne-française jusqu'à la Révolution tranquille, l'auteur, par touches éparses, contextualise les causes du conflit de classe et la violence grandissante visible de part et d'autre, et présente les raisons d'être des revendications populaires ; une seconde partie autobiographique traite de la vie personnelle et des expériences intimes de l'auteur, de l'enfance à l'âge adulte, à travers différentes périodes de l'histoire québécoise ; dans la dernière, le felquiste définit un projet de société égalitaire et soumet un mode d'action révolutionnaire à envisager pour la réalisation de cet idéal. Dans le cadre de l'analyse de la parole pamphlétaire de Pierre Vallières, c'est d'abord à la première partie que nous nous en remettons quant à l'adaptation du discours de la décolonisation, première stratégie majeure à se manifester à l'intérieur de l'argumentation.

### **3.2 La reprise du discours de la décolonisation**

Le chapitre éponyme, « Les nègres blancs d'Amérique », s'amorce par un constat : le Canada français est une colonie. L'inadéquation entre les rapports de force a fait du Canada français une colonie dépourvue de pouvoirs politiques, dont l'économie repose sur des industries et des richesses naturelles qui sont aux mains d'étrangers, et porteuse d'une culture destinée à disparaître à mesure que s'affirme la figure de l'Autre. Cet *autre* (les grands bourgeois, les *businessmen*, les impérialistes, le clergé etc.), très tôt identifié, est rassemblé dans l'œuvre sous la figure d'un même adversaire : le système capitaliste et ses grandes

institutions, garanties morales du système d'exploitation de l'homme par l'homme. Sous ce régime, la société québécoise est perçue comme profondément individualiste et marquée par un réel problème de classe. C'est du moins le sens de l'histoire que le texte veut véhiculer au sujet de la relation exploités-exploiteurs :

Ils constituent toujours un réservoir de main-d'œuvre à bon marché que les détenteurs de capitaux ont toute liberté de faire travailler ou de réduire au chômage, au gré de leurs intérêts financiers, qu'ils ont toute liberté de mal payer, de maltraiter et de fouler aux pieds, qu'ils ont toute liberté, selon la loi, de faire matraquer par la police et emprisonner par les juges « dans l'intérêt public », quand leurs profits semblent en danger<sup>241</sup>.

Loin d'ignorer le lien étroit existant entre l'aliénation de la collectivité et le statut politique colonial du Québec dans la confédération canadienne, Vallières déclare que cette colonie est à la fois divisée et marginalisée malgré une égalité sur le plan « des différences naturelles et historiques<sup>242</sup> ». La notion d'imposture<sup>243</sup> observée par Angenot est ce qui motive le discours polémique. Devant l'injustice, Vallières s'investit d'un mandat : convaincre et persuader la collectivité québécoise, une collectivité qui perçoit sa vision d'un scandale à un degré moindre et qui n'est pas, a priori, de connivence avec lui relativement au sentiment d'urgence qui l'anime. Il écrit au sujet de sa propre classe : « L'habitude de l'humiliation et du travail forcé (du travail pour subsister) rend fataliste, passif, sceptique<sup>244</sup>. » Ce mandat, fondé en partie sur le marxisme, le conduit naturellement à affronter la réalité et à montrer la société telle qu'elle lui apparaît :

Si la société se voit et surtout si elle se voit vue, il y a, par le fait même contestation des valeurs établies et du régime : l'écrivain lui présente son image, il la somme de l'assumer ou de se changer. Et, de toute façon, elle

<sup>241</sup> VALLIÈRES, Pierre, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Typo, 1994, p. 62.

<sup>242</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>243</sup> Voir ANGENOT, Marc, *op. cit.*, p. 39.

<sup>244</sup> VALLIÈRES, Pierre, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Typo, 1994, p. 123.

change ; elle perd l'équilibre que lui donnait l'ignorance, elle oscille entre la honte et le cynisme, elle pratique la mauvaise foi ; ainsi l'écrivain donne à la société une conscience malheureuse<sup>245</sup>.

L'expression *Nègres blancs d'Amérique* utilisée par Vallières pour la mise en œuvre de son autobiographie est l'illustration non seulement de la reprise du discours de la décolonisation au milieu des années 1960, mais aussi la représentation que l'auteur se fait de la population québécoise. Vallières offre ni plus ni moins une réflexion sur le Québec à partir de l'exemple noir, un pari risqué à première vue que Mathieu Poulin ne manque pas de souligner :

Comment l'homme blanc peut-il s'identifier au Nègre alors que la base même de la Négritude — courant de pensée visant la désaliénation coloniale des peuples noirs par la réhabilitation de leur culture — se situe justement dans l'opposition dramatique des deux groupes raciaux ? En quoi la situation sociopolitique et culturelle du Québécois francophone des années soixante est-elle analogue à la situation noire, marquée depuis le XVII<sup>e</sup> siècle par une violente oppression<sup>246</sup> ?

Vallières ne fut pas le seul à établir ce parallèle. Bien au contraire, « au tournant des années soixante, [...] c'est le discours de la décolonisation qui fut alors le plus rassembleur<sup>247</sup>. » D'ailleurs, c'est à Paul Chamberland que revient le premier usage de l'expression dans *L'Afficheur hurle* : « je suis cubain je suis nègre nègre-blanc québécois fleur-de-lys et conseil-des-arts je suis colère dans toutes les tavernes dans toutes les vomissures depuis 200 ans [...]»<sup>248</sup>. Gérald Godin l'utilisera à son tour pour défendre la question du joual au Québec :

---

<sup>245</sup> SARTRE, Jean-Paul, cité dans MAJOR, Robert, *Parti pris : idéologies et littérature*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Littérature », 1979, p. 79.

<sup>246</sup> POULIN, Mathieu, *op. cit.*, p. 8.

<sup>247</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>248</sup> CHAMBERLAND, Paul, *Terre Québec suivi de L'Afficheur hurle et de l'Inavouable*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Typo poésie », 1985, p. 85.

On a dit et prouvé que les Québécois sont les Nègres blancs d'Amérique. Ils appellent le "jive-talk", "pig latin", "dog latin", ou "gumbo" suivant les régions. Les Noirs d'Amérique étant plus politisés que nous, c'est devenu un réflexe commun chez eux que de tenter d'égarer le Blanc dès qu'il s'approche d'eux par l'utilisation du "jive-talk". Notre accession au joual n'est que la répétition d'un mécanisme qui a fonctionné chez eux il y a bien longtemps<sup>249</sup>.

La fortune de la formule perdurera au-delà de l'aventure *Parti pris*, dans le contexte de la Crise d'octobre et de la radicalisation des mouvements indépendantistes au cours des années 1970. Dans sa lecture du poème *Speak White* à la nuit de la poésie du 27 mars 1970, Michèle Lalonde déclarait par exemple : « nous savons que la liberté est un mot noir / comme la misère est nègre<sup>250</sup> ».

S'il paraît effectivement exagéré, le rapprochement entre les deux groupes n'est pas pour autant inexact : le Canadien français décrit par Vallières « évolue » à l'intérieur d'une colonie ; il est représenté comme un « esclave », un « sous-homme », « un nègre blanc ». Pour l'auteur de *Nègres blancs d'Amérique*, la transformation du discours de la décolonisation et son adaptation à la réalité québécoise est avantageuse sur deux plans. D'abord, elle marque l'imaginaire du lecteur en évoquant la pauvreté, l'oppression et l'esclavage ; ensuite, elle permet l'émergence d'une conscience nationale, celle que Vallières a besoin d'éveiller en chacun pour l'accession à une révolution globale et, par la suite, à l'indépendance politique. Mais dans la mesure où Vallières veut « avancer [...] sa parole comme exemplaire<sup>251</sup> », s'imposer dans l'énoncé et dans le discours au moyen de la contestation, il doit adopter une position dominante dans l'espace social en exerçant son influence dans le champ littéraire.

<sup>249</sup> GODIN, Gérald, « Le joual politique », *Parti pris*, vol. 2, n° 7, mars 1965, p. 59.

<sup>250</sup> LALONDE, Michèle, *Speak White*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Les murs ont la parole », 1991 [1970, L'Hexagone]

<sup>251</sup> VIGNOUX, Georges, *op. cit.*, p. 284.

### 3.3 Une parole fondée en pouvoir

S'il est vrai que l'injustice et l'inégalité dont il est question dans *Nègres blancs d'Amérique* conduit irrémédiablement à dénoncer la situation économique, politique et sociale du Québec des années 1960, l'essai est par le fait même un réquisitoire destiné à rétablir un équilibre sociétal perdu. Le livre écrit de la main du révolutionnaire prétend contenir les outils capables de rétribuer les victimes du capitalisme. Cependant, cette rétribution proposée par Vallières doit se faire dans une perspective de droit, qui en appelle à la justice, et « quels que soient ses talents argumentatifs et rhétoriques, [le polémiqueur] doit d'abord être *autorisé* à polémiquer<sup>252</sup>. » Dans toute situation dite polémique, l'énonciateur, d'après Bonenfant, revendique la pleine puissance énonciative :

[...] le plaignant cherche à rétablir en droit et en justice la situation dégradée.  
[...] La situation, dans le discours pamphlétaire, équivaut toujours à une « rupture d'alliance » ; le droit de Dieu est bafoué, l'abus est généralisé ; il s'agit de redresser la situation<sup>253</sup>.

Or la société québécoise devient le lieu social d'une guerre disputée entre la raison et l'imposture. À juste titre, Vallières, « qui demande de l'autorité, qui veut de la Loi<sup>254</sup> » désire être entendu dans ce nouvel espace discursif (créé par la polémique que génère sa présence), et par sa voix exercer un réel pouvoir sur l'ensemble des partis. Le but de la manœuvre est simple : il veut se donner raison. Et puisqu'il se présente tout naturellement comme le mandataire d'une mission, celle de la responsabilité sociale d'un Québec moderne et libre, son discours s'en trouve habité d'une force qui l'autorise à prendre la parole.

---

<sup>252</sup> KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *Le polémique et ses définitions*, dans GELAS, Nadine et Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, dir. *Le discours polémique*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1980, p. 34.

<sup>253</sup> BONENFANT, Joseph, *op. cit.*, p. 307.

<sup>254</sup> GARAND, Dominique, *op. cit.*, p. 48.

Toujours selon Bonenfant, « le discours polémique a développé à travers l’histoire une rhétorique qu’on peut appeler “oraculaire”. C’est une autre puissance que la mienne qui parle à travers mon discours ; une force s’est substituée à ma faiblesse [...]»<sup>255</sup>.

« Les Québécois ne doivent rien à l’Église, si ce n’est trois siècles d’obscurantisme<sup>256</sup> », avancera Vallières pour soutenir sa conviction. Cet acte de dénonciation atteste l’erreur de l’Église et de la providence, et consacre du coup la place symbolique et le droit de parole de son auteur dans l’imaginaire du lecteur. De ce point de vue, la vengeance, et indirectement la violence qui en découle (plusieurs fois désignée dans le texte en réponse aux préjudices portés à l’endroit des Québécois), deviennent des actes légitimes et consensuels, fondés sur un consensus que la parole adverse ne peut remettre en question.

Si la violence pratiquée par le capitalisme est jugée illégitime, celle exercée par le révolutionnaire, en revanche, paraît juste, organisée et consciente :

La violence spontanée et de plus en plus féroce du peuple, en particulier des cultivateurs, des ouvriers et des jeunes, est la réponse qu’appelle (et qu’obtient) la violence systématiquement pratiquée, depuis des siècles, par les classes dirigeantes minoritaires<sup>257</sup>.

Et le nationalisme des pauvres, des exploités — contrairement à celui des rois de l’acier et du pétrole, des propriétaires de l’énergie nucléaire et des bombes atomiques, des fauteurs de guerres et des fabricants de missiles Cruise — ne vise à écraser personne<sup>258</sup>.

Le discours du felquiste, du point de vue sémantique, subit des modifications, à savoir que les mots se vident de leur sens premier : la justice devient vengeance et vice-versa. Par la

---

<sup>255</sup> BONENFANT, Joseph, *op. cit.*, p. 308.

<sup>256</sup> VALLIÈRES, Pierre, *Nègres blancs d’Amérique*, Montréal, Typo, 1994, p. 292.

<sup>257</sup> *Ibid.*, p. 388.

<sup>258</sup> *Ibid.*, p. 112.

marque de l'énonciation, l'écrivain cherche donc à normaliser le recours à la violence en transférant tous les abus de celle-ci sur le dos de l'adversaire. Le langage s'en trouve trafiqué et influence la réception du message. En ce sens, Garand illustre bien la dynamique qui se joue dans l'échange polémique :

La question posée par la violence est l'« articulation du désir et de la pulsion dans leur rapport à la loi » : la perversité du pamphlétaire, son paradoxe indissoluble, est de désirer une Loi qui rendrait insignifiante toutes les lois que les hommes se donnent ; c'est de rêver un Autre qui ferait qu'il n'y a plus d'autres<sup>259</sup>.

Dans le cas qui nous intéresse, ce commentaire n'étonne pas. L'autobiographie à l'étude n'est-elle pas articulée autour d'un idéal ? En se situant en marge de la parole dominante, Vallières, dans un contre-discours, souhaite s'appropriier le langage afin de rassembler la collectivité à sa cause pour la guider vers de meilleures conditions d'existence. Le dicible de l'intention maîtresse suggère qu'il ne suffit pas de dénoncer ; il pose, au contraire, toute la nécessité de détruire pour mieux reconstruire. Par conséquent, c'est par la violence et par elle seule que Vallières donne forme à son mode d'action.

### **3.4 De la violence verbale à la mort de l'Autre**

Manifeste dans l'œuvre, le conflit se joue entre deux antagonistes dont les différences les empêchent de se rejoindre dans l'action. De l'avis de Vallières, le sujet de l'action ne peut être que ce « nous » collectif, formé de la classe ouvrière, au détriment d'un *autre* qui ne partage en aucun cas et d'aucune façon son histoire et ses luttes de classe. Dans ces conditions particulières, il n'existe pas, à proprement parler, un argumentaire qui

---

<sup>259</sup> GARAND, Dominique, *op. cit.*, p. 48.

rendrait invalide la part idéologique de l'adversaire. Nous partageons les propos de Michel Cusin : « [...] le discours polémique consacre la défaite du discours argumentatif lui-même. Puisque je ne peux avoir raison contre l'autre, j'aurai raison de lui : [...] la guerre s'installe à la fois dans l'énoncé et dans l'appareil de l'énonciation<sup>260</sup>. » C'est d'ailleurs ce pseudo-discours argumentatif qui incite Nadine Gelas à questionner certains emplois du mot « polémique », à savoir que « [l]orsqu'on est polémique, on n'argumente guère<sup>261</sup>. »

Dans *Nègres blancs d'Amérique*, la violence du langage ne se soustrait pas à la violence physique et réelle commandée par Vallières. Une esquisse du phénomène se dessine du moment que l'on explore le caractère vivant et pulsionnel qui parcourt divers passages de l'œuvre : « Les travailleurs du Québec sont écœurés des discours, des drapeaux, des hymnes et des défilés<sup>262</sup> » ; « Qu'avez-vous donc à nous donner en échange de tout ce que vous voulez nous enlever ? Laissez-nous donc notre liberté, nos péchés, notre crasse et notre paix<sup>263</sup> ! » ; « [...] NOUS NE SOMMES PAS LIBRES dans ce monde qui est censé être le nôtre<sup>264</sup>. » La lutte s'amorce au moyen d'une guerre verbale. Elle ne constitue toutefois qu'une prémisse à une véritable guerre. Cette guerre, dont Vallières se fait le prophète, promet de s'enflammer et donnerait à voir des hommes armés de leur engagement et de leur fusil<sup>265</sup>.

Premier pas vers une révolution armée, la violence du langage doit être abordée en fonction du rôle offensif des stratégies mises de l'avant dans le pamphlet. Ces procédés

---

<sup>260</sup> CUSIN, Michel, « Le désir et la parole dans le discours polémique », dans GELAS, Nadine et Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, dir. *Le discours polémique*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1980, p. 114.

<sup>261</sup> GELAS, Nadine, « Étude de quelques emplois du mot "polémique" », dans GELAS, Nadine et Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, dir. *Le discours polémique*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1980, p. 47.

<sup>262</sup> VALLIÈRES, Pierre, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Typo, 1994, p. p.78.

<sup>263</sup> *Ibid.*, p. 188.

<sup>264</sup> *Ibid.*, p. 425.

<sup>265</sup> *Ibid.*, p. 205.

rhétoriques, dans l'énoncé, constituent une action à l'image des projets révolutionnaires du felquiste et forment une certaine cohésion dans les méthodes appliquées. En dépit du fait que tout gain relatif à la Vérité s'avère une entreprise vaine, l'agressivité est néanmoins essentielle au maintien de la position de Vallières. Elle est déployée de façon à « ridiculiser, amoindrir, démystifier, déprécier [...] »<sup>266</sup> la cible. Ainsi, sont présentes des dénominations rassemblées sous l'étiquette de l'injure : « accumulateurs de profits<sup>267</sup> », « fauteurs de guerres<sup>268</sup> » et « pourriture du vieux système<sup>269</sup> » ; et d'autres, détournées, principalement sous la forme de l'ironie et du sarcasme : « fondateurs de la démocratie américaine<sup>270</sup> » et « monde libre<sup>271</sup> ». Fréquemment, en effet, Vallières passe à l'attaque en soulignant l'ironie sur laquelle se fonde le régime capitaliste. L'énoncé, dépourvu d'intermédiaire, est alors formulé dans un dessein d'agression :

Après trois siècles de muette et inutile soumission de tout un peuple à vos intérêts d'exploiteurs, la vérité, enfin, jette une lumière crue sur toutes choses, et il ne faudra pas vous attendre à ce que la révolte populaire en gestation se préoccupe, messieurs les bourgeois et messieurs les évêques, de ce qu'il adviendra de vos privilèges et de vos respectables personnes, lorsqu'elle éclatera, impitoyable et inévitable aboutissement du système d'exploitation et d'asservissement que vous avez vous-mêmes mis en place et développé<sup>272</sup>.

L'argumentation s'affaire également à contredire le discours adverse :

Mais, à entendre les curés prêcher, l'on pouvait se consoler à la divine pensée que tant de souffrances ne pouvaient faire autrement que de nous mériter le Ciel. N'étions-nous pas sur la terre pour expier nos péchés et gagner une place au paradis ? Cette philosophie absurde fut, à nouveau, présentée au peuple comme étant l'essence du plus parfait bonheur. L'histoire des peuples offre-t-elle

<sup>266</sup> GARAND, Dominique, *op. cit.*, p. 40.

<sup>267</sup> VALLIÈRES, Pierre, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Typo, 1994, p. 108.

<sup>268</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>269</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>270</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>271</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>272</sup> *Ibid.*, p. 99.

d'autres exemples de masochisme collectif aussi tenace que la religion catholique québécoise<sup>273</sup> ?

Dans l'énoncé précédent, les conclusions ne sont pas celles attendues. À première vue, le peuple québécois semble visé, considéré fautif par le « masochisme » qu'il s'impose. Pourtant, Vallières entraîne l'Église sur un terrain glissant et la faute, par syllogisme, lui est imputée. Enfin, qu'il s'agisse d'interpellation, d'adresse directe, de mise en garde ou encore d'injure — autant de figures d'agression utilisées largement dans l'œuvre —, ces stratégies n'ont de finalité que d'obtenir une victoire symbolique aux dépens de l'adversaire.

Les injures et les grossièretés formulées par l'auteur jouent, en somme, un rôle social, car elles sont le moyen d'expression de tout un peuple en réponse au régime qui lui fait vivre quotidiennement l'expérience de sa précarité. Vallières n'hésite pas à informer et éclairer les Québécois sur les dessous de l'impérialisme et, simultanément, à attaquer avec véhémence ses acteurs : « C'est purement et simplement de la grossière démagogie destinée (comme jadis le retour à la terre) à — passez-moi l'expression — fourrer le peuple<sup>274</sup> ! » Toutefois, ce n'est pas seulement le contenu informatif de l'énoncé qui agit, mais également sa valeur illocutoire qui lui confère une forte charge sur le plan symbolique. Dans ce cas, l'intérêt porte sur « le statut pragmatique de l'énoncé (*ce à quoi vise le dire* : obtenir tel type de comportement-réponse, mais aussi, par exemple, l'adhésion du destinataire aux contenus assertés) [...]»<sup>275</sup>. Le travail de Vallières est truffé d'exemples éloquentes où l'énonciation performative transpose la parole en action, entraînant le Québécois prolétaire vers une direction qui se veut nettement à rebours de celle de l'adversaire. Or lorsqu'il dit que les

---

<sup>273</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>274</sup> *Ibid.*, p. 407.

<sup>275</sup> KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *op. cit.*, p.188.

nègres blancs d'Amérique sont solidaires des nègres du monde entier, l'énonciation opère de façon à faire appel à ces derniers et, dans l'éventualité que cet appel soit entendu, d'agir en conséquence. Parallèlement, quand Vallières souligne le statut quo de la condition québécoise en soulevant le problème de classe, il dénonce dans le but de faire réagir. À partir de ces observations, l'énoncé, contre toute attente, se focalise sur le lecteur et non plus seulement sur l'entité antagoniste. Ainsi, tout indique que le bon fonctionnement du discours polémique est tributaire de la relation qu'entretient le pamphlétaire avec le lecteur.

### 3.5 Les fonctions de la communication

*Nègres blancs d'Amérique* n'a pas été écrit en fonction de Pierre Vallières, mais dans l'attente que ce dernier a de son lecteur (paysans, ouvriers, étudiants, jeunes, intellectuels, cols blancs, etc.). Cusin a raison de dire que « le vrai destinataire, c'est le lecteur et la véritable stratégie vise à lui faire occuper, à son insu, la place laissée vide sur l'axe de l'imaginaire par la mise en déroute de l'interlocuteur agressé<sup>276</sup>. » Seulement, dans cette relation, la tactique doit reposer sur les fondements de la séduction plutôt que sur ceux de l'agression. L'affect menant à l'acte d'écriture, appartenant d'ores et déjà à l'auteur, est transféré à l'allocataire du pamphlet afin de manipuler son comportement. L'essai se distingue par l'influence d'un « Je » pleinement assumé, présent non seulement comme un signe de la subjectivité de l'auteur, mais aussi de sa participation active au sein de la « crise ». Bien que l'œuvre soit une autobiographie, Vallières s'offre le privilège de parler d'une collectivité entière à travers son expérience particulière :

---

<sup>276</sup> CUSIN, Michel, *op.cit.*, p. 116.

La révolution fait peur aux masses qui, pourtant, spontanément la souhaitent. [...] Les masses opprimées ne demandent pas mieux qu'on leur offre l'occasion et les moyens de se décharger de tout ce que la société actuelle leur a fait accumuler de frustrations, de haines, de poisons<sup>277</sup>.

Avec l'objectif de mieux dénoncer, il doit pouvoir compter sur un allocataire capable de se faire juge, de défendre le bon sens, la raison et les valeurs du pamphlétaire. Pour ce faire, il lui faut convaincre les esprits de l'authenticité et de la véracité de sa thèse.

L'œuvre doit sa rhétorique aux fonctions émotive, phatique et référentielle observées dans le discours. Narrateur et témoin, Vallières réserve dans le récit un espace non négligeable à ses expériences personnelles : sa famille, son milieu social, sa faim de liberté et de justice, etc. Concernant cette part de confidentialité dans le discours polémique, Denis Labouret postule que l'écriture agonique est établie à même ce qu'il appelle des *jeux de miroir*<sup>278</sup>. Ces jeux spéculaires « montrent comment le polémiste peut *jouer* (avec les mots, avec les images, avec son image) plutôt que de *se jouer* (de ses adversaires, de son public, de ses lecteurs) ; ils indiquent le lien qui peut unir l'autoréférence (le retour à soi) à la référence (la saisie du réel)<sup>279</sup>. » L'anecdote, qui répond à cette définition de jeu autoréférentiel, contribue au prétexte qui se cache derrière l'écriture de *Nègres blancs d'Amérique*. Utilisée à outrance, elle permet à l'énonciateur de se faire sujet le temps que son discours s'énonce. En réalité, affirme Angenot, cette forme discursive, lorsqu'elle est utilisée dans le pamphlet, vient « relayer l'argumentation proprement dite et s'y substituer<sup>280</sup>. » Dans ce cas, c'est l'aspect idéologique de l'argument qui a préséance sur le fil narratif. La finalité de cette

<sup>277</sup> VALLIÈRES, Pierre, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Typo, 1994, p. 391.

<sup>278</sup> Voir LABOURET, Denis, « Le polémiste au miroir. Écriture agonique et jeux spéculaires », dans DECLERCQ, Gilles, Michel MURAT et Jacqueline DANGEL, dir. *La parole polémique*, Paris, Honoré Champion Éditeur, 2003, p. 209.

<sup>279</sup> *Ibid.*, p. 220.

<sup>280</sup> ANGENOT, Marc, *op. cit.*, p. 31.

approche, à n'en pas douter, est d'établir une proximité avec le lecteur afin de gagner son empathie et de lui signaler une similitude entre sa classe et ses valeurs et celles de l'auteur :

En revenant de Longueuil-Annexe, mon père ne songeait ni à Dieu ni aux politiciens. Il rêvait de la maison qu'il construirait par-dessus cette cambuse qu'il avait décidé d'acheter. Il ne restait plus qu'à convaincre ma mère des avantages de l'exil en banlieue. « Si seulement Madeleine peut accepter », se disait-il. Mon père ramassait ses arguments, et silencieusement, préparait son plaidoyer : « Nous allons être tranquilles. Les enfants vont avoir tout l'espace nécessaire pour jouer. Nous allons être maîtres chez nous. [...] » Mon père essayait de prévoir l'avenir : « Le milieu va se développer. Le propriétaire l'a dit ; les gars de la choppe le disent aussi. Il y aura des écoles, des magasins, toutes les commodités de la ville. Les taudis vont disparaître peu à peu. Ils vont installer l'aqueduc et le système d'égouts. Ils vont poser de l'asphalte sur les rues et faire des trottoirs. On va planter des arbres. Le gouvernement a déjà promis un hôpital pour la rive sud...<sup>281</sup>

Si elles peuvent paraître anodines, ces anecdotes sont traversées tantôt de la misère de la crise économique des années 1930, tantôt des souvenirs de la « grande noirceur ». Elles constituent le lien privilégié qui unit deux voix : celle de Vallières, qui exprime le polémisme<sup>282</sup>, et celle du peuple à qui s'adresse sa parole.

À tout le moins, il semble que la charge émotive contenue dans l'œuvre, malgré qu'elle soit centrée sur le destinataire, reste effective. « L'engagement émotionnel est le corrélat de l'engagement de la personne<sup>283</sup>. » Cette remarque de Christian Plantin sur la responsabilité du locuteur au sein du discours résume avec justesse ce sur quoi repose l'efficacité de *Nègres blancs d'Amérique*. Le filon émotif est fortement exploité à des fins de persuasion. À plusieurs reprises, Vallières donne à lire l'expression de ses sentiments devant

<sup>281</sup> VALLIÈRES, Pierre, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Typo, 1994, p. 173.

<sup>282</sup> GARAND, Dominique, *op. cit.*, p. 27. Garand décrit le polémisme comme la parole violente individuelle relevée dans un texte, un discours ou une parole de nature polémique. Celle-ci serait déterminée par la polémique (le conflit ou l'opposition entre deux discours) qui elle-même est déterminée par la polémique, catégorie plus large encore.

<sup>283</sup> PLANTIN, Christian, « Des polémistes aux polémiqueurs », dans DECLERCQ, Gilles, Michel MURAT et Jacqueline DANGEL, dir. *La parole polémique*, Paris, Honoré Champion Éditeur, 2003, p. 385.

la condition historique des Québécois et l'invention de leur avenir. Le récit comprend des énoncés intimes qui témoignent explicitement d'une réflexion ou d'un point de vue personnel sur un problème ou une situation donnée : « Au fond de moi-même, je méprisais cette vie [...] »<sup>284</sup> ; d'autres énoncés, porteurs d'émotions suggérées, agissent pour leur part de manière plus importante encore dans le discours. C'est le cas, par exemple, d'une manifestation de la colère accompagnée de la présence de majuscules, elles-mêmes ajoutées à une ponctuation exclamative : « Mais ces hommes, qui ne connaissaient vraiment ni l'amour ni l'amitié, ne cherchaient pas le bonheur. Ils travaillaient. Ils subsistaient. Et... ILS N'AVAIENT PAS LE CHOIX DE FAIRE AUTREMENT<sup>285</sup> ! ». Plus difficiles à réfuter qu'une déclaration explicite puisqu'elles ne peuvent être considérées comme des jugements en soi, les allusions jointes au texte rendent possible une dimension interprétative indispensable au succès de la dynamique énonciative entre le pamphlétaire et le lecteur, et sont à l'avantage du premier pour cette même raison.

En formalisant ainsi son discours, Vallières favorise une dimension de confiance nécessaire à l'appel collectif. Consciemment, il opère une transition dans l'énonciation à mesure que sa parole se fait plus insistante quant à l'action à entreprendre. Le « je » de l'écrivain disparaît discrètement au profit d'un « nous » récurrent, également participatif, qui réduit définitivement la distance entre le lecteur et le pamphlétaire. Par ce procédé, le destinataire cherche concrètement à interpeller son destinataire : « J'ai suffisamment confiance en vous, en nous pour ne pas avoir peur de l'avenir<sup>286</sup>. » Comme la révolution est une responsabilité collective, la population québécoise doit faire partie de la solution et

---

<sup>284</sup> VALLIÈRES, Pierre, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Typo, 1994, p. 287.

<sup>285</sup> *Ibid.*, p. 237.

<sup>286</sup> *Ibid.*, p. 442.

s'investir à l'intérieur même du processus révolutionnaire. Dans ces conditions, et en raison de sa position particulière, Vallières a l'obligation de nourrir la notion d'engagement dans le champ discursif en vue d'une réelle prise de pouvoir — enfin délivrée de son caractère individuel et exclusif — contre l'opinion courante. En ce sens, Andrès souligne que la complicité (l'appel au « nous ») instaurée au sein du texte doit être maintenue dans le discours et à travers lui « par l'usage et l'abus de la fonction phatique (interjections, mises en garde, emphase, pathos... : tous procédés destinés selon Jakobson à “attirer l'attention de l'interlocuteur ou à assurer qu'elle ne se relâche pas”<sup>287</sup>. »

La forme choisie pour l'écriture de *Nègres blancs d'Amérique* est une part essentielle du discours qui le sous-tend. L'essai à caractère autobiographique autorise une plus grande latitude à l'auteur, ne serait-ce que par la répartition inégale de l'ouvrage et les nombreux niveaux d'énonciation et d'écarts de langage. Pour que le maintien du contact linguistique s'en trouve assuré dans l'œuvre, Vallières recourt ici et là à ce que Jean-Pierre Davoine nomme les « connecteurs phatiques<sup>288</sup> » qu'il répertorie en différentes catégories. Dans l'œuvre, c'est surtout par l'entremise des dialogues que ces connecteurs deviennent opérants. L'échange de réplique favorise tout particulièrement l'enchâssement de diverses interjections telles les onomatopées (« Hé !<sup>289</sup> », « Oh !<sup>290</sup> », « Ah !<sup>291</sup> »), les syntagmes nominaux (« Bon Dieu<sup>292</sup> »), les prédicats pour informer d'un fait (« Vous savez<sup>293</sup> ») ou pour signaler une

---

<sup>287</sup> ANDRÈS, Bernard, *op. cit.*, p. 360.

<sup>288</sup> Voir DAVOINE, Jean-Pierre, « Des connecteurs phatiques », dans GELAS, Nadine et Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, dir. *Le discours polémique*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1980, p. 88.

<sup>289</sup> VALLIÈRES, Pierre, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Typo, 1994, p. 188.

<sup>290</sup> *Ibid.*

<sup>291</sup> *Ibid.*, p. 246.

<sup>292</sup> *Ibid.*, p. 235.

<sup>293</sup> *Ibid.*, p. 221.

approbation (« Tu vois, je travaille comme toi<sup>294</sup> ») ou encore des locutions qui servent à désapprouver l'énoncé (« Quelle farce !<sup>295</sup> »). Lorsque Vallières ne fait pas l'usage de dialogues, les verbes à l'impératif ont pour rôle de préserver la valeur phatique. Ainsi, « Comprenez-moi bien<sup>296</sup> » rend compte, à un degré plus ou moins égal, d'un souci de précision, d'interpellation ou même de pouvoir sur l'interlocuteur. Vallières mise également sur l'exagération des sentiments et sur l'adoption d'un ton pathétique (*pathos*), que lui offrent des scènes de la vie courante, pour la construction de son argumentaire. Notons, à titre d'exemples, les passages où le locuteur quitte de temps à autre sa position de narrateur pour s'adresser indirectement à son public lecteur. Il réussit pareil tour de force au moyen de dialogues tenus en compagnie des gens de son entourage :

- Réveillez-vous, crisse ! Ça fait des siècles qu'on se laisse écraser en bénissant le Seigneur ! Il est temps qu'on se déniaise un peu, vous trouvez pas ?
- Tu nous méprises, maudit ! Depuis que tu vas à l'externat...
- Essayez donc de comprendre un peu. Je ne méprise personne. J'essaye de vous réveiller<sup>297</sup>.

En quelques occasions, c'est par une adresse directe aux Québécois que se réalise l'acte de communication : « Serions-nous des lâches, mes amis, des petites santés que l'hiver rendrait frileux ? Mais non. Nous ne sommes pas des lâches, mais sommes encore un peu trop moutons<sup>298</sup>. » Enfin, l'auteur capte davantage l'attention du lecteur par l'inclusion d'un monologue visant à réfléchir l'expression sincère de la fraternité et de la solidarité :

— Hé ! Georges, qu'est-ce que tu attends pour te décider ? Et vous autres, Arthur, Louis, Jules, Ernest ? Debout, les gars, et tous ensemble : au travail ! On prendra un autre verre de bière quand on aura fait plus que discuter et

---

<sup>294</sup> *Ibid.*, p. 303.

<sup>295</sup> *Ibid.*, p. 251.

<sup>296</sup> *Ibid.*, p. 408.

<sup>297</sup> *Ibid.*, p. 226.

<sup>298</sup> *Ibid.*, p. 440.

mettre le blâme toujours sur les autres. Chacun de nous a sa petite part de responsabilités à assumer et à transformer en action. Plus vite nous serons unis, les gars, plus vite nous vaincrons. Nous avons déjà perdu trop de temps en vaines récriminations. Il faut maintenant passer à l'action<sup>299</sup>.

L'effet de rapprochement ainsi créé est dû, entre autres, à l'insertion d'un champ lexical efficace, rassembleur et circonscrit au peuple : « Réfléchissons, aiguisons nos outils, retroussons nos manches, et tous ensemble, au travail ! La révolution, c'est notre affaire, à nous les nègres<sup>300</sup>. » L'organisation des idées subjectives développée à même les souvenirs personnels relève d'un fort travail de réappropriation de la *parole*. Proche de Paul Chamberland et des principaux animateurs de *Parti pris*, Pierre Vallières semble avoir repris, du moins en partie, la démarche de sa génération.

Du reste, les opérations rhétoriques associées à la communication et identifiées dans *Nègres blancs d'Amérique* se basent sur le mode de la référenciation, à savoir que le message global évoqué par Vallières renvoie au monde extérieur ou prend appui sur celui-ci via le discours scientifique, la description ou diverses relations entre des notions. Pour Georges Vignoux, ce mode est essentiel à la construction d'un discours et à sa réception ; bref, à l'efficacité de l'argumentaire : « C'est encore ces opérations qui assurent la plausibilité, la complétude, l'univocité du dire, par son inscription dans des coordonnées spatio-temporelles précises<sup>301</sup>. » Autant dire que le pamphlétaire recherche « la construction de faits [...] et l'affectation de propriétés à ces faits aux fins de les stabiliser<sup>302</sup>. » Largement employée par les partipristes, la référence à la notion de l'« ailleurs » rend compte de la spécificité de l'écriture des années 1960. L'ouverture apparente que montre *Parti pris* dès son lancement à

---

<sup>299</sup> *Ibid.*, p. 442.

<sup>300</sup> *Ibid.*, p. 440.

<sup>301</sup> VIGNOUX, Georges, *op. cit.*, p. 293.

<sup>302</sup> *Ibid.*

l'égard des courants idéologiques fondateurs de l'époque — le marxisme, l'existentialisme sartrien et le socialisme décolonisateur — explique à elle seule la perméabilité individuelle de ses membres et de ses collaborateurs.

Pierre Vallières ne fait pas exception à la règle. Plusieurs années après la parution de *Nègres blancs d'Amérique* qui le fit connaître du grand public et le consacra comme l'une des figures centrales du mouvement de libération du Québec, le felquiste procédait à un bilan de la Révolution tranquille avec l'écriture d'une seconde autobiographie politique, *Les Héritiers de Papineau*<sup>303</sup>. Dans cet essai, il résume entre autres choses son parcours et les nombreuses influences qui ont animé ses pairs et lui-même :

Tout en renouant avec l'idéal des patriotes de 1837-1838, nous avons puisé dans l'indépendance algérienne, la radicalisation de la révolution cubaine, la résistance vietnamienne et la lutte pour l'autonomie des Noirs américains l'inspiration et la détermination qui devaient, selon nous, balayer une fois pour toutes l'ancienne société et nous faire participer, à part entière, au mouvement mondial de décolonisation et de contestation qui touchait alors tous les continents<sup>304</sup>.

Ce phénomène d'ouverture ne se contente pas de survoler l'esprit de la Révolution tranquille ; il s'inscrit littéralement dans la méthode générale de *Nègres blancs d'Amérique* où l'interdiscursivité est on ne peut plus exploitée. Sartre, Kafka, Lévi-Strauss, Husserl, etc., sont mentionnés à tour de rôle dans un épisode tiré de l'apprentissage personnel de Pierre Vallières. Rassemblés, ces intellectuels et leur notoriété sont mis à profit afin de débattre de la problématique évoquée et contribuent à générer un discours à la fois didactique — dans la mesure où il apporte une information qui n'était pas connue du lectorat — et polémique, qui rejette la part du faux au profit du « vrai ». Ultiment, ces discussions intertextuelles,

---

<sup>303</sup> VALLIÈRES, Pierre, *Les Héritiers de Papineau, Itinéraire politique d'un «nègre blanc» (1960-1985)*, Montréal, Québec/Amérique, 1986, 281 pages.

<sup>304</sup> *Ibid.*, p. 12.

appuyées et soutenues, ont pour but de mener à des faits avérés, voire à une réponse définitive : « Je décris les choses que je vois, je constate des faits et j'en tire des conclusions simples, des conclusions pour ainsi dire naturelles [...] »<sup>305</sup>. Michel Gonzalez-Morales ajoute au sujet des objets référentiels : « L'accumulation de ces références finira par taire l'adversaire : la quantité et la qualité du savoir vont alors de pair [...] »<sup>306</sup>. En pareilles circonstances, le lecteur est influencé par l'adresse dialectique et la logique de l'argumentation du pamphlétaire et délaisse progressivement sa fidélité envers la parole institutionnalisée.

En définitive, les révélations de Vallières dans son essai n'ont rien d'une suite d'idées illusoires ; elle visent et encouragent l'exaltation des masses pour la transformation de la société, la propagation d'actes dont la motivation trouve sa source à même les mouvements contestataires : grèves ouvrières, manifestations étudiantes ou autres révoltes, comme les indices irréfutables d'un mal généralisé à combattre pour se réaliser, se mesurer, se dépasser, se mettre en valeur, devenir et être. « Si par exemple plusieurs reprennent la démarche psychanalytique de Fanon, *aucun* partipriste n'a fait l'apologie de la violence qui pourtant constitue l'élément moteur de la catharsis que cet auteur propose aux masses »<sup>307</sup>, affirme Bélanger qui oublie sans doute volontairement Pierre Vallières et les membres du F.L.Q. dans ses conclusions à propos des constantes de l'idéologie partipriste. La proximité idéologique entre *Parti pris* et le F.L.Q., entre Pierre Vallières et les animateurs de la revue, sans être totale, a plusieurs fois donné la preuve de sa pertinence. À l'égard du mouvement

---

<sup>305</sup> VALLIÈRES, Pierre, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Typo, 1994, p. 56.

<sup>306</sup> GONZALES-MORALES, Michel, « L'impossible enracinement. (La querelle du peuplier – André Gide) », dans GELAS, Nadine et Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, dir. *Le discours polémique*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1980, p. 68.

<sup>307</sup> BÉLANGER, André-J., *op. cit.*, p. 191.

révolutionnaire dans lequel il milite, Vallières précisait : « Notre idéal se fonde sur l'humain, sur les hommes, sur les femmes, sur leurs activités, sur les capacités de produire et de créer, de détruire et de recréer, de transformer, de défaire et de refaire, etc.<sup>308</sup> » *Nègres blancs d'Amérique* se propose à l'époque comme un modèle de l'action politique et sociale. Georges Vincenthier y voit une constante dans l'intelligentsia québécoise après la mort de *Parti pris* : « une volonté d'action réunissant tellement d'énergies qu'elle relègue au second plan le désir d'expression. C'est en quelque sorte, le verbe qui se fait acte, la rhétorique qui se fait geste<sup>309</sup>. » Certes, Vallières et son camarade Charles Gagnon seront arrêtés à la suite d'une grève de la faim en 1966, à New York, dans le but de promouvoir publiquement l'existence au Québec d'un mouvement populaire de libération et de revendiquer la reconnaissance des « révolutionnaires » et le statut de « prisonniers politiques » pour tous les sympathisants du F.L.Q.<sup>310</sup>. En ce sens, Vallières est sans doute celui dont l'acte politique s'est le plus matérialisé en action. Pourtant, à l'instar de ses collègues partipristes, le felquist ne sera jamais tout à fait à même d'agir, et *Nègres blancs d'Amérique*, destiné d'abord à l'élaboration d'un mode d'action révolutionnaire à mettre en pratique, a davantage servi « [...] à illustrer et à justifier cette position<sup>311</sup>. »

---

<sup>308</sup> VALLIÈRES, Pierre, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Typo, 1994, p. 381.

<sup>309</sup> VINCENTHIER, Georges, *op. cit.*, p. 107.

<sup>310</sup> Voir VALLIÈRES, Pierre et Charles GAGNON, « Grève de la Faim pour la reconnaissance “du Crime Politique” au Québec (Canada) et du Statut de “Prisonniers Politiques” pour tous les partisans du F. L. Q. », *Parti pris*, vol. 4, n° 3, novembre-décembre 1966, p. 88-92.

<sup>311</sup> VINCENTHIER, Georges, *op. cit.*, p. 108.

## CONCLUSION

Du point de vue stratégique, Paul Chamberland et Pierre Vallières ne se sont pas révélés foncièrement différents de la figure type de l'écrivain qui pratique la parole pamphlétaire. Ni Chamberland ni Vallières n'ont innové — le contraire d'ailleurs aurait été étonnant — en ce qui a trait aux procédés rhétoriques et argumentatifs propres au discours polémique. Dans l'ensemble, les stratégies employées se sont avérées les mêmes que celles observées par Marc Angenot et les différents spécialistes du pamphlet.

En contrepartie, compte tenu de l'inscription et de l'influence de leurs œuvres dans l'imaginaire québécois, les deux écrivains qui ont fait l'objet de notre analyse représentent assurément un cas particulier de la parole pamphlétaire au Québec, dans la mesure où ils ont incarné un phénomène générationnel issu de la Révolution tranquille et du contexte de l'aliénation nationale, dans un climat révolutionnaire propice au bouillonnement des idées. Les auteurs étudiés se distinguent nettement de leurs confrères passés en opérant, par le biais de l'écriture, le renversement des valeurs traditionnelles de la société canadienne-française en faveur d'une nouvelle identité québécoise. En radicalisant les méthodes d'action vers une révolution globale et pour l'indépendance du Québec, ils sont parvenus à construire d'autres discours de légitimation tout en attestant la valeur de leur parole.

Paul Chamberland est un partipriste de la première heure et occupe une position considérable au sein du mouvement inauguré par la génération « Parti pris » ; Pierre Vallières fut un sympathisant et un collaborateur irrégulier à la revue. De prime abord, rien ne lie fondamentalement le felquiste à cette génération d'écrivains. Cependant, dans la mesure où les éditions Parti pris n'hésiteront pas à recueillir et à publier son autobiographie

politique en raison de la quête collective qui l'animait, de l'activité révolutionnaire qu'il a menée et des objectifs qu'il a poursuivis relatifs à la construction d'un idéal basé sur une structure sociale égalitaire — deux éléments couramment abordés et défendus par la revue *Parti pris* dans son programme — Vallières peut sans difficulté être rattaché à ce groupe d'écrivains œuvrant autour du projet national québécois. L'intégration de *Nègres blancs d'Amérique* au projet politique de la génération « Parti pris » a permis de l'analyser conjointement avec le corpus critique et poétique de Chamberland afin de montrer en quoi, tout en se différenciant, la parole pamphlétaire chez ces deux auteurs traduisait la même réalité québécoise et en appelait à des actions concrètes similaires.

Par le traitement des nombreuses stratégies d'écriture utilisées de part et d'autre, nous avons pu examiner, indépendamment des sources idéologiques communes, la convergence ou l'écart entre les discours des deux pamphlétaires en fonction de leur situation personnelle et de leur approche subjective. Des interrogations autour de la valeur littéraire de la pensée de Vallières se sont posées tout naturellement en comparaison avec la position de Chamberland concernant le rôle de la littérature, la question linguistique et la critique, par opposition au dessein résolument politique de l'essai du felquiste. Dans les faits, plutôt que d'utiliser le pouvoir de nomination de la littérature pour la création d'un « pays », Vallières oriente l'écriture de façon à diriger violemment son discours aux fins d'une lutte pour la survie de la collectivité québécoise.

À partir de ce constat, il est apparu évident que les stratégies polémiques à l'œuvre dans *Nègres blancs d'Amérique* ne sont pas les mêmes que celles que l'on retrouve dans les textes signés de la main de l'un des principaux chefs de file et fondateurs de *Parti pris*. N'appartenant pas au même environnement, ces écrivains donnent à lire les marques

contrastantes de l'énonciation dans la parole pamphlétaire. Le « Je » collectif utilisé par le poète est la manifestation, voire l'émanation de *Parti pris* constitué d'intellectuels provenant de milieux favorisés, mais mobilisés en faveur de la défense de l'opprimé et de l'homme universel. Celui du felquist, en revanche, apparaît à l'intérieur d'une autobiographie écrite en fonction de la classe ouvrière, celle-là même qui l'a vu naître. Pour l'un, autant que pour l'autre, le choix de certaines manœuvres rhétoriques a été soumis à cette réalité empirique. Par exemple, nous avons relevé chez Chamberland la dépoétisation comme manœuvre au service d'une conscience révolutionnaire et le recours au joul dans un souci du sujet partipriste d'écrire au diapason du peuple colonisé, tandis que Vallières, pour sa part, optait pour un argumentaire dont la force reposait sur l'expérience intime de la vie, l'anecdote et l'oralité rehaussée par la valeur phatique du langage.

Il n'en demeure pas moins que l'exercice du pamphlet, sous le couvert de l'idéologie partipriste, a montré qu'il n'est pas seulement de nature didactique, mais qu'il penche davantage vers une position où joue à fond l'identification entre le sujet et son objet : il prend appui sur la colère et l'espoir passionné, au sein d'une relation où le « Je » énonciateur ne garde pas le « nous » énonciataire à distance, mais en fait l'objet de son discours. En ce sens, il ne fait aucun doute que la recherche d'une identité et d'un projet collectifs guide les actions et les prises de parole de ces écrivains.

Or les particularités du discours, à savoir ses spécificités argumentatives, sont essentielles afin de peser l'efficacité discursive des textes retenus, voire l'impact de leur écriture sur la lecture qui en est faite. Par la construction de représentations sociales, la récupération du discours de la décolonisation ou l'hybridité des niveaux de langage, la parole critique et poétique de Chamberland, tout comme la dimension révolutionnaire présente dans

l'essai de Vallières, ont contribué à la redéfinition du sujet québécois dans l'énonciation de la parole pamphlétaire. Les stratégies utilisées tendent vers un même objectif : la recherche efficace du sens à donner à l'histoire et la quête d'effets de pouvoir. Alors que s'observe chez les auteurs un réel désir d'exercer une influence non plus seulement dans le champ littéraire, mais à l'intérieur de la sphère sociale voire dans l'arène politique, c'est le fonctionnement même du discours polémique qui s'est montré révélateur quant à la valeur réelle de notre corpus : à travers leurs textes, ces pamphlétaires ont transgressé divers codes tout en ébranlant les conventions sociales.

En nous intéressant à la valeur dénonciatrice de cette parole, nous avons assisté à la manière dont le langage se réalise dans une situation déterminée par la condition aliénante de la collectivité québécoise. En conséquence, les conclusions de ce mémoire consolident l'idée qu'il n'existe pas de discours neutre. Le discours collectif généré par Chamberland et Vallières fait la preuve de sa relation conflictuelle avec le discours individualiste du système hégémonique instauré par le capitalisme. Tous deux provoquent, renversent et transforment le discours social en cherchant à nommer l'indicible ou à tout le moins l'inédit. Ils s'affirment contre le colonisateur et pour le lecteur projeté dans la figure du colonisé.

Curieuse figure du colonisé dont les aspects politique, économique, social et culturel ne partagent au préalable aucune commune mesure avec le portrait du colonisé dressé par Albert Memmi dans un ouvrage du même nom paru en 1957<sup>312</sup>. À travers l'idéologie de la révolte menant à un traité d'histoire générale constitué de faits énoncés comme des évidences

---

<sup>312</sup> MEMMI, Albert, *Portrait du colonisé*, précédé de *Portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard, 2001, 164 pages.

ou des généralités, Paul Chamberland et Pierre Vallières ont largement contribué à la représentation du colonisé québécois tel qu'il apparaît dans l'imaginaire social.

Or ce discours est le résultat chez les partipristes de plusieurs influences. Le manifeste *Refus global* et la revue *Cité Libre*, entre autres, leur ont amplement rendu service. Si *Parti pris* a considéré le texte de Borduas comme un signe avant-coureur de l'éveil à l'activité révolutionnaire, les citélibristes ont davantage fait l'objet d'une réaction vive de la part des partipristes, notamment à l'égard de la tendance de leurs aînés à réaffirmer l'identité canadienne-française, dans une dimension individuelle plutôt que collective, et dans un cadre fédéraliste. Considérant que *Parti pris* voit le jour en conjonction avec la montée de la décolonisation à l'échelle mondiale, nous avons insisté particulièrement sur le marxisme, l'existentialisme sartrien et le socialisme décolonisateur comme les signes évidents d'une ouverture sur le monde. Alors qu'il est dit explicitement chez les partipristes que la situation du Québec n'est claire que replacée dans le contexte colonial, ces sources idéologiques ont permis d'éclairer l'orientation de la revue, qui a mené à l'établissement d'un rapport original entre la littérature, la langue et la politique.

Étant donné le groupe hétéroclite que représentent les animateurs et les collaborateurs de *Parti pris*, des poètes aux essayistes, en passant par les romanciers, les historiens, les sociologues, etc., il y aurait lieu de s'interroger sur les pratiques différentes de la parole polémique au sein de la revue. Mais considérant que de nombreux pamphlétaires avant 1960 ont utilisé de stratégies semblables sans parvenir à déplacer de façon significative l'horizon d'attente du discours pamphlétaire, nous pouvons en déduire que la revue au moins a réussi là où d'autres ont échoué : à défaut de changer le monde, comme le prêchait Marx, elle a changé notre vision du monde.

## BIBLIOGRAPHIE

### Corpus primaire

- CHAMBERLAND, Paul, « Aliénation culturelle et révolution nationale », *Parti pris*, n° 2, novembre 1963, p. 10-22.
- CHAMBERLAND, Paul, « Nous avons choisi la révolution », *Parti pris*, n° 5, février 1964, p. 2-5.
- CHAMBERLAND, Paul, « Les contradictions de la révolution tranquille », *Parti pris*, n° 5, février 1964, p. 6-29.
- CHAMBERLAND, Paul, « La révolution, c'est le peuple », *Parti pris*, n° 8, mai 1964, p. 2-10.
- CHAMBERLAND, Paul, « De la damnation à la liberté », *Parti pris*, n° 9-10-11, été 1964, p. 53-89.
- CHAMBERLAND, Paul, « Bilan d'un combat », *Parti pris*, vol. 2, n° 1, septembre 1964, p. 20-35.
- CHAMBERLAND, Paul, « Le samedi de la matraque », *Parti pris*, vol. 2, n° 3, novembre 1964, p. 2-5.
- CHAMBERLAND, Paul, « Pas une goutte de sang... », *Parti pris*, vol. 2, n° 4, décembre 1964, p. 2-9.
- CHAMBERLAND, Paul, « Dire ce que je suis – notes », *Parti pris*, vol. 2, n° 5, janvier 1965, p. 33-42.
- CHAMBERLAND, Paul, « L'individu révolutionnaire », *Parti pris*, vol. 3, n° 5, décembre 1965, p. 6-31.
- CHAMBERLAND, Paul, « D'une morale ?... Pour ceux qui ont choisi », *Parti pris*, vol. 3, n° 8, mars 1966, p. 3-5.
- CHAMBERLAND, Paul, « Exigences théoriques d'un combat politique », *Parti pris*, vol. 4, n° 1, septembre-octobre, 1966, p. 2-10.

VALLIÈRES, Pierre, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Typo, 1994 [1968, Éditions Parti pris].

VALLIÈRES, Pierre, « Pour l'union de la gauche », *Parti pris*, vol. 2, n<sup>os</sup> 10-11, juin-juillet 1965, p. 102-103.

VALLIÈRES, Pierre et Charles GAGNON « Grève de la Faim pour la reconnaissance “du Crime Politique” au Québec (Canada) et du Statut de “Prisonniers Politiques” pour tous les partisans du F. L. Q. », *Parti pris*, vol. 4, n<sup>o</sup> 3, novembre-décembre 1966, p. 88-92.

### **Corpus secondaire**

CHAMBERLAND, Paul, *Terre Québec suivi de L’Afficheur hurle et de l’Inavouable*, Montréal, L’Hexagone, coll. « Typo poésie », 1985.

GODIN, Gérald, *Cantouques & Cie*, Montréal, TYPO, coll. « Poésie », 2001.

GODIN, Gérald, « Le joul et nous », *Parti pris*, vol. 2, n<sup>o</sup> 5, janvier 1965, p. 18-19.

GODIN, Gérald, « Le joul politique », *Parti pris*, vol. 2, n<sup>o</sup> 7, mars 1965, p. 57-59.

GODIN, Gérald, « Chronique du colonialisme quotidien. La folie bilinguale », *Parti pris*, vol. 3, n<sup>o</sup> 10, mai 1966, p. 56-59.

LALONDE, Michèle, *Speak White*, Montréal, L’Hexagone, coll. « Les murs ont la parole », 1991 [1970, Éditions L’Hexagone].

VALLIÈRES, Pierre, *Les Héritiers de Papineau. Itinéraire politique d’un « nègre blanc » (1960-1985)*, Montréal, Québec/Amérique, 1986.

### **Bibliographie critique**

#### **1. Concernant directement le corpus :**

BÉDARD, Grégoire, *Les cantouques : une forme-sens dans la poésie de Gérald Godin*, Mémoire de maîtrise ès arts (études françaises), Montréal, Université de Montréal, 1996.

- BÉLANGER, André-J., *Ruptures et constantes : quatre idéologies du Québec en éclatement : La Relève, la J.E.C., Cité libre, Parti pris*, Montréal, Hurtubise HMH, 1977.
- BIRON, Michel, « Idéologie et poésie : un poème de Paul-Marie Lapointe », *Voix & images*, n° 40, automne 1988, p. 90-118.
- BROSSARD, Nicole, « Les Cantouques », *Le Quartier Latin*, 26 janvier 1967, p. 6.
- DOLCE, Nicoletta, *La porosité au monde. L'écriture de l'intime chez Louise Warren et Paul Chamberland*, Montréal, Nota bene, 2012.
- GAUVIN, Lise, « Les romans de *Parti pris* ou le difficile accès à la parole », *Voix et images du pays*, vol. 7, n° 1, 1973, p. 91-110.
- GAUVIN, Lise, *Parti pris littéraire*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Lignes québécoises », 1975.
- GIGUÈRE, Richard, « Chamberland, poète-anthrope », *Lettres québécoises*, n° 23, automne 1981, p. 34-36.
- KWATERKO, Józef, *Le roman québécois de 1960 à 1975 : idéologie et représentation littéraire*, Montréal, Éditions du Préambule, coll. « L'Univers des discours », 1989.
- LAROSE, Karim, *La langue de papier. Spéculations linguistiques au Québec (1957-1977)*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Espace littéraire », 2004.
- MAJOR, Robert, *Parti pris : idéologies et littérature*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Littérature », 1979.
- MASPERO, François, « *Parti pris* » : les québécois, Paris, Cahiers libres 99-100, 1967.
- MELANÇON, Robert, « Relire «Parti pris» aujourd'hui », *Liberté*, vol. 17, n° 99, 1975, p. 110-117.
- MOISAN, Clément, « La révolution tranquille et les poètes de la parole au Québec (1960-1970) », *AEF* (Anuario de estudios filológicos), vol. 18, 1995, p. 293-303.
- OUELLET, Réal, « La révolution québécoise des fils de Sartre : Un parti pris anthropologique de Paul Chamberland / Un parti pris révolutionnaire de Pierre Maheu », *Lettres québécoises*, n° 31, Automne 1983, p. 62-64.
- PELLETIER, Jacques, *Le poids de l'histoire. Littérature, idéologies, société du Québec moderne*, Québec, Nuit blanche Éditeur, 1995.

PELLETIER, Jacques, *Question nationale et lutte sociale. La nouvelle fracture*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Interventions », 2007.

POULIN, Mathieu, *Citer la révolte. La reprise québécoise du discours de la décolonisation francophone*, Mémoire de maîtrise ès arts (études françaises), Montréal, Université de Montréal, 2009.

QUESNEL, Pierre, « Un parti pris de changer la vie », *Le Devoir*, 11 juin 1983, p. 15.

ROY, Max, *Parti pris et l'enjeu du récit*, Québec, Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) Université Laval, coll. « Essais, n°4 », 1987.

VACHON, André, « Paul Chamberland : Poésie et révolution », *Relations*, Montréal, vol. 24, n° 280, avril 1964, p. 116-117.

VINCENTHIER, Georges, *Une idéologie québécoise : de Louis-Joseph Papineau à Pierre Vallières*, Montréal, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH, coll. « Histoire », 1979.

## 2. Autour du pamphlet :

ANDRÈS, Bernard, « Pour une grammaire de l'énonciation pamphlétaire », *Études littéraires*, vol. 11, n° 2, 1978, p. 351-372.

ANGENOT, Marc, *La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982.

AVRIL, Yves, « Le pamphlet : essai de définition et analyse de quelques-uns de ses procédés », *Études littéraires*, vol. 11, n° 2, 1978, p. 265-281.

BONENFANT, Joseph, « La force illocutionnaire dans la situation de discours pamphlétaire », *Études littéraires*, vol. 11, n° 2, 1978, p. 299-312.

DECLERCQ, Gilles, Michel MURAT et Jacqueline DANGEL, dir. *La parole polémique*, Paris, Honoré Champion Éditeur, 2003.

GARAND, Dominique, *La griffe du polémique*, Montréal, L'Hexagone, 1989.

GELAS, Nadine et Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, dir. *Le discours polémique*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1980.

HAYWARD, Annette et Dominique GARAND, dir. *États du polémique*, Québec, Nota bene, 1998.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Librairie Armand Colin, 1980.

VIGNOUX, Georges, « L'argumentation pamphlétaire : effet de sens, effets de pouvoir », *Études littéraires*, vol. 11, n° 2, 1978, p. 283-297.

### 3. Ouvrages de référence :

GALLAYS, François, Sylvain SIMARD et Paul WYCZYNSKI, dir. *L'essai et la prose d'idées au Québec*, vol. VI, Montréal, Fides, 1985.

LAMONDE, Yvan, *Histoire sociale des idées au Québec 1760-1896*, vol. I, Montréal, Fides, 2000.

LEMIRE, Maurice et Denis SAINT-JACQUES, dir. *La vie littéraire au Québec (1840-1869)*, vol. III, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1996.

LEMIRE, Maurice et Denis SAINT-JACQUES, dir. *La vie littéraire au Québec (1870-1894)*, vol. IV, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1996.

LEMIRE, Maurice et Denis SAINT-JACQUES, dir. *La vie littéraire au Québec (1895-1918)*, vol. V, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1996.

### 4. Divers :

BUIES, Arthur, *Chroniques II*, édition critique établie par Francis Parmentier, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1991.

FANON, Frantz, *Les damnés de la terre*, Paris, La Découverte, coll. « La Découverte Poche, n°134 », 2002.

FOURNIER, Jules, *Mon encrier. Textes sur la politique et la littérature*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1996.

MEMMI, Albert, *Portrait du colonisé*, précédé de *Portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard, 2001.

SARTRE, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1948.